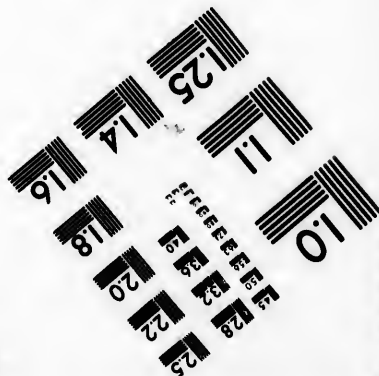
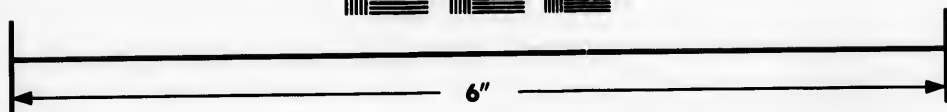
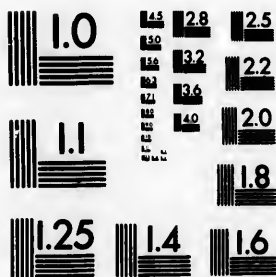


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

13 128 125  
16 132 122  
18 120

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

11 10  
15 10

**© 1985**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distortion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distortion.  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

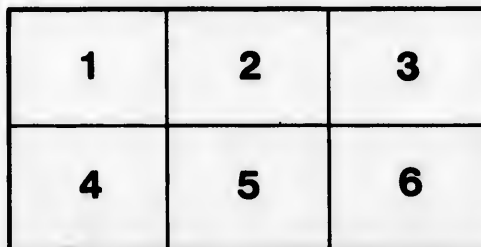
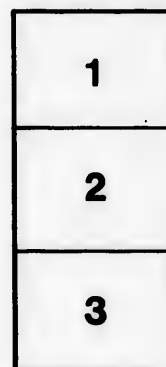
Morisset Library  
University of Ottawa

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque Morisset  
Université d'Ottawa

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails  
du  
odifier  
une  
image

rrata  
to

peiture,  
n à

32X

Univer  
**BIBLIOTHECA**  
Ottaviensis

EL

CE

**LETTRES**  
**ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.**

---

**TOME DIX-NEUVIÈME.**

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,  
RUE PALMINE, N° 5, A PARIS.

**LETTRES**  
**ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.**

ÉCRITES

**PAR DES MISSIONNAIRES**

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS  
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DES INDES.



Imprimerie de Béthune

A PARIS,

AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5.

PRÈS SAINT-SULPICE ;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1851.

Universitas  
BIBLIOTHECA





CELESTINE

WILLIAM B. CHAMBERS

PAID FOR STEPHEN W. HARRIS

BV.

2290

.A2

1829

v.19-20

BIBLIOTHECA  
UNIVERSITATIS

# LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

---

MÉMOIRES DES INDES.

DEUXIÈME LETTRE

DU PÈRE PAPIN.

A Chandernagor de Bengale, en l'année 1712.

Je continue à vous faire part des remarques que j'ai faites sur la manière dont nos Indiens exercent la médecine. Leurs remèdes sont simples, et j'en ai vu souvent des effets extraordinaires. Pour soulager ceux qui sentent une grande douleur de tête avec des élancements,

nos médecins de Bengale mêlent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau, et après avoir bien agité ces deux liqueurs, ils en mettent dans le creux de la main, et en frottent fortement la fontaine de la tête: ils disent que rien n'est plus propre à rafraîchir le sang. Ils donnent aussi la même dose à boire pour la rétention d'urine. Ils traitent les érysipèles de la tête en appliquant les sangsues; et pour les faire mordre, ils les irritent en les tirant avec les doigts trempés dans du son mouillé.

La chaux éteinte est ici d'un assez grand usage: ils l'appliquent aux tempes pour le mal de tête qui vient de froideur. Ils l'appliquent pareillement sur les piqûres de scorpion, de frelons, etc. Mais pour tirer les humeurs froides des genoux enflés, du ventre, et les vents, ils la mêlent en petite quantité avec du miel, dont ils font une espèce d'emplâtre, qui tombe de lui-même quand il a fait son opération. Avant que d'appliquer ce liniment, ils oignent l'endroit avec de l'huile. Ils prétendent que le meilleur remède contre les vers du ventre, c'est un verre d'eau de chaux pris trois matins de suite. Pour les vers qui s'engendrent dans les plaies ils mêlent un peu de chaux avec le jus de tabac. Le *cucuma* ou *terramerita* n'est pas moins en usage que la chaux. Ils s'en frottent le front

le dedans des mains et le dessous des pieds pour en tirer la chaleur.

La feuille de haricots de Bengale broyée, mise dans un nouet, et sentie plusieurs fois le jour, guérit, à ce qu'ils prétendent, de la fièvre tierce. J'ai vu depuis un mois un de nos médecins qui donnoit dans un nouet la fleur entière et non froissée de *leukantemum* ou camomille blanche à sentir pour le même mal; et deux heures avant l'accès, il prenoit un nouet où il y avoit une herbe froissée avec les doigts, dont il touchoit légèrement le front, les tempes, la fontaine de la tête, l'endroit du bras où l'on a coutume de saigner, les poignets, le dedans et le dehors de la main, l'ombilic, les lombes, les jarrets, le dessus et le dessous des pieds et la région du cœur. L'accès fut médiocre, et la fièvre ne revint plus. Je crois que ce nouet étoit rempli de feuilles de haricots du pays, car ils n'emploient pas ceux de l'Europe.

Je ne sais pas où un chirurgien allemand, qui étoit sur les vaisseaux hollandais, avoit appris que les haricots sont très utiles contre le scorbut. Il en ordonnoit le bouillon aux plus malades; aux autres, il les faisoit manger fricassés avec de l'huile, et il les guérissoit.

Les habiles médecins jugent de la grandeur du mal par le pouls; le commun en juge par

le froid ou par la chaleur extérieure. Ils prétendent que le froid occupe le dedans quand la chaleur domine au dehors. Alors ils sont inexorables pour ne point permettre de boire, de crainte du *sannipal*, espèce de léthargie qui, sans troubler beaucoup la raison, cause la mort en peu de temps.

De toutes les fièvres, ils ne craignent que la double tierce. Pour celles qui commencent par le frisson et par le tremblement, ils font avaler une espèce de bouillie de riz, cuit avec une cuillerée de poivre entier et une tête d'ail concassée; ce remède fait suer les malades, et les délivre de la soif. Quand on a froid au corps et chaud aux mains et aux pieds, ils ordonnent de prendre trois matins de suite trois cuillerées du suc d'une petite herbe, que je crois être le *chamædris*, rampant, avec du jus de gingembre vert : peut-être que le gingembre sec avec du sucre auroit le même effet que le vert.

Il y en a qui, pour décharger les poumons d'une pituite crasse et visqueuse, veulent qu'on fume, au lieu de tabac, l'écorce sèche de la racine de verveine. D'autres, pour inciser cette humeur dans la toux, font torrifier parties égales de clous de canelle et de poivre long qu'ils mêlent avec du miel corrigé par une tête

de clou rouge au feu ; cette composition étant faite, ils en mettent de temps en temps sur la langue.

J'ai vu des Persans qui, pour nettoyer les vaisseaux salivaires et les amygdales d'une humeur épaisse et gluante, se gargarisoient avec une décoction de lentilles, et ils s'en trouvoient bien.

Je connois un Indien qui a au milieu du front la cicatrice d'une profonde brûlure, qu'on lui fit à l'âge de douze ans pour le guérir de l'épilepsie. On le brûla jusqu'à l'os avec un bouton d'or dans le paroxisme, et il fut parfaitement guéri. Ils ont encore un autre remède plus aisé. Dans le commencement du paroxisme, ils appliquent derrière la tête, dans l'endroit où les deux gros muscles qui la relèvent se séparent, deux ou quatre grosses sangsues ; et si elles ne produisent rien, ils en ajoutent d'autres jusqu'à ce que le malade revienne à lui.

Quand on est travaillé d'un cours de ventre avec tranchées et glaires, ils donnent à boire le matin un verre d'eau, dans lequel ils ont mis dès la veille au soir une cuillerée de gummin blanc, avec deux cuillerées de poivre concassé et grillé comme du café. Si c'est un cours de ventre bilieux, ils mêlent de l'opium

avec du miel, dont ils font un emplâtre qu'ils posent sur l'ombilic.

Ils froissent les écailles d'huître sur une pierre avec de l'eau, et ils en font un liniment, dont ils se servent pour l'enflure du serotum : ils emploient le même remède pour toutes les fluxions froides.

Quand ils veulent faire suer un malade, ils le font asseoir sur un siège, ils lui couvrent tout le corps excepté la tête, et dessous ils mettent de l'eau chaude où l'on a fait bouillir le *stramonium*, la grosse germandré, l'*erysinum*, etc.

Je crois qu'ils y mettroient du buis s'ils en avoient : car le buis épineux que nous avons à Bengale n'a pas la même vertu que le buis qui croît en Europe.

Il y a ici une maladie assez commune, accompagnée de sueurs extraordinaires qui causent la mort. Le remède est de donner des cordiaux et de semer dans le lit du malade quantité de semence de lin, laquelle, mêlée avec la sueur, fait un mucilage qui resserre les pores par sa froideur.

Pour guérir les dartres, ils mettent une larme d'encens mâle dans deux ou trois cuillerées de jus de limon, et ils en bassinent l'endroit où est la dartre. On en est guéri en trois

semaines ; on sent de la fraîcheur en appliquant ce remède.

Ils guérissent le panaris fort aisément. Ils font mortifier sur la braise un morceau de la feuille d'une espèce de lis qui croit au Bengale : ils le mettent sur le mal deux fois le jour : au bout de trois jours le pus est formé. Ce remède cause beaucoup de douleur. Ils emploient le même remède pour résoudre les furoncles et les duretés, et pour les faire percer. Je m'en suis servi moi-même pour un abcès caché sous les muscles du bras : je le fis sortir avec un cataplasme d'oignons et de gingembre vert fricassés dans l'huile de moutarde. Quand l'abcès parut, les feuilles de lis le dissipèrent entièrement. Ce cataplasme se met sur les parties attaquées de la goutte, et sur le ventre pour la colique venteuse.

Le scorbut n'est pas inconnu dans ces contrées : on le nomme *jari*. Nos médecins purgent d'abord celui qui en est attaqué ; après quoi ils lui font boire une liqueur composée de jus d'oignon, de gingembre vert et de grand basilic, parties égales. Leur gargarisme se fait avec du miel et du jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient des ulcères qui sont dans les entrailles.

Il y a ici un autre mal fort commun, qu'on appelle *agruin*. La langue se fend et se coupe



en plusieurs endroits : elle est quelquefois rude, et semée de taches blanches. Nos Indiens craignent beaucoup ce mal, qui vient, à ce qu'ils disent, d'une grande chaleur d'estomac. Pour remède, ils donnent à mâcher du basilic à graine noire, ou bien ils en font avaler le suc ferré avec la tête d'un clou. Quelquefois ils donnent à boire le jus de la grosse menthe.

Il y a encore ici une sorte d'ulcère, qu'ils appellent *fourmillière de vers* : et, en effet, ce sont plusieurs ulcères qui se communiquent par de petits canaux pleins de vers : l'un se guérit et l'autre s'ouvre. Pour prendre ces vers, il y en a qui appliquent sur la partie malade de petites lames de plomb percées en plusieurs endroits, et sur le plomb ils attachent des figures du pays bien mûres : les vers passent par les trous du plomb et se jettent dans le fruit qu'on ôte aussitôt, et alors l'ulcère se guérit.

Un chirurgien du pays m'a dit, il y a peu de jours, qu'il venoit de guérir un ulcère corrosif et très infect qu'avoit un Indien au - dessus du pied, en lui mettant une couche de tabac grossièrement pulvérisé de l'épaisseur d'une pièce de quinze sous, et du sel pilé d'une égale épaisseur. On lui appliqua ce remède tous les matins, et il fut guérit en vingt jours.

## LETTRE

Du P. Faure, missionnaire de la Compagnie de Jésus,  
au P. de la Boësse, de la même Compagnie.

A la sortie du détroit de Malaca, dans le golfe de  
Bengale, à bord du Lys-Brillac, le 17 janvier 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La Paix de N. S.*

Jz suis parti de France dans le dessein d'aller à la Chine, où j'étois destiné par mes supérieurs; et vous n'ignorez pas l'attrait particulier que j'avois pour cette mission. Je me vois maintenant comme fixé dans les Indes orientales, m'étant engagé de travailler à la conversion d'un nouveau peuple qui habite un assez grand nombre d'îles dans le golfe de Bengale, et où l'on n'a pas pu encore porter la lumière de l'Évangile. Ce changement vous surprendra, et peut-être ne serez-vous pas fâché de savoir ce qui a donné lieu à cette nouvelle entreprise.

Ce fut le 5 novembre 1708, que je m'em-

barquai avec le P. Cazalets, sur l'*Aurore*, frégate du Roi, commandée par M. de la Rigaudière, officier d'un vrai mérite, et qui nous a comblés d'honnêtetés. Notre bâtiment étoit destiné à porter des ordres de la cour d'Espagne en divers endroits de l'Amérique. Nous allâmes d'abord à Carthagène, et ensuite à la Vera-Cruz. De là nous continuâmes notre voyage par terre jusqu'à Mexico, où nous nous joignîmes à plusieurs autres missionnaires qui étoient sur le point de partir pour les Philippines.

Nous mîmes à la voile le 30 mars 1709. Nous étions ving-trois jésuites. Le 11 juin de la même année nous découvrîmes les îles Mariannes, consacrées par le sang de plusieurs de nos martyrs, dont le plus illustre a été le vénérable P. Diego Luiz de Sanvitores, fondateur de cette mission. Nous ne fîmes de séjour qu'autant qu'il étoit nécessaire pour y prendre quelques rafraîchissements; mais nous n'en sortîmes pas en pareil nombre. Nous y laissâmes six de nos pères, dont on avoit un extrême besoin pour le soulagement des anciens missionnaires, la plupart cassés de vieillesse et hors d'état de vaquer aux fonctions de leur ministère.

Après avoir quitté les îles Mariannes, il ne nous restoit plus que trois cents lieues à faire

pour arriver aux Philippines. Les calmes qui nous prirent sur la fin de notre navigation déterminèrent les officiers et les pilotes à gagner le port de Palapa, où ils avoient dessein de rester jusqu'au commencement de la mousson. C'est ce qui nous obligea de sortir du vaisseau pour entrer dans de petits bâtimens, sur lesquels nous pouvions ranger la terre de fort près, et poursuivre notre voyage à couvert du vent.

Les habitans des Philippines nomment ces bâtimens *caracoas*. C'est une espèce de petite galère à rames et à voiles, ayant sur les côtés deux ailes faites de grosses cannes pour rompre les vagues de la mer et pour se soutenir sur l'eau. Triste et périlleuse manière de voguer, où durant trois semaines nous courûmes plus de risque de périr, que nous n'en avions couru en sept mois de temps que nous mîmes à traverser les vastes mers du Nord et du Sud. Car des trois caracoas sur lesquelles on avoit distribué toute la troupe des missionnaires, la plus grande fit naufrage, et sept jésuites qui y étoient, auroient été engloutis dans les eaux, sans les soins pressés que se donnèrent les Indiens pour les sauver à la nage. Les deux autres, dans l'une desquelles je me trouvois, ne furent pas épargnées de la tempête; de sorte

que ne pouvant plus résister à la fureur du vent ni nous soutenir contre la violence du flot, nos pilotes firent vent arrière, et mirent notre cap sur un port que nous gagnâmes heureusement.

Nous continuâmes notre route par terre jusqu'à Carité, petite ville éloignée de trois lieues de Manille. Nous eûmes la consolation de passer par plusieurs paroisses de cette nouvelle chrétienté, qui me paroît la plus florissante de toute l'Inde. J'admiraï plus d'une fois la ferveur de ces peuples nouvellement convertis à la foi, et la docilité avec laquelle ils obéissent à la voix de leurs pasteurs. La jeunesse de l'un et de l'autre sexe se rend constamment deux ou trois fois par jour à l'église pour s'instruire des principes de la religion, et pour y chanter les louanges de Dieu. Les chefs de famille se gouvernent dans leur domestique par l'avis des missionnaires, et de là vient qu'on ne voit guère de différends parmi eux, ou s'il en survient quelqu'un il se termine toujours sans procès, et pour l'ordinaire à la satisfaction des deux parties. Presque tous ces insulaires sont partagés en huit cents paroisses que gouvernent différents missionnaires, dont les travaux sont bien récompensés par les grands exemples de vertu que donnent leurs néophytes.

Quand je pense à l'état florissant de cette mission, je le regarde comme l'effet du zèle et de la piété des rois d'Espagne, qui, en conquérant ces îles, ont bien plus envisagé les intérêts de la religion que leurs intérêts propres : si toutefois les intérêts d'un prince chrétien peuvent se séparer de ceux de la religion. Je l'attribue ensuite au mérite personnel des ecclésiastiques et des religieux qui ont cultivé jusqu'à présent, et qui cultivent encore cette portion de l'héritage de Jésus-Christ : car toutes les communautés qui sont à Manille, ont un soin particulier de ne fournir à cette mission que d'excellents sujets, dont le zèle a toujours été soutenu par une conduite si régulière, qu'elle a mérité à un fort grand nombre la glorieuse réputation de saint, et le précieux surnom d'apôtre.

Enfin, il me semble que ce qui a le plus contribué au bien de l'Eglise des Philippines, c'est le partage qu'on y a fait de toutes ces îles entre les prêtres séculiers et réguliers; en sorte que les uns se trouvent les seuls pasteurs d'une province, sans que les autres y aient aucune part. De là naît une paix inaltérable entre tous les ouvriers évangéliques, qui, loin des disputes et des contestations, s'occupent uniquement de la sanctification des âmes qui leur ont été con-

fiées, et qui sont aussi mis les uns avec les autres, que s'ils étoient tous du même ordre.

Rien ne m'a plus touché à Manille que le courage extraordinaire qu'a fait paroître M. l'abbé de Sidoti, qui vient de pénétrer heureusement dans le Japon pour y prêcher l'évangile. Les circonstances d'une action si généreuse sont trop édifiantes pour ne vous en pas faire le détail.

Il y a quelques années que ce digne ecclésiastique partit de Rome, dans l'intention de se rendre à Manille, d'où il espéroit ensuite passer plus aisément dans l'empire du Japon. Il demeura deux ans aux Philippines dans l'exercice continuel de toutes les vertus d'un homme apostolique. Aidé de la protection du gouverneur de Manille, il se fit construire un vaisseau des aumônes qu'il avoit ramassées, et par-là il se trouva en état d'exécuter son entreprise.

Ce fut au mois d'ouït 1709, qu'il partit de Manille avec Don Miguel de Eloriaga, capitaine fort expérimenté, qui s'étoit offert de le conduire; et il arriva à la vue du Japon le 9 d'octobre. Ils approchèrent des terres le plus près qu'ils purent. Ayant aperçu une barque de pêcheurs, ils furent d'avis d'envoyer quelqu'un dans la chaloupe pour prendre langue. On se

servit pour cela d'un Japonais gentil, qui accompagnoit M. de Sidoti, et qui avoit promis à M. le gouverneur d'entrer avec le missionnaire dans le Japon, et de le tenir caché, s'il en étoit besoin. Le Japonais ayant abordé la barque des pêcheurs, leur parla quelque temps; mais il fut tellement intimidé de leur réponse, qu'il ne voulut jamais permettre aux Espagnols de s'approcher plus près des pêcheurs, quoique ceux-ci témoignassent par divers signes qu'il n'y avoit rien à craindre.

Le Japonais étant retourné au vaisseau, M. de Sidoti l'interrogea en présence des officiers espagnols. Toute sa réponse fut qu'ils ne pourroient entrer dans le Japon sans s'exposer à un danger manifeste d'être découverts; qu'ils n'auroient pas plutôt mis pied à terre, qu'on se saisiroit d'eux pour les mener devant l'empereur; et que ce prince étant cruel et sanguinaire, les feroit expirer sur le champ dans les plus affreux supplices.

Le trouble qui parut sur son visage, et quelques paroles qui lui échappèrent, firent juger qu'il avoit communiqué aux pêcheurs Japonais le dessein de M. de Sidoti: sur quoi cet abbé se retira à l'écart pour prier le Seigneur de lui inspirer le parti qu'il avoit à prendre. Il récita son office avec beaucoup



de tranquillité, et fit ensuite sa méditation. Sur les cinq heures du soir, ses prières finies, il vint trouver le capitaine pour lui faire part de sa dernière résolution. « L'heureux moment est venu, lui dit-il, après lequel je soupire depuis tant d'années : nous voilà aux portes du Japon; il est temps de disposer toutes choses pour me mettre dans une terre si désirée : vous avez eu la générosité de me conduire à travers une mer qui vous étoit inconnue, et que tant de naufrages ont rendue fameuse; daignez achever votre ouvrage; laissez-moi seul au milieu d'un peuple qui, à la vérité, est ennemi du nom chrétien, mais que j'espère soumettre au joug de l'évangile. Je m'appuie, non sur mes propres forces, mais sur la grâce toute puissante de Jésus-Christ, et sur la protection de tant de martyrs, qui, dans le siècle passé, versèrent leur sang pour la défense de son nom. »

Quoique don Eloriaga fût très disposé à seconder les vœux de M. de Sidoti, il ne laissa pas de lui représenter qu'il jugeoit plus à propos de différer le débarquement de quelques jours; qu'il étoit probable que son dessein étoit connu de ces pêcheurs, avec qui le Japonais gentil s'étoit entretenu; qu'ils ne manqueraient pas de l'observer, afin de se saisir

de sa personne, aussitôt qu'il auroit mis le pied sur les terres du Japon ; qu'enfin on ne couroit aucun risque de chercher un autre parage où il seroit plus sûr pour lui de débarquer. Toutes ces raisons ne firent aucune impression sur l'esprit de M. de Sidoti : il répondit, que le vent étant favorable, il falloit en profiter ; que plus on différeroit, plus on l'exposeroit à être découvert ; que son parti étoit pris et qu'il le conjuroit de ne point mettre d'obstacle à l'œuvre de Dieu. Le capitaine se rendit aux instances du missionnaire, et fit disposer toutes choses pour le mettre à terre durant l'obscurité de la nuit.

Cependant M. de Sidoti écrivit plusieurs lettres : il récita le chapelet avec tous les gens de l'équipage, selon la coutume qui s'observe dans les vaisseaux espagnols : il leur fit ensuite une courte exhortation, à la fin de laquelle il demanda publiquement pardon à tous les assistants, des mauvais exemples qu'il avoit pu leur donner, et en particulier aux enfants, de ne les avoir pas instruits avec assez de soin des principes de la doctrine chrétienne. Enfin, il baisa les pieds des officiers et soldats et des esclaves qui se trouvèrent dans le vaisseau. Il étoit près de minuit, lorsqu'il descendit dans la chaloupe avec le capitaine, et sept autres Espagnols qui

voulurent l'accompagner. Il fut en oraison durant tout le trajet : enfin, il gagna la terre avec assez de peine, parce que la rive où il lui fallut aborder étoit fort escarpée.

Aussitôt qu'il fut sorti de la chaloupe, il se prosterna pour baiser la terre, et pour remercier Dieu de la grâce qu'il lui avoit faite de surmonter toutes les difficultés qui s'opposoient à son entrée dans le Japon. Ceux qui l'accompagnoient, voulurent le suivre un peu avant dans les terres. Don Carlos de Bonio, qui étoit du nombre, et à qui on avoit confié le paquet de M. de Sidoti, eut la curiosité de voir ce qui y étoit contenu : il l'ouvrit, et il y trouva pour tout meuble une chapelle, une boîte qui renfermoit les saintes huiles, un bréviaire, l'imitation de Jésus-Christ, deux grammaires japonaises, quelques autres livres de piété, un crucifix du P. Michel Mastrilly, jésuite, un portrait de la sainte Vierge, et diverses estampes de saints. (Voyez la note, fin de cette lettre.)

Après avoir marché quelque temps ensemble, il fallut se séparer. Ce fut avec bien de la peine que don Eloringa obligea M. l'abbé de Sidoti à recevoir par aumône quelques pièces d'or, dont il pourroit avoir besoin pour engager les Japonais à lui être favorables. Tandis qu'il avançoit dans les terres, les Es-

pagnols regagnèrent le rivage, et entrèrent dans leur chaloupe. Ils ne joignirent leur vaisseau que vers les huit heures du matin; et après avoir couru quelques risques sur des pointes de rochers et sur des bancs de sable, ils arrivèrent enfin à Manille le 18 d'octobre.

Le même capitaine don Eloriaga partit le mois passé avec le P. Sicardi et un autre missionnaire jésuite, pour aller découvrir les îles de *Los-Palaos*, qu'on appelle autrement les Nouvelles-Philippines. Le P. Serrano, avec plusieurs autres jésuites, se dispose à suivre ces deux missionnaires, pour travailler avec eux à la conversion d'un grand peuple qui habite ces îles nouvellement découvertes.

Je me flattois, en arrivant à Manille, de me voir bientôt à la Chine, où j'aspirois depuis si long-temps, et dont nous n'étions éloignés que de deux cent cinquante lieues. Quelques obstacles qui survinrent me déterminèrent à prendre ma route par les Indes orientales, et à profiter de la commodité d'un vaisseau qui faisoit voile vers la côte de Coromandel. Je me séparai du P. Cazalets, qui, de son côté, prit des mesures avec le P. Nyel, pour s'embarquer sur les premiers vaisseaux qui iroient de Manille à la Chine.

En prenant ce parti, je m'engageois à faire

encore plus de seize cents lieues ; mais j'étois soutenu par l'espérance que mon voyage seroit terminé en moins d'un an. Il se termina en effet bien plutôt, et d'une autre manière que je n'espérois ; car, peu après mon arrivée aux Indes, je pris de nouveaux engagements avec les supérieurs de ce pays-là pour l'exécution du projet qu'on avoit formé depuis long-temps d'annoncer Jésus-Christ aux infidèles qui habitent les îles de Nicobar.

Ces îles sont situées à l'entrée du grand golfe de Bengale, vis-à-vis l'une des embouchures du détroit de Malaca. Elles s'étendent depuis le 7° degré jusque vers le 10° de latitude nord. La principale de ces îles s'appelle *Nicobar*, et elle donne son nom à toutes les autres, quoiqu'elles aient outre cela un nom particulier. Comme c'est à celle-là que vont mouiller les vaisseaux des Indes, et que les peuples qui l'habitent paroissent plus traitables que ceux des autres îles, nous avons jugé à propos d'y faire notre premier établissement.

Voici ce que j'ai appris de ces îles sur le rapport de ceux qui en ont quelque connoissance. L'île de Nicobar n'est éloignée d'Achem que de trente lieues. Son terroir, de même que celui des autres îles, est assez fertile en diverses sortes de fruits ; mais il n'y croit ni blé, ni ritz,

ni aucune sorte de grain; on s'y nourrit de fruits, de poissons, et de racines fort insipides appelées *ignames*. Il y a pourtant des poules et des cochons en assez grande quantité; mais ces insulaires n'en mangent point, ils les échangent, lorsque quelque vaisseau passe, pour du fer, du tabac et de la toile. Ils vendent de la même manière leurs fruits, et leurs perroquets qui sont fort estimés dans l'Inde, parce qu'il n'y en a point qui parlent si distinctement. On y trouve encore de l'ambre et de l'étain, et c'est à quoi se terminent toutes leurs richesses.

Tout ce que j'ai pu connoître de la religion des Nicobarins, c'est qu'ils adorent la lune, et qu'ils craignent fort les démons dont ils ont quelque grossière idée. Ils ne sont point divisés en diverses castes ou tribus, comme les peuples de Malabar et de Coromandel. Les Mahométans même n'ont pu y pénétrer, bien qu'ils se soient répandus si aisément dans toute l'Inde, au grand préjudice du christianisme. On n'y voit aucun monument public qui soit consacré à un culte religieux. Il y a seulement quelques grottes creusées dans les rochers, pour lesquelles ces insulaires ont une grande vénération, et où ils n'osent entrer de peur d'y être maltraités par les démons.

Je ne vous dirai rien des mœurs, de la police

et du gouvernement des Nicobarins, car personne n'a pénétré assez avant dans leur pays pour en être bien instruit. Si je suis assez heureux pour en être écouté, j'aurai soin de vous informer exactement de tout ce qui les regarde.

Lorsque j'arrivai à Pondichery, on pensoit sérieusement aux moyens de travailler à la conversion de ces insulaires. Mais comme on ne vouloit pas ôter à la mission de Carnate, ni à celle de Maduré, les ouvriers qui y étoient nécessaires, on attendoit de nouveaux secours pour cette entreprise. L'ayant su, je m'offris aux supérieurs, je les pressai même, et ils se rendirent à mes instances. J'eus donc le bonheur d'être choisi avec le P. Bonnet pour mettre la première main à une si bonne œuvre, dès qu'il se trouveroit une occasion de passer à ces îles.

Nous attendions avec impatience que quelques vaisseaux fissent voile vers le détroit de Malaca, lorsque tout à coup on en vit mouiller quatre, dont deux étoient destinés à aller croiser dans ce détroit. Cette petite escadre étoit commandée par M. Raoul, à qui nous fimes l'ouverture de notre dessein. Il l'approuva, et nous accorda avec bonté la grâce que nous lui demandions, de nous recevoir dans quelqu'un de ses vaisseaux. J'entrai en qualité

d'aumônier dans le *Lys-Brillac*, que commandoit M. du Demaine. M. Raoul voulut avoir le P. Bonnet avec lui dans le *Maurepas*.

Après deux mois employés en diverses courses, nous mîmes à la voile pour repasser devant Malaca, et doubler un cap appelé *Rachado*. Nous serons bientôt à la vue des îles Nicobar, où j'espère, avec la grâce du Seigneur, m'employer tout entier à la conversion de ce pauvre peuple qui m'est échu en partage. Dieu, qui a toujours usé envers moi de ses grandes miséricordes, m'inspire une pleine confiance en sa toute-puissante protection : et c'est ce qui me fait envisager sans crainte les périls que nous allons courir au milieu d'une nation barbare.

Que je serois heureux, mon révérend père, si, quand vous recevrez ma lettre, j'avois déjà été digne de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ ! mais vous me connoissez trop bien pour n'être pas persuadé qu'une pareille grâce est réservée à d'autres qui la méritent mieux que moi. Quoi qu'il en soit de mon sort à venir, vous apprendrez l'an prochain de mes nouvelles, ou par mes propres lettres, si je suis encore en vie, ou par les lettres de nos pères de Pondichery, si je ne suis plus en état de vous écrire moi-même. Je suis avec respect dans l'union de vos saints sacrifices, etc.



Voici ce qu'on a appris depuis le débarquement des deux missionnaires dans les îles de Nicobar. Au retour du détroit de Malaca, les deux vaisseaux passèrent, par sept degrés de la ligne, à la vue d'une des îles que M. du Demaine alla ranger. Il fit aussitôt équiper sa chaloupe pour mettre les pères à bord de cette île. La séparation ne se put faire sans beaucoup de larmes. Tout l'équipage fut attendri de voir avec quelle joie les deux missionnaires alloient se livrer à la merci d'un peuple féroce, dans des îles si peu pratiquées et tout à fait dépourvues des choses nécessaires à la vie. Le vaisseau mit en panne, et tout le monde conduisit des yeux la chaloupe qui côtoya l'île fort long-temps, sans pouvoir trouver d'endroit où débarquer, en sorte même que l'officier qui commandoit la chaloupe songeoit déjà à retourner à son vaisseau. Les pères le conjurèrent avec instance de ne point perdre courage; ils côtoyèrent donc l'île encore quelque temps; et enfin on trouva un lieu assez commode où l'on fit débarquer les missionnaires, avec un petit coffre où étoit leur chapelle et un sac de riz dont M. du Demaine leur avoit fait présent. Aussitôt qu'ils se virent dans l'île, ils se mirent à genoux, firent leur prière et baisèrent la terre avec respect, pour en prendre possession au nom de Jésus-Christ. Ensuite,

après avoir caché leur chapelle et leur sac de riz, ils s'enfoncèrent dans les bois pour y aller chercher les insulaires. Nous n'apprendrons quel aura été leur sort que par les premiers vaisseaux qui passeront par là. On a su seulement ces particularités de M. du Demaine, qui a ajouté, qu'avant que de débarquer les missionnaires, il avoit aperçu un de ces barbares, les flèches en main, qui, après les avoir regardés fièrement et assez long-temps, s'étoit ensuite retiré dans le fond du bois.

## NOTE.

Ce fut dans la grande île Nicobar, appelée *Chambolan*, la plus près d'Achem, que débarquèrent d'abord les deux missionnaires. Ils employèrent environ deux ans et demi à y prêcher l'évangile, mais on ne peut pas dire au juste quel fut le fruit de leurs prédications.

De là ils passèrent aux autres îles, et principalement à celle qui s'appelle *Nicobary*, laquelle est située par les huit degrés 30 minutes de latitude nord. Ces insulaires sont doux, affables et beaucoup plus traitables que les peuples des îles voisines. Pendant dix mois de séjour que les missionnaires firent dans cette île, ils y donnèrent une si haute idée de leur vertu, que les habitants ne les virent partir qu'avec un regret extrême. Ces pauvres gens représentèrent

inutilement aux deux pères le risque qu'ils alloient courir de leur vie en s'abandonnant à des peuples féroces et inhumains. Ils ne purent rien gagner sur leur esprit, et ils furent contraints, pour ne leur pas déplaire, de les conduire contre leur gré à Chambolan, ou à quelque autre île voisine, car on n'a pas pu vérifier ce fait.

Les missionnaires y furent à peine quinze jours qu'ils y finirent leur vie, sans doute par une mort violente et cruelle, comme l'ont reproché dès-lors et comme le reprochent encore aujourd'hui les habitants de Nicobary à ceux de Chambolan, et ceux-ci ne s'en défendent que par de mauvaises défaites.

Il semble même que l'image de leur crime est toujours présente à leurs yeux : la frayeur les saisit à la vue du pavillon blanc, lorsqu'un de nos brigantins parut dans le canal de Saint-Georges qui passe auprès de cette île. Ils furent même plus d'une heure sans vouloir donner à bord, criant de leurs pirogues et priant en mauvais portugais qu'on ne leur fit point de mal.

Nos gens qui ne savoient point encore ce qu'ils apprirent depuis dans les îles voisines, n'eurent pas de peine à leur promettre une sûreté entière ; mais la contenance de ces barbares, lorsqu'on leur demanda des nouvelles des missionnaires, fit juger que ces pères avoient été massacrés. Le chef des Indiens répondit en tremblant qu'il n'en avoit nulle connoissance, un autre le tira par le bras, tous parurent déconcertés et consternés.

C'est vers 1715 que nos Français quittèrent l'île de Chambolan, et passèrent à Nicobary, où ils apprirent tout ce que nous venons de rapporter.

*Seconde note.*

Jean-baptiste Sidoti, prêtre, né à Palerme en Sicile, s'étant dès sa plus tendre jeunesse appliqué à apprendre à Rome la langue du Japon, obtint du Pape une mission pour cet empire, et partit en 1702 pour se rendre par l'Arabie aux Indes orientales. Il arriva, après beaucoup de peines et de fatigues, à Manille; de là il fut transporté de nuit par une chaloupe espagnole à Jacouissa sur les côtes du Japon.... Sidoti fut pris immédiatement après avoir débarqué, et conduit à Nangasaki, où l'on pria les Hollandais du comptoir de se trouver à l'interrogatoire que ce captif devoit subir...

Ils virent un grand homme sec, âgé d'environ quarante ans, les fers aux mains, mais qui lui furent ôtés, pâle, les cheveux noirs, retroussés mal-proprement à la manière des Japonais.... Il portoit un habit de soie à la japonaise par-dessus une chemise blanche, avec une petite chaîne d'or au cou, au bout de laquelle pendoit une grande croix d'un bois brun avec un Christ doré; il tenoit à la main son chapelet et deux livres sous le bras. Dans un sac bleu qu'on lui avoit ôté, se trouvoit tout ce qui étoit nécessaire pour dire la messe, les saintes huiles, un morceau de la vraie croix, des ornements, des médailles bénites, etc. Enfin le bref du Pape, signé par le cardinal de Saint Clément....

Les réponses de Sidoti à son interrogatoire, loin de marquer le moindre égarement d'esprit, portoient au contraire l'empreinte d'un jugement sain et d'une constance singulière. Lorsqu'on lui demanda s'il

avoit déjà parlé de la religion chrétienne aux Japonais, il répondit en leur langue, qu'il parloit avec une extrême facilité : Certainement puisque c'est là le but de mon voyage. . . . S'étant aperçu au milieu de son interrogatoire que les Japonais prenoient dans leurs mains plusieurs des pièces qui se trouvoient dans le sac bleu, il les pria de ne point toucher à ces choses sacrées, ce qui lui fut d'abord accordé. Les gouverneurs eurent même la bonté de lui faire donner des habits plus convenables à la saison rigoureuse qui s'approchoit, après quoi il fut envoyé de Nangasaki à Jedo, où il resta quelques années en prison, et s'occupa constamment de la propagation de la foi; il baptisa même plusieurs Japonais qui le vinrent voir, ce qui étant parvenu à la connoissance du gouvernement, on mit à mort tous les nouveaux convertis, et Sidoti fut muré dans un trou de quatre à cinq pieds de profondeur, où on lui donnoit à manger par une petite ouverture, jusqu'à ce qu'il mourût enfin de l'infection et de la pourriture. Voyez *les Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise, par le baron Onno-Swier de Haren. A Paris, chez Couturier père, aux galeries du Louvre, année 1778.*

na  
m  
la  
pe  
mi  
en  
po  
mi  
tan  
occ  
j'cr

## LETTRE

Du P. de Sant Jago, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le royaume de Maissour aux Indes orientales, au P. Manoël Saray, provincial de la province de Goa.

A Capinagari, le 8 d'août 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

LE P. Dacunha est le premier missionnaire que votre révérence ait envoyé dans la mission de Maissour, depuis qu'elle gouverne la province. Il a cultivé cette nouvelle vigne pendant trois ans, avec un zèle infatigable, au milieu de plusieurs persécutions, et il vient enfin de mourir des blessures qu'il a reçues pour la défense des vérités de la foi. Je puis mieux que personne vous instruire des circonstances de sa mort, puisque j'ai été témoin oculaire de bien des choses, et que d'ailleurs j'en ai entendu beaucoup d'autres de la bouche

même du missionnaire, et de ceux qui ont été les fidèles compagnons de ses travaux et de ses souffrances.

L'ancienne église que le P. Ducunha avoit sur les terres du roi de Cagonti, ayant été brûlée par les Mahométans, il forma le dessein d'en construire une plus vaste, et qui pût contenir un plus grand peuple : car le christianisme faisoit chaque jour de nouveaux progrès. Il n'eut pas de peine à en obtenir la permission du chef de la bourgade; ainsi dès qu'il eut trouvé un lieu et une situation convenables, il commença la construction de l'édifice.

Comme il n'avoit pas encore de maison pour loger, il se retiroit dans un bois sous un arbre, où les chrétiens lui avoient dressé une petite hutte de feuillage, pour y être avec plus de décence et moins d'incommodité. Là une foule de gentils venoient visiter le missionnaire. Ils y étoient attirés en partie par le bien qu'ils avoient entendu dire de lui, en partie parce qu'ils étoient charmés de ses discours sur la religion. Plusieurs en furent touchés, et promirent d'embrasser le christianisme. Quelques-uns même donnèrent à leurs enfans la permission de recevoir le baptême.

Plusieurs *Dasseris* (disciples du *gourou*, qui est le chef de la religion auprès du roi de Ca-

gonti ), vinrent de sa part trouver le missionnaire pour entrer avec lui en dispute. La dispute roula sur deux articles : ils combattoient l'unité de Dieu, et ils prétendoient qu'il avoit un corps. Il ne fut pas difficile au missionnaire de les confondre, et leur confusion fut salutaire à plusieurs gentils des autres sectes qui étoient présents : la plupart en furent touchés, et pressèrent le missionnaire de les instruire. Cependant les dasseris si fiers avant la dispute, se retirèrent tout interdits, et menacèrent le père de venger bientôt l'affront qu'eux et leurs divinités venoient de recevoir.

Les chrétiens, attentifs à la conservation de leur pasteur, le conjurèrent d'aller passer les nuits dans son ancienne église, quoiqu'il n'y eût plus que des murailles à demi brûlées; il leur paroissoit qu'étant dans le bourg, il y seroit plus en sûreté; mais le père ne fut point intimidé par ces menaces. Il se rassuroit principalement sur la réception gracieuse que lui avoit faite le *Delavay* ( le général des troupes du royaume ), et sur les assurances qu'il lui avoit données de sa protection.

Sa nouvelle église étant donc achevée, il songea à y célébrer la fête de l'Ascension, et compta pour rien les complots que les dasseris ne cessoient de tramer secrètement. Les chré-



tiens s'y étant rassemblés, il commença la messe : ce fut la première et la dernière qu'il dit dans cette église.

Pendant la messe, on vit arriver quarante dasseris, portant des bannières et faisant sonner des timbales et des hautsbois. Le magistrat du lieu qui avoit permis l'ouverture de l'église, envoya querir un des chrétiens qui assistoit à la messe, et le fit partir en diligence pour la cour. Il portoit au *Delavay* la nouvelle de ce qui se passoit, et devoit en rapporter des ordres. Le père, de son côté, après la messe, fit une courte exhortation aux chrétiens, afin de les encourager à tout souffrir pour la cause de Jésus-Christ.

Déjà une partie des dasseris étoient arrivés, et s'étoient placés devant la porte de l'église, pour observer le missionnaire de peur qu'il n'échappât. Le père connut qu'il n'y avoit pas moins de péril pour lui à sortir qu'à demeurer : il craignit de plus d'exposer les chrétiens à la merci de leurs ennemis : ainsi il prit le parti de rester dans l'église, et d'y attendre la réponse du *Delavay*.

Avant qu'elle fût venue, plus de soixante dasseris, suivis d'un grand nombre de Brames, se présentèrent à la porte de l'église, et ne trouvant point d'obstacle, ils coururent au père.

Un brame lui donna un coup de bâton sur les reins : ce premier coup fut suivi de bien d'autres qu'on déchargea sur lui. Les uns le frappèrent à la tête, les autres sur les bras : ceux-ci avec des bâtons, ceux-là du bout de leurs lances, ou avec des épées. Ceux qui n'avoient point d'armes le maltraitèrent de paroles, et le chargèrent d'outrages. Sans un Brame qui avoit assisté à la dispute sur l'unité de Dieu, et qui prit le parti du père, on lui auroit arraché la vie au pied de l'autel. Ce Brame n'étoit pas de la secte des dasseris, et peut-être avoit-il reconnu la vérité.

Enfin, tout couvert du sang qui couloit des plaies qu'il avoit reçues sur la tête, et d'un coup d'épée à la main droite, le père fut traîné devant le gourou. Celui-ci étoit assis sur un tapis, et faisoit paroître autant d'orgueil et de colère, que le missionnaire montrait de constance et d'humilité. Le gourou parla d'abord au père en des termes de mépris ; puis il lui demanda qui il étoit, d'où il étoit, quelle langue il parloit, et dans quelle caste il étoit né : le père ne lui fit aucune réponse, et le gourou, attribuant ce silence à sa foiblesse, interrogea le catéchiste qui étoit à côté du père. Celui-ci répondit que le père étoit *Xchatri* (c'est la deuxième caste des Indiens). De là le

gourou passa à des questions sur la religion. Qu'est-ce que Dieu, demanda-t-il au catéchiste ? C'est un Souverain d'une puissance infinie, répondit le catéchiste. Qu'entendez-vous par ces mots, reprit le gourou ? Le catéchiste tâcha de le satisfaire. Ils demeurèrent quelque temps dans ces sortes d'interrogations et de réponses mutuelles. Enfin, le catéchiste vint à dire que Dieu étoit le Seigneur de toutes choses. Qu'est-ce, encore une fois, dit le gourou, que ce Seigneur de toutes choses ? Le père prit alors la parole, et dit : C'est un Etre par lui-même, indépendant, pur esprit, et très parfait. A ces mots le gourou fit de grands éclats de rire ; puis il ajouta : Oui, oui, bientôt je t'enverrai savoir si ton Dieu n'est qu'un pur esprit. Le père répondit que, s'il vouloit l'apprendre, il seroit aisé de le lui démontrer. Le gourou n'ignoroit pas le succès des disputes passées, et il craignit de s'engager dans une dispute nouvelle qui auroit tourné infailliblement à sa confusion ; ainsi il se contenta de demander si Brama de Tripudi étoit dieu : ( c'est une idole fort révérée dans le pays ). Non, répondit le père. A ces mots, le gourou se livra à toute sa colère, et prit à témoin le magistrat de la bourgade. Il eût sans doute fait mourir le père sur le champ ; mais quelques gentils, touchés

de compassion, le conjurèrent avec larmes d'épargner ce reste de vie qu'avoit encore le missionnaire, et de ne pas souiller ses mains du peu de sang qui lui restoit dans les veines.

Le père seul dans l'assemblée paroissoit intrépide. Il se consolait intérieurement de voir que ses travaux n'étoient pas vains, puisqu'ils aboutissoient à confesser et à glorifier le nom du vrai Dieu. Sa consolation fut encore augmentée par la générosité d'un de ses néophytes. Le gourou lui ayant demandé s'il ne vouloit pas se ranger au nombre de ses disciples : non, lui dit-il. Du moins, ne serez-vous pas des disciples de votre propre frère ? non, dit encore le néophyte, ou plutôt je n'en sais rien, car peut-être se fera-t-il chrétien. Mais pourquoi renoncer à la doctrine de votre père, reprit le gourou, pour en suivre une autre ? c'est que jusqu'ici mon père ne m'a point appris le chemin du salut, qui m'a été enseigné par ce missionnaire.

Deux anciens chrétiens firent paroître pour le père un attachement aussi louable. Tandis qu'il étoit en présence du gourou, ils vinrent se jeter au cou de leur pasteur, et s'offrirent à défendre les intérêts de la religion. On ne les tira de ces tendres embrassements qu'avec violence et à grands coups. Le catéchiste, qui ne

le quitta point, reçut un coup de sabre sur les côtes. Il avoit une ardeur inexprimable de mourir avec son pasteur.

Cependant le chef des dasseris, voyant que le peuple et que ceux des Brames qui n'étoient pas de sa secte, portoient compassion au missionnaire, lui ordonna tout à coup de sortir du pays. Le catéchiste fit son possible pour obtenir que le père demeurât encore cette nuit-là, afin qu'on pût le panser; ce fut en vain. Le père de son côté fit instance, et demanda qu'il lui fût permis de guérir les plaies des chrétiens, dont il étoit plus touché que des siennes. Le gourou rejeta avec fierté sa demande, et le fit partir dès ce soir-là même. Pour s'assurer mieux de sa sortie, il lui donna des gardes, avec ordre de ne le point quitter qu'ils ne l'eussent mis hors du royaume. Le père, voyant qu'il ne pouvoit plus différer, et que le néophyte qu'on avoit envoyé à la cour ne revenoit pas, regarda tendrement son église, dit adieu à ses chrétiens, qui fendoient en larmes, et partit à pied.

Il marcha toute la soirée jusqu'à une bourgade où il y avoit des chrétiens, et où il passa la nuit. Alors ses douleurs se firent sentir plus vivement; il en fut si abattu et si accablé, qu'il ne pouvoit plus se remuer. Son bras gauche

étoit estropié des coups qu'il avoit reçus; son bras droit étoit encore plus maltraité; il s'en étoit servi pour parer les coups qu'on lui déchargeoit sur la tête. Enfin il se trouva dans un état où il ne pouvoit plus se soutenir, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le transporta jusqu'à Capinagati, le principal lieu de sa résidence.

Les chrétiens de cet endroit m'envoyèrent un exprès pour m'avertir du danger où étoit leur pasteur. Je partis sur le champ pour aller le secourir, et je le trouvai bien plus mal que je ne croyois. Je vis ses plaies, dont quelques-unes étoient assez profondes. Les douleurs qu'il ressentoit ne le laissoient reposer ni jour ni nuit : elles lui avoient causé la fièvre, accompagnée de dégoûts et de vomissemens. Au milieu de ces maux je le trouvai dans une résignation parfaite à la volonté de Dieu, content dans ses peines, et les mettant au nombre des bienfaits du Ciel.

Quatre jours après mon arrivée, se sentant beaucoup plus mal, il me pria de lui administrer les sacrements. Il se prépara pendant deux heures à sa confession : il me fit lire ensuite un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ, tenant à la main un crucifix qu'il baignoit de ses larmes; puis il me fit une confession générale de

toute sa vie, avec tant de douceur, qu'après l'avoir entendue, je ne pus pas moi-même retenir mes l'armes. Alors il tomba dans un délire qui m'ôta toute l'espérance que j'avois de sa guérison ; il y demeura jusqu'au jour suivant , qu'il eut encore un intervalle de raison pendant lequel je lui donnai le viatique. Ses actes furent aussi fervents qu'au temps de sa confession générale. Mais peu de temps après il retomba dans son premier état : tous ses rêves n'étoient que du martyre ; il ne parloit que de préparer ses habits pour aller se présenter aux juges. Quand je lui disois de prendre un peu de nourriture : il n'en est pas besoin , me répondoit-il, vous et moi nous allons au Ciel ; l'arrêt de notre condamnation est déjà porté.

Le lendemain son délire cessa , mais il sortit tant de sang de ses blessures , que le chirurgien qui le pansoit en fut effrayé , et désespéra tout à fait du malade. Je l'avertis que sa mort approchoit : lui qui avoit mis à profit pour le Ciel tous les moments qu'il avoit eu de libres , demanda à renouveler sa confession. Il répéta ses actes de foi , d'espérance et d'amour de Dieu. Ses entretiens avec le Sauveur furent tendres et affectueux. Enfin il connut lui-même l'heure de sa mort ; il prononça le saint nom de Jésus, et m'ayant embrassé avec une parfaite

connoissance, il s'endormit dans le Seigneur ; dix-huit jours après les mauvais traitements qu'il avoit reçus des Brames et des dasseris de Cangonti.

Le P. Dacunha n'a pu me dire combien il avoit reçu de coups ; mais j'ai su des gentils mêmes, qu'on l'avoit mis dans un état à ne pouvoir échapper à la mort. Son catéchiste, qui ne l'abandonna point, assure qu'il reçut plus de deux cents coups. Il est étonnant qu'un homme aussi foible que lui, surtout depuis qu'il étoit venu dans cette mission, ait pu survivre tant de jours à ses blessures.

Le delavay a été extrêmement touché de la mort du P. Dacunha : il a même fait emprisonner le gourou qui en étoit l'auteur, avec ordre de ne lui point donner à manger de trois jours. On dit qu'il s'est tiré de la prison par l'intercession de certains Brames qui sont en faveur, et après avoir payé soixante pagodes. Absous à la justice des hommes, il n'a pu échapper à celle de Dieu : en rentrant dans sa maison, il trouva son fils expirant. Il étoit tombé dans un puits avec d'autres enfants ; les autres furent tirés du péril, le fils seul du gourou y perdit la vie. A l'égard des dasseris complices de l'assassinat du missionnaire, on les condamna à des amendes applicables à la guérison des chré-



tiens qui avoient été blessés : on ne sait si elles furent levées, mais les chrétiens n'en ont senti aucun soulagement.

Le delavay a fait encore annoncer de sa part aux chrétiens, qu'un autre frère du défunt viendrait prendre sa place à Cangonti, et que non-seulement il lui en donnoit la permission, mais de plus qu'il prenoit la chose à cœur. Le Père supérieur pourra y faire un tour, et je crois qu'il sera bien reçu des seigneurs du pays, et d'une grande partie du peuple, qui souhaitent ardemment d'y voir un missionnaire. Pour moi, je me sacrifierai volontiers à cette mission, quand je serai plus habile dans la langue du pays. Je vous supplie de demander à Dieu qu'il m'accorde les forces nécessaires pour suivre les traces du P. Dacunha, jusqu'à répandre mon sang comme lui pour les intérêts de la religion.

## LETTRE

Du P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. Cochet de Saint-Vallier, président des requêtes du palais, à Paris.

MONSIEUR,

*La paix de N. S.*

IL est bien consolant pour un missionnaire qui s'est relégué aux extrémités du monde pour travailler au salut des infidèles, d'être dans le souvenir d'un magistrat de votre réputation et de votre mérite, et d'apprendre que non seulement vous ne le perdez point de vue dans des lieux si éloignés, mais encore que vous vous intéressez à ses travaux, et que vous voulez être informé des succès dont Dieu bénit son ministère. L'avancement de la religion, que vous avez si fort à cœur, est sans doute ce qui a contribué plus que toute autre chose à cette amitié dont vous m'honorez, et dont vous m'avez donné tant de preuves. C'est aussi ce qui

vous a fait souhaiter d'être instruit plus en détail de la persécution que les chrétiens de Tarcolan ont soufferte presque au moment que la foi leur a été annoncée. Un mot dit en passant dans un recueil de nos lettres, a piqué votre curiosité; et le journal que je fis alors de tout ce qui m'arriva, me met en état de vous satisfaire, et de vous donner cette légère marque de mon estime et de ma reconnoissance.

Les gentils de la ville de Tarcolan, capitale du royaume de Carnate, ne pouvoient souffrir les heureux commencemens de la religion chrétienne, qui faisoit chaque jour de nouveaux progrès dans le pays. Les principaux d'entre eux tinrent de fréquentes assemblées pour concerter notre perte, et pour détruire le christianisme dans sa naissance. Le moyen dont ils s'avisèrent, fut de me déferer à Sexsaeb, gouverneur de toute la province, et d'exciter son avidité, en lui persuadant que je savois faire de l'or, que j'avois des richesses immenses, et que s'il s'assuroit de ma personne, en me renfermant dans une étroite prison, il pouvoit s'enrichir en peu de temps, lui et toute sa famille. Les autres accusations étoient trop foibles; tout ce qu'on avoit pu dire à ce gouverneur de notre mépris pour les dieux de la nation, n'avoit fait jusque là qu'une légère im-

pression sur son esprit ; comme il étoit *More*, il se moquoit lui-même des superstitions païennes.

Il arriva en ce temps-là une chose qui déterminâ les gentils à presser l'exécution du dessein qu'ils avoient formé de nous perdre. C'est une coutume établie parmi eux de faire, au commencement de chaque année un sacrifice solennel au soleil ; ce sacrifice est suivi de festins, auxquels ils s'invitent les uns les autres ; leurs proches parents et leurs amis ne manquent jamais de s'y trouver.

Le *cramani* (premier juge) de Tarcolan, nouvellement chrétien, consulta mes catéchistes sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette occasion ; ils lui répondirent, ce qu'il savoit bien, qu'il ne pouvoit pas assister au sacrifice des gentils, mais qu'il lui étoit permis de donner le festin, et d'y inviter ses parents et ses amis ; que les chrétiens de Maduré, afin de n'être pas soupçonnés d'imiter les cérémonies païennes, prévenoient les gentils de trois ou quatre jours ; qu'avant de commencer la fête, ils chantoient des cantiques de piété, et qu'ensuite ils faisoient une aumône générale à tous les pauvres qui s'y trouvoient.

Le *cramani* prit le même parti, et il voulut que la fête fût magnifique. Il fit faire un grand

*pandel* ( espèce de salle ) qu'on tapissa de toiles peintes ; les catéchistes dressèrent au milieu un autel qu'ils ornèrent de fleurs ; ils posèrent sur l'autel une statue de la très sainte Vierge, avec plusieurs cierges allumés, et diverses cassolettes remplies de parfums ; on fit venir les tambours et les trompettes de la ville ; on chanta avec beaucoup de piété les litanies de Notre-Dame, après quoi l'on fit une décharge de quelques boîtes.

Une grande partie de la ville se rendit devant la porte du *cramani*, où tous les chrétiens s'étoient assemblés. Les catéchistes, voyant cette multitude de peuple, profitèrent de cette occasion pour leur annoncer les vérités du christianisme ; chacun d'eux fit un discours très touchant ; ils parlèrent surtout avec beaucoup de force contre le sacrifice du soleil ; ils firent voir que ce n'étoit qu'au Créateur du soleil et de tout l'univers qu'on devoit rendre ses adorations ; ils s'étendirent ensuite sur les grandeurs de Dieu et sur la sainteté de la loi qu'il a donnée aux hommes. La plupart des auditeurs parurent émus ; mais quelques gentils, les plus acharnés contre le christianisme, ne purent retenir leur rage ; ils la déployèrent ouvertement, jusqu'à engager dans leur parti les principaux parents du *cramani* ; et, de concert

ensemble, ils le privèrent des honneurs qu'on a coutume de lui rendre comme au premier de la ville, et ils le déclarèrent déchu des privilèges de la caste. C'étoit tout ce qu'ils pouvoient faire par eux-mêmes pour témoigner leur ressentiment. Voici maintenant ce qu'ils tramèrent secrètement contre lui et contre les chrétiens, par l'entremise des Mores.

Ce fut vers ce temps-là que Sexsaeb se rendit à Tarcolan. Dès le lendemain de son arrivée, on lui fit le portrait le plus odieux des chrétiens, et en même temps on lui insinua qu'il ne devoit pas laisser échapper le moyen sûr qu'il avoit de s'enrichir en m'arrétant prisonnier. Ces représentations flattoient trop l'avarice du gouverneur pour qu'il pût s'en défendre. Ce jour-là même il fit venir quelques-uns des gardes de la ville, et il leur donna ordre d'être attentifs à toutes mes démarches, et de se saisir de moi au premier mouvement que je ferois pour sortir de Tarcolan : il les rendoit responsables de ma fuite, au cas que j'échappasse à leur vigilance.

Le lendemain, les gardes vinrent, sous différents prétextes, dans le *Topo* (c'est un bois près de Tarcolan, où est mon église), et ils ne me perdirent point de vue jusqu'au jour que je fus pris. Pour avoir quelque raison de me

rendre visite , et pour ne pas me laisser entrevoir leur mauvais dessein, deux d'entr'eux feignirent de vouloir embrasser le christianisme. Ils assistoient régulièrement à mes instructions , et ils faisoient paroître beaucoup plus d'ardeur que les autres catéchumènes. J'étois charmé de leur ferveur , dont il ne m'étoit pas possible de prendre le moindre ombrage, lorsque j'appris que le P. de la Breuille et le P. Petit étoient sur le point d'arriver à Tarcolan. Je pris la résolution d'aller les recevoir à Carouvapondi , et j'avertis un de mes catéchistes de se préparer à m'accompagner dans ce petit voyage. Un des gardes étant venu le soir assez tard s'aperçut de quelque mouvement , qui lui donna des soupçons de mon départ : il courut aussitôt en avertir ceux que Sexsaeb avoit laissés pour me garder. Cette nouvelle les déconcerta , paroe que le capitaine , dont ils devoient recevoir les ordres , n'étoit pas alors à Tarcolan : ils lui dépêchèrent un exprès à minuit pour hâter son retour. Le capitaine monta sur le champ à cheval avec tous ses soldats, et dès la pointe du jour il se rendit dans le bois de Tarcolan. Il commença par faire investir à petit bruit ma cabane, et il commanda à ceux de ses soldats qui étoient pourvus de mousquets, de se tenir prêts à tirer au premier or-

dre, au cas qu'on voulût faire quelque résistance. Ayant ainsi disposé son monde, il me fit avertir que s'en allant à Arcarou, il souhaitoit m'entretenir avant de continuer son voyage. J'allai le trouver à l'instant même. Après quelques paroles assez obligeantes, il me dit qu'il étoit fâché de m'apprendre que Sexsaeb étoit mal content de ma conduite sur quelques rapports qui lui avoient été faits; et, en finissant ces paroles, il ordonna aux soldats de dépouiller les fidèles et les cathéchistes.

Comme je vis qu'on se mettoit en devoir d'exécuter ses ordres, je lui représentai qu'il m'étoit facile de nous justifier de ces accusations injustes, par lesquelles on avoit tâché de nous noircir dans l'esprit de Sexsaeb; que je n'ignorois pas quel étoit le motif de ces calomnies; que les gentils n'avoient que trop fait éclater la haine qu'ils portoient à la loi sainte que j'enseignoïis à mes disciples; qu'on faisoit bien peu de cas de la permission que le grand *Pacha* (l'empereur du Mogol) nous avoit donnée d'en faire une profession ouverte dans ses états; qu'au reste, si l'on usoit de violence, il devoit s'attendre que j'en porterois mes plaintes à Daourkan, son lieutenant général, et que j'avois lieu d'espérer qu'il nous



rendroit justice. Ensuite, me tournant vers ceux que je savois être les auteurs de cette persécution : « Vous croyez, leur dis-je, qu'en » excitant de pareils troubles, vous mettez » quelque obstacle au progrès du christia- » nisme; vous vous trompez. Sachez au con- » traire, qu'outre les peines que vous attirera » une entreprise de cette nature, loin de réus- » sir dans votre projet, tout ce que vous faites » pour étouffer le christianisme dans sa nais- » sance, ne servira qu'à lui donner de nou- » veaux accroissemens. Voyez ces branches de » palmier; plus vous les baissez vers la terre, » plus elles s'élèvent vers le ciel : il en est de » même de la loi sainte que je vous annonce; » elle prendra de nouvelles forces, à mesure » que vous ferez des efforts pour la détruire. »

Je n'eus point d'autre réponse que celle qui me fut faite par le capitaine, qui est un *rajapoutre* gentil : Je suis officier de Sexsaeb, me dit-il assez sèchement, je dois obéir à ses ordres. Un de mes catéchistes, qui parla alors avec une fermeté vraiment chrétienne, fut rudement maltraité des soldats qui lui déchargèrent sur le corps de grands coups de *chabouc* ( espèce de fouet ). Il les souffrit avec constance, et loin de se plaindre : « Arrachez- » moi la vie, leur disoit-il, je suis prêt à la

» sacrifier pour la cause de Jésus - Christ. »

Ils prirent aux chrétiens tout ce qu'ils avoient : puis ils les traînèrent avec violence dans l'église, où ils les renfermèrent. Pour moi, j'entrai dans ma cabane, et comme je vis qu'ils se dispoient à prendre le peu qu'il y avoit, je me saisis de mon bréviaire, et je me retirai à l'écart sous un arbre, où je commençai mon office en leur présence. Dieu permit que tout le mouvement qu'ils se donnoient ne me causât aucun trouble; ils en étoient étonnés, et je les entendois qui se disoient les uns aux autres : « Voilà un étrange » homme ! il est aussi peu ému, que si nous » mettions au pillage la maison d'un de ses ennemis ; il ne nous regarde seulement pas. » On enleva les ornements qui me servoient à l'autel, quelques bagatelles d'Europe, et une petite boîte où étoit le reste des aumônes que j'avois reçues de France pour mon entretien et pour celui des catéchistes.

Après avoir achevé tranquillement mon office, je m'approchai du capitaine, et je lui demandai deux petites statues; l'une de notre Seigneur, l'autre de la sainte Vierge. Elles étoient ornées de quelques pierres colorées, qu'il avoit pris d'abord pour des pierres précieuses; mais s'étant détrompé, il n'eut pas de

peine à me les rendre, non plus que quelques livres de piété qui m'ont été fort utiles dans ma prison.

Le cramani vint alors me témoigner la part qu'il prenoit à ma disgrâce; je lui fis un petit discours en présence des idolâtres, pour l'animer à souffrir constamment la perte de ses biens et même de sa vie, s'il étoit nécessaire, pour la défense de la foi. Je m'entretenois encore avec lui, lorsque le capitaine monta à cheval; c'étoit le signal qu'il avoit donné pour m'arrêter. Les soldats et les gardes m'environnèrent aussitôt, et se saisirent de moi, pour me conduire en prison.

La trompette n'eut pas plutôt sonné, que tous les habitants de Tarcolan sortirent de leurs maisons pour être témoins de ce spectacle. Tout le chemin jusqu'à la ville, et toutes les rues de Tarcolan étoient bordées de gentils. Je n'entendois tout autour de moi que des cris de triomphe, des reproches, des invectives. « Le voilà, s'écrioient-ils, celui qui parle mal de nos dieux; ho! qu'il mérite bien ce qu'on lui fait souffrir! Si la religion qu'il enseigne étoit véritable, lui feroit-on un si sanglant affront? A-t-on jamais vu un *Sanias* aller en prison au milieu des acclamations de tout un peuple? » D'autres au contraire pa-

roissoient touchés, et disoient que leur ville étoit menacée de quelque grand malheur, puisqu'on commettoit un crime si énorme.

On me conduisit au milieu de ces clameurs dans un *chaveri* public (espèce de halle). On crut que le capitaine alloit me mettre sur la sellette pour me faire les interrogations accoutumées; mais on se trompa; son dessein étoit de me donner plus long-temps en spectacle à tout ce grand peuple. Au sortir du *chaveri*, on me fit traverser une grande rue, au bout de laquelle est la forteresse, où, par la grâce de Dieu, j'entrai avec un visage tranquille et serein. Un grand *Mandaban* de pierre (c'est une maison voûtée qui ne reçoit de jour que par la porte), étoit la prison qu'on m'avoit destinée.

Peu de temps après je vis arriver plusieurs chrétiens : je ne savois pas qu'on voulût aussi les faire prisonniers. Touché des misères auxquelles ils alloient être exposés, je dis à l'officier qui les conduisoit, qu'il suffisoit de m'arrêter moi seul, et que je répondois pour tous les autres : il fut inflexible à mes prières. Nous étions en tout vingt-quatre personnes enfermées dans la forteresse. Je dois rendre ce témoignage à la fermeté de ces fervents chrétiens, que non seulement ils n'ont point chan-

celé dans leur foi, mais qu'ils ont fait paroître une force digne des fidèles de la primitive Eglise.

Agréez, Monsieur, que je vous fasse connoître quelques-uns de ces généreux néophytes. Je suis persuadé que vous serez édifié de leur constance, et que vous bénirez le Seigneur du courage qu'il leur a inspiré. Il y avoit trois *Brames* et une *Bramenati*. Le plus âgé de ces *Brames* avoit été autrefois un des plus ardens défenseurs de l'idolâtrie. Son zèle l'avoit porté à s'engager par vœu de faire bâtir un temple aux faux dieux qu'il adoroit : mais comme il n'avoit pas l'argent nécessaire pour accomplir sa promesse, il prit la résolution de parcourir le pays en habit de *Pandaron* (pénitent des Indes), et de s'attirer, par l'austérité de sa vie, des aumônes abondantes. Pour cela il se fit mettre au cou deux grandes plaques de fer, percées aux deux côtés de l'ouverture, et attachées par des clous, qu'il avoit fait river pour s'ôter à lui-même le pouvoir de les arracher. Ces plaques avoient deux coudées de longueur, et une coudée de largeur. Il ne pouvoit reposer la nuit, à moins qu'on ne lui mît un gros coussin pour lui soutenir la tête. Il courut ainsi plusieurs provinces, accompagné de trois ou quatre *Brames* et de cinq ou six

Choutres qui recevoient les aumônes. Il avoit déjà amassé sept cents écus, lorsqu'il arriva à Cottati, où il trouva le P. Maynard et le P. Martin. Cottati est une ville célèbre par le séjour qu'y fit autrefois saint François-Xavier, et par les merveilles qu'il y opère encore aujourd'hui. Notre Brame eut plusieurs conférences avec les missionnaires et avec les catéchistes, et après diverses disputes, où il fut parfaitement convaincu de la fausseté des divinités païennes, il commença à ouvrir les yeux à la lumière, et reconnut enfin que le Dieu des chrétiens étoit le seul qu'il falloit adorer. Il n'eut pas de peine à comprendre quelle étoit l'inutilité, ou plutôt l'extravagance de la vie qu'il avoit menée jusqu'alors; il se déchargea de ce poids affreux qu'il portoit sur ses épaules en vue d'attendrir les peuples par la rigueur de sa pénitence, et d'agrandir l'empire du démon; et, après s'être fait suffisamment instruire des vérités du christianisme, il demanda le baptême.

Les missionnaires ne jugèrent pas à propos de lui accorder sitôt cette grâce; ils crurent qu'il falloit l'éprouver pendant quelque temps pour s'assurer davantage de sa persévérance, et ils le renvoyèrent dans son propre pays pour voir de quelle manière il s'y comporte-

roit. Le bruit s'y étoit répandu qu'il songeoit à se faire chrétien. Quand les Brames surent son arrivée, ils allèrent au-devant de lui et le comblèrent de caresses, s'imaginant lui faire changer le dessein qu'il avoit de suivre la loi de Jésus-Christ. Mais voyant qu'il ne faisoit nul cas de leurs discours, ils en vinrent aux plus indignes traitements. Ils l'accusèrent auprès du *Maniagarin* (intendant de la province), d'avoir volé cinq cents écus des aumônes qu'on lui avoit faites pour la construction d'un temple. Sa maison fut aussitôt abandonnée au pillage. Sa femme, qui avoit mis en dépôt chez un ami quelques bijoux d'or et d'argent, fut trahie, et tout fut livré au gouverneur. Le catéchumène fut emprisonné, et on lui fit souffrir divers tourments pour l'obliger à rendre l'argent que les Brames l'accusoient fausement d'avoir pris.

Les Brames, avant que de se porter à ces extrémités, avoient fait venir leur gourou de Trichirapali, pour tâcher d'ébranler la constance du catéchumène. La conférence qu'il eut avec le gourou ne servit qu'à aigrir davantage l'esprit des Brames; il révéla publiquement certaines pratiques honteuses qui sont en usage dans quelques-unes de leurs cérémonies, qu'il étoit de l'intérêt des Brames de tenir secrètes.

C'est aussi ce qui les engagea à le tourmenter d'une manière cruelle, et à le chasser enfin de sa peuplade, lui, sa femme et ses enfants. Ces pauvres gens, dénués de toutes choses, se retirèrent dans une autre peuplade où on les reçut avec charité. Aussitôt que les Brames en furent avertis, ils députèrent un d'eux pour les faire chasser. Le catéchumène ne sachant plus où trouver un asile contre la rage de ses persécuteurs, fit réflexion que sa femme avoit des parents à Tirouvelveli, qui est à l'autre extrémité du royaume de Maduré; il s'y retira : mais les Brames le poursuivirent encore jusque-là. L'un d'eux étant venu à mourir sur ces entrefaites, on accusa le catéchumène de lui avoir ôté la vie par sortilèges. Le déchainement devint plus grand que jamais, par cette nouvelle calomnie, et il fut contraint de sortir au plus tôt de la province.

*Nhanapragajaayen* (c'est le nom du catéchumène) prit la fuite vers le Cholomandalam. Il se reposoit sous un grand arbre au bord d'un ruisseau, lorsqu'il vit arriver son beau-père, qui venoit chercher sa fille, et la délivrer des disgrâces continuelles que lui attiroit la compagnie de son mari. *Nhanapragajaayen*, vivement touché des maux que sa femme souffroit à son occasion, eut moins de



peine à se séparer d'elle. Les enfants suivirent la mère, et le catéchumène se vit tout à coup, comme un autre saint Eustache, dépouillé de ses biens, abandonné de sa femme et de ses enfants, et persécuté partout où il portoit ses pas. Il arriva enfin chez le P. Simon Carvalho, ancien missionnaire de Maduré, qui le reçut comme un zélé confesseur de Jésus-Christ, et qui lui conféra le saint baptême.

Ce fut vers ce temps-là que je m'adressai aux missionnaires de Maduré, pour avoir quelques Brames qui pussent faire la fonction de catéchistes. On jeta les yeux sur le néophyte dont je parle. A peine eut-il passé quinze jours dans ma mission, qu'il fut fait prisonnier et conduit avec moi dans la forteresse. Il ne manquoit plus que cette épreuve pour achever de couronner ce grand serviteur de Dieu, qui marqua en cette occasion, comme dans toutes les autres, beaucoup de fermeté et de courage.

Le second Brame étoit un jeune homme de quinze à seize ans, que j'avois élevé à Aour dès son bas âge. Sa mère est une vraie sainte; si elle persévère dans les exercices de piété qu'elle pratique depuis plusieurs années, il y a lieu de croire qu'elle portera au tombeau l'innocence de son baptême. J'avois donné ce jeune Brame au P. de la Fontaine, qui me l'envoya peu de

jours avant ma détention. Il tomba malade à son arrivée, et il avoit actuellement une grosse fièvre, lorsqu'on l'arrêta prisonnier. On eut la cruauté de le faire marcher à pied dans des terres brûlantes, sans avoir égard à l'état de langueur où il se trouvoit. Il tomba évanoui à l'entrée de la prison, et peu après il fut à l'extrémité. J'admirai plus d'une fois le mépris qu'il faisoit de la vie, et le désir ardent qu'il avoit de s'unir à Jésus-Christ.

J'avois baptisé le troisième Brame à Tarcolan, avec sa mère, qui est un exemple de ferveur et de piété. Elle n'a jamais donné le moindre signe de foiblesse, et elle exhortoit même ses compagnes à souffrir avec constance les rigueurs de la prison et la mort même, si Dieu leur accordoit une aussi grande grâce que celle de perdre la vie pour la défense de la foi.

Le plus ancien de mes catéchistes, qui étoit aussi prisonnier, a donné dès sa plus tendre jeunesse des marques d'une foi vive. Il a pareillement une mère dont la patience a été mise aux plus rudes épreuves. Son mari lui fit pendant plusieurs années toutes sortes de mauvais traitements, pour l'obliger à quitter sa religion. Il lui fit d'abord couper les cheveux, ce qui est un des plus grands affronts qu'on puisse

faire aux femmes indiennes. De temps en temps il lui mettoit une lampe allumée sur la tête, ce qui est encore une autre sorte d'affront dans le pays. Un jour, il la fit descendre elle et son fils dans un puits qui étoit à sec, et il les y retint cinq jours entiers. Enfin, il n'y eut point d'artifices ni de cruautés qu'il ne mit en usage pour la pervertir. Mais elle opposa toujours une patience héroïque à toutes ces indignités. C'est sans doute à ses prières que Dieu accorda dans la suite la conversion de son mari. Une fièvre continue l'avoit tellement abattu, qu'on n'attendoit plus que l'heure de sa mort. Sa femme le voyant dans cet état, se sentit inspirée de lui dire que s'il souhaitoit de vivre, il n'avoit qu'à adorer le véritable Dieu, et implorer son secours avec confiance; qu'elle lui promettoit de sa part le recouvrement de sa santé. L'amour de la vie fit impression sur le mari, et il fit appeler un catéchiste. Les deux ou trois premières exhortations lui donnèrent du goût pour la religion chrétienne, et il demanda avec instance le baptême : on le lui accorda sur l'heure, à cause du danger pressant où il étoit. La fièvre le quitta le jour même qu'il fut baptisé; ses forces se rétablirent insensiblement, et en peu de temps il fut parfaitement guéri. Il a persévéré jusqu'à la mort dans la pratique

des vertus chrétiennes, et il n'a pas cessé de pleurer son aveuglement et les inhumanités qu'il avoit exercées sur sa femme et sur son fils. C'est ce fils qui a essuyé plusieurs persécutions de la part des idolâtres, et qui, par son exemple et par ses discours, a rempli dans la prison les fonctions du plus zélé missionnaire. Il faisoit tous les jours des exhortations aux femmes chrétiennes, auxquelles je n'avois pas la liberté de parler.

Le troisième catéchiste, qui étoit fort jeune, a fait paroître dans les tourments un courage au-dessus de ses forces et de son âge. La plupart des autres prisonniers étoient nouvellement baptisés, quelques-uns même étoient encore catéchumènes : tous ont souffert les rigueurs et les incommodités de la prison avec une fermeté inébranlable.

Une femme qui étoit au nombre de ces catéchumènes, et qui avoit échappé à la vigilance des gardes, a eu le courage de nous visiter constamment deux fois le jour, et de nous apporter les aumônes qu'on lui faisoit pour nous. Tous les prisonniers la regardoient comme leur mère, et elle regardoit tous les prisonniers comme ses enfants. La charité qu'elle eut pour nous ne lui coûta pas seulement des peines et des fatigues; elle eut encore

à essuyer de fréquents outrages de la part des gentils, et de sanglants reproches du côté de ses parents. Toutes les fois qu'elle entroit dans la prison, sa présence me rappeloit le souvenir de ces saintes dames romaines, qui, dans les premiers siècles de l'Église, prenoient soin des chrétiens prisonniers pour Jésus-Christ. Elle se servoit de son mari pour porter mes lettres aux missionnaires qui étoient à Carouvapondi, et pour en rapporter les réponses. Les gardes, qui entrèrent en défiance, menacèrent plusieurs fois de la tuer, si elle s'avisait de porter des lettres; ces menaces ne l'intimidèrent point, et elle eut l'adresse de tromper leur attention, et de nous remettre en main tous les paquets qui lui étoient confiés, sans qu'ils s'en aperçussent.

Enfin, le cramani, dont j'ai parlé au commencement, me consola infiniment par la résolution qu'il fit paroître. Loin de se retirer, comme il pouvoit le faire au moment que je fus arrêté, il fut toujours à mes côtés, tandis qu'on me conduisoit dans la ville, au milieu des malédictions dont les idolâtres me chargeoient. Aussitôt que je fus en prison, on mit des gardes à sa porte et dans l'intérieur de sa maison; sa femme en fut si effrayée, qu'elle passa par-dessus la muraille de son jardin pour se

sauver, et elle se pressa si fort, qu'elle tomba, et se blessa assez dangereusement. Ses parents renouvelèrent à cette occasion tous leurs efforts pour obliger le cramani à renoncer à la foi; ce fut en vain; il me visitoit souvent dans la prison, ce qu'il ne pouvoit faire sans courir beaucoup de risques. Je lui faisois alors quelque exhortation pour l'affermir de plus en plus dans la foi; et cette divine semence, tombant dans un cœur bien préparé, produisoit chaque jour de nouveaux fruits de bénédiction. Je ne finirois point si j'entrois dans le détail de toutes les actions par lesquelles ces nouveaux fidèles signalèrent leur zèle pour la religion; ainsi je passe à tout ce qui arriva durant tout le temps de ma prison.

C'étoit pour moi une mission presque continuelle. Le matin nous nous assemblions en deux endroits différents. L'on faisoit d'abord la prière, ensuite on récitoit le rosaire à deux chœurs; après quoi je faisois une exhortation à ceux qui étoient auprès de moi, et j'envoyois un catéchiste en faire de même dans l'endroit où étoient les femmes. Le reste du temps, je me retirois pour vaquer à l'oraison et réciter mon office. Le catéchiste venoit de temps en temps m'informer de ce qui se passoit, ou je faisois venir quelqu'un des prisonniers, pour

lui donner en particulier les avis que je croyois convenables à la situation où il se trouvoit. Les exercices de piété étant finis , chacun s'occupoit à arracher de petites plantes qui se trouvoient dans la cour de la forteresse ; ils les faisoient sécher au soleil , et comme nous n'avions point de bois , cela servoit pour faire cuire le riz qu'on donnoit aux prisonniers. L'après-dînée se passoit dans diverses pratiques de piété.

L'abstinence que gardèrent nos néophytes fut des plus rigoureuses ; ils ne faisoient qu'un repas par jour , et le peu qu'ils prenoient n'étoit pas capable de les soutenir ; en peu de jours ils ne furent plus reconnoissables , et lorsqu'on les délivra de prison , ils ressembloient plutôt à des cadavres qu'à des hommes vivants.

Pour moi , je crus que je devois m'abstenir même du riz ordinaire , et me contenter seulement d'un peu de lait et de quelques poignées d'*avel*<sup>1</sup>. C'est ainsi que vivent les grands pénitents aux Indes , quand ils sont prisonniers. Il est certain que je n'aurois jamais pu mener si long-temps ce genre de vie , sans une protection toute particulière de

<sup>1</sup> C'est du riz rôti avec l'écorce , et pilé.

Dieu. A la fin pourtant je contractai une toux sèche qui me faisoit beaucoup souffrir, et qui sans doute auroit terminé mes jours, si ma prison eût été plus longue.

Les gardes qu'on nous avoit donnés nous incommodèrent fort, dans la crainte où ils étoient que je ne vinsse à m'échapper de leurs mains, s'ils me perdoient de vue. On leur avoit persuadé que j'étois sorcier, et que par la vertu magique je pouvois m'élever en l'air, et passer par-dessus les murailles de la forteresse. Ces bonnes gens furent long-temps dans cette erreur, et ils ne se désabusèrent qu'après m'avoir fort importuné nuit et jour par leurs assiduités.

Le deuxième jour de ma prison, le capitaine de la forteresse vint m'avertir qu'il avoit ordre de me mettre les fers aux pieds. Je lui répondis que c'étoit le plus grand honneur qui pût m'arriver pendant ma vie, et que mes fers deviendroient pour moi des ornemens plus précieux que l'or et les diamants. Il fut si étonné de cette réponse, qu'il s'écria tout-à-coup : « Non, rien ne pourra me porter à commettre un si grand crime, quand même je devrois perdre ma fortune : eh ! quelles gens sont-ce donc que ces chrétiens, » poursuivit-il en se retirant, qui regardent



» comme un honneur d'être enchainés! » Ce-  
pendant cet ordre me fit juger que ma prison  
seroit rigoureuse, et qu'il falloit me préparer  
à la mort : je n'y eus nulle peine par la grâce  
de Dieu.

Le troisième jour, un Brame, un Raja et un  
Rajapoutre vinrent me trouver, dans le dessein  
de m'effrayer par leurs menaces : ils me par-  
lèrent effectivement en des termes bien ca-  
pables de m'intimider. « Croyez-vous, leur  
» dis-je, que je n'aie pas prévu tout ce qui  
» m'arrive maintenant? Quand je suis venu  
» prêcher l'Évangile dans votre pays, igno-  
» rois-je les obstacles que j'aurois à surmon-  
» ter? Ne savois-je pas l'aversion qu'on y a  
» pour les ministres de Jésus-Christ, et pour  
» la religion qu'ils enseignent? Les outrages,  
» les prisons, la mort même dont vous me me-  
» nacez, c'est ce que je souhaite avec le plus  
» d'ardeur, c'est la récompense que j'attends  
» de mes travaux. Vous avez coutume de dire  
» que toute l'eau de la mer ne vient qu'aux  
» genoux d'un homme qui ne craint pas la  
» mort : or sachez que, loin d'appréhender  
» la mort, le comble du bonheur pour moi se-  
» roit de verser jusqu'à la dernière goutte de  
» mon sang pour la cause de Jésus-Christ.  
» Vous me demandez où j'ai caché mes trésors.

» Hé quoi ! ne m'avez-vous pas pris le pen que  
» j'avois sur la terre ? Je n'ai point d'autres  
» trésors que ceux qui me sont réservés dans  
» le Ciel : je les posséderai dès le moment que  
» vous m'aurez arraché la vie.»

Ces paroles, que Dieu me fit la grâce de prononcer avec force, transportèrent le Rajapoutre de rage et de colère. « A la bonne heure, me répondit-il, nous vous laisserons la vie, mais ce sera pour vous faire souffrir des tourments mille fois plus affreux que la mort. » Il me fit ensuite le détail de tous les supplices qu'on me préparoit, et il finit ainsi : « Si ce n'est pas assez, nous vous enfoncerons des aiguilles entre la chair et les ongles, nous vous envelopperons les mains de linges, sur lesquels on versera de l'huile bouillante, et nous verrons si votre constance sera à l'épreuve de ces supplices.»

J'avoue que ce Raja, qui avoit dans l'air je ne sais quoi de hideux et de féroce, me parla d'un ton si ferme, qu'il me persuada en effet qu'on en useroit ainsi avec moi. Je me contentai de lui dire que plus il me feroit souffrir de tourments ici-bas, plus il me procureroit de gloire dans le Ciel. Comme ils virent qu'ils ne retiroient rien de moi, ils passèrent à l'endroit où étoient les femmes : « Votre

» gourou , leur dirent-ils , est résolu à expirer  
» dans les tourments ; mais pourquoi vos maris  
» et vos enfants mourroient-ils ? Si vous savez  
» le lieu où il a mis ses trésors , indiquez-le  
» nous ; sauvez-lui la vie , sauvez-la à vos ma-  
» ris , sauvez-la à vos enfants.» La réponse qui  
leur fut faite ne les satisfaisant point , ils se reti-  
rèrent plus résolus que jamais à nous bien tour-  
menter.

A peine furent-ils sortis , que j'assemblai les  
chrétiens pour fortifier leur foi et leur cou-  
rage. « Vous savez , leur dis-je , que les ido-  
» lâtres ne nous ont livrés entre les mains de  
» Sexsaeb , que par la haine qu'ils portent à  
» la loi de Jésus-Christ. Le mépris que nous  
» faisons de leurs dieux n'eût pas été capable  
» d'engager un sectateur de Mahomet à nous  
» persécuter ; il a fallu chercher d'autres mo-  
» tifs plus conformes à ses passions. L'espé-  
» rance d'un gain considérable pouvoit seule  
» animer contre nous un homme avide d'ar-  
» gent ; c'est pour cela que les gentils , tout  
» convaincus qu'ils sont de notre indigence ,  
» nous ont fait passer dans son esprit pour être  
» fort riches. Vous vivriez tranquilles dans  
» vos maisons , et votre pauvreté ne seroit pas  
» contestée , si vous aviez eu le malheur de  
» fermer les yeux à la lumière qui vous a éclai-

» rés ; mais vous êtes maintenant doublement  
 » heureux, et d'avoir suivi Jésus-Christ, et  
 » d'être persécutés pour la défense de son  
 » nom. » Je leur fis ensuite l'éloge du mar-  
 tyre, et je fus bien consolé de voir qu'à la fin de  
 mon discours ils s'encourageoient les uns les  
 autres à souffrir.

Le même jour, sur les huit heures du soir, trois catéchistes et un nouveau chrétien furent appelés par les soldats qui venoient leur mettre les fers aux pieds. Ces généreux fidèles se prosternèrent aussitôt, et me demandèrent ma bénédiction. La joie qui étoit peinte sur leur visage étoit un signe non suspect de la consolation qu'ils goûtoient intérieurement, et un présage certain de leur constance future. On les attacha deux à deux à la même chaîne. « C'est maintenant, leur dis-je alors, que je vous regarde comme des confesseurs de Jésus-Christ », et je me jetai à mon tour à leurs pieds, que je baisai tendrement, aussi bien que leurs fers.

Cependant le Rajapoutre porta à Sexsaeb l'argent qu'on nous avoit pris. Un des gardes de la ville qui l'accompagnoit nous rapporta que ce gouverneur, à la vue d'une somme si légère dit, en se mordant le bras de fureur : « Hé quoi ! il n'y a pas là de quoi payer un

» soldat ? Que sont devenues ces grandes richesses dont on, m'avoit flatté ? Où sont ces perles, ces pierres hors de prix, dont les chrétiens, disoit-on, avoient fait un amas prodigieux ? Faut-il que pour si peu de chose je me sois décrié dans toute la province ? Je connois les délateurs, et j'en ferai justice.»

Cette réponse, que l'on publia dans toute la ville, jeta l'épouvante dans le cœur de nos ennemis et les anima encore davantage contre nous, dans l'espérance qu'à force de tourments ils découvriraient enfin nos prétendus trésors. Deux jours après, un Rajapoutre, qui paroissoit être entré plus qu'aucun autre dans cette affaire, m'envoya un Badagas qui a de l'esprit; celui-ci parut d'abord s'intéresser à mon malheur; il s'offrit même à se faire caution pour nous. « Hé quoi ! me répétoit-il souvent, n'êtes-vous pas touché des affronts et des supplices qu'on va vous faire souffrir ? » Je lui fis réponse que la loi que j'enseignois nous apprend que lorsqu'on souffre avec patience les injustices qui nous sont faites, nous en sommes éternellement récompensés dans le Ciel; que comme il n'étoit point éclairé des lumières de la foi, je ne m'étonnois point qu'il regardât comme une infamie ce qui faisoit la gloire et le bonheur des chrétiens. Le Bada-

gas me coupa la parole; et s'adressant aux catéchistes, il leur exposa d'une manière vive, à quels supplices ils devoient s'attendre : « Et » ce sera dès aujourd'hui, leur ajouta-t-il, » qu'on vous arrachera, par la voie des tourments, ce que nos prières et nos exhortations » n'ont pu tirer de vous. »

En effet, il n'étoit encore que deux heures après midi, lorsque nous entendîmes le son de la trompette qui avertissoit de l'arrivée du capitaine dans le chavéri public. Il fit asseoir auprès de lui deux Brames avec quelques Rajapoutres, qui devoient être nos juges. On appela d'abord deux catéchistes; on leur demanda qui j'étois, et où étoient mes trésors. Comme ils faisoient les mêmes réponses qu'ils avoient déjà faites à de semblables demandes, on commença à les tourmenter, et on leur serra les mains entre deux pièces de bois qu'on pressoit avec violence. La question qu'on leur donna aux pieds fut encore plus cruelle. Le Rajapoutre, qui m'avoit fait tant de menaces, croyant qu'ils ne souffroient pas encore assez, se mit lui-même à tirer les cordes de toutes ses forces, pendant plus d'une demi-heure. Cette torture est très violente, et plusieurs de ceux à qui on l'applique, expirent de douleur; c'est pourquoi on desserra un peu

les cordes pour leur donner quelque relâche. Deux autres catéchistes furent traités avec la même rigueur, et eurent une constance égale. Cependant on fit venir un *kollen* (c'est celui qui fait les ouvrages en fer), et on lui ordonna de mettre au feu de grandes tenailles qu'il avoit apportées, pour faire souffrir aux catéchistes un autre genre de tourment encore plus rigoureux.

Nous ne savions rien dans la prison de tout ce qui se passoit au-dehors, et nous étions en prières lorsque les gardes vinrent me chercher à mon tour. Les chrétiens ne doutèrent pas que ce ne fût pour me livrer aux tourments, et ils vouloient absolument me suivre pour participer à mes souffrances. Un jeune homme, nommé *Ajarapen*, et parent du cramani, se distingua parmi les autres. Bien qu'il fût malade, il me conjuroit avec larmes de lui permettre de partager avec moi le bonheur que j'allois avoir de souffrir pour Jésus-Christ. Je fus inexorable, et je lui défendis, comme au reste des chrétiens, de sortir de la prison; je les priaï seulement de demander au Seigneur la force dont j'avois besoin dans cette nouvelle épreuve.

Le bruit s'étant répandu dans la ville que j'étois appelé au chaveri : toutes les rues se

tro  
Qu  
tre  
ge  
tou  
leu  
chi  
vio  
bo  
voi  
pe  
un  
ve  
gir  
ave  
lem  
ass  
en  
pri  
» a  
» l  
» p  
» h  
» d  
» S  
» g  
J  
sir

trouvèrent remplies de monde à mon passage. Quelques-uns me portoient compassion; d'autres, et c'étoit le plus grand nombre, me chargeoient d'injures, et disoient que je méritois toute sorte de châtimens, pour avoir méprisé leurs dieux. En arrivant, je trouvai mes catéchistes étendus par terre; ils avoient les pieds violemment pressés entre de grosses pièces de bois attachées avec des cordes: et ils ne pouvoient remuer les mains, quoiqu'on les eût un peu desserrées. Deux Indiens avoient en main un long chabouc prêt à les frapper de nouveau au moindre signe. Le kollen faisoit rougir au feu ses tenailles, et faisoit grand bruit avec de gros soufflets qu'il agitoit continuellement. Les Brames et les Rajapoutres étoient assis sur un lieu élevé; on me fit arrêter debout en leur présence. Le plus ancien des Brames prit la parole: « Enfin, voilà, me dit-il, où ont abouti toutes tes prédications; tu as cru t'élever au-dessus des Brames par ta science et par ta loi, et te voilà maintenant abattu et humilié à leurs pieds: tu as méprisé nos dieux, et tu es tombé entre les mains de Sexsaeb, qui les vengera de tes mépris. Regarde les instrumens de ton supplice. »

Je répondis à ce Brame qu'il me faisoit plaisir de me déclarer le motif des mauvais traite-



ments qu'il me faisoit , que , puisqu'il y étoit porté par la haine de la religion que je prêchois , plus il exerceroit sur moi de rigueurs , plus il augmenteroit la récompense que j'attendois dans le Ciel. « Hé quoil me dit sur » cela le Brame , crois-tu aller toi seul au Ciel » avec tes disciples ? Prétends-tu que tous tant » que nous sommes , qui ne suivons pas ta loi , » nous devons être damnés ! » Il n'y a de salut , lui répondis-je , que pour ceux qui suivent la loi que je prêche. Comme je voulois continuer , le capitaine m'imposa silence et dit au Brame , en langue more , de ne plus toucher cette matière.

Aussitôt le Brame changea de langage , et me répéta ce qu'on m'avoit déjà dit tant de fois , que je ne pouvois me soustraire qu'à force d'argent aux supplices qui m'étoient préparés. « Sur quoi fondé , lui dis-je , me » demandez-vous de l'argent ? Si c'est une » peine que vous m'imposez , dites-moi quel » est mon crime , faites venir mes accusateurs. » Quoil vous me condamnez à vous donner » ce que je n'ai pas ; et , si je le refuse , vous » me menacez des tourments les plus cruels ! » Où est la justice , où est la raison ? Mais , » reprit le Brame , n'enseignes-tu pas la loi en » promettant de l'argent à ceux qui l'écoutent ?

» Ci  
» so  
» j'a  
» Br  
» pe  
» seu  
» rep  
» êtr  
» et  
Com  
catéc  
faisoi  
la do  
de le  
frapp  
et m'  
toutes  
feu. J  
attent  
comm  
pouvo  
avec  
qui m  
que j  
fus bi  
Brame  
Il  
d'un

» Citez-moi, lui dis-je, un seul homme qui ose  
» soutenir ce que vous avancez, j'avouerai que  
» j'ai tort. Mille gens le disent, répondit le  
» Brame. Quoi! lui répliquai-je, de mille  
» personnes, vous n'en sauriez produire une  
» seule? C'est de l'argent qu'il nous faut,  
» reprit le Brame, autrement tes disciples vont  
» être tourmentés de nouveau en ta présence,  
» et ensuite on te tourmentera toi-même. »  
Comme je ne répondois rien, il fit battre les  
catéchistes. Les coups redoublés de chabouc  
faisoient un bruit effroyable; et rien n'égalait  
la douleur que je ressentais d'être le témoin  
de leurs souffrances. Quand on fut las de les  
frapper, le Brame m'adressa encore la parole,  
et m'ordonna de jeter les yeux sur les tenailles  
toutes rouges que le Kollen venoit de tirer du  
feu. Je ne fis, ou plutôt je ne parus faire nulle  
attention à ce qu'il me disoit : sur quoi il me  
commanda d'avancer : je crus alors, à n'en  
pouvoir douter, qu'on m'alloit brûler peu à peu  
avec ces tenailles ardentes ; grâces au Seigneur  
qui me soutenoit, je sentis en moi une force  
que je n'avois pas encore éprouvée, mais je  
fus bien surpris lorsque, m'étant approché du  
Brame, il m'ordonna simplement de le suivre.

Il étoit accompagné de deux Brames et  
d'un Rajapoutre; ils me menèrent dans une

maison voisine du chaveri. Après m'avoir fait  
asseoir au milieu d'eux, le plus ancien me dit  
d'un air touchant, qu'il avoit été obligé mal-  
gré lui de me maltraiter de paroles en public,  
dans la crainte qu'on ne l'accusât auprès de  
Sexsaeb, de n'avoir pas assez ménagé ses  
intérêts; mais que, dans le fond, il étoit affligé  
de la situation où je me trouvois : qu'il me  
conjurait de donner quelque argent pour me  
tirer d'un si mauvais pas. « C'est tout de même,  
» lui dis-je, que si vous m'ordonniez de voler  
» dans les airs, quoique je n'aie point d'ailes.  
» Cette comparaison le frappa. Du moins, me  
» dit-il, promettez quelque chose; je me ferai  
» votre caution jusqu'à ce que vous ayez payé. »  
Je lui fis réponse que je n'avois rien, et qu'ainsi  
je ne pouvois rien promettre. « Mais, reprit un  
» autre Brame, ne pouvez-vous pas engager  
» vos disciples à vous assister dans un besoin  
» si pressant? » Lui ayant répondu que nous  
nous étions fait une loi de ne rien demander à  
nos disciples : « Hé bien, continua-t-il, il faut  
» donc vous résoudre à souffrir les tourments  
» que vous méritez. Y pensez-vous? Si vous  
» aviez affaire à des Badages nés dans ces terres,  
» vous auriez quelque espérance de les fléchir;  
» mais savez-vous que vous avez à traiter avec  
» des barbares, avec des Mores, avec des gens

» dé  
» ric  
« Qu  
» do  
» C'e  
» vo  
Bran  
et le  
qu'il  
mé à  
m'all  
livrer  
coien  
déter  
moi;  
pouv  
jours  
il ord  
priso  
Le  
aussi  
mitié  
ordre  
pond  
me d  
voul  
tence  
peu a

» détestables par leur cruauté et par leur avarice? » Et il ajouta, presque en pleurant : « Quoi! un étranger en proie aux plus cruelles douleurs! quoi! un Sanias! Mais, que faire? » C'est vous-même qui vous perdez, levez-vous donc, et suivez-nous. » Enfin, ces Brames me dirent tant de choses touchantes, et leurs paroles étoient si étudiées, que bien qu'il y ait plusieurs années que je sois accoutumé à leurs artifices, ils me persuadèrent qu'on m'alloit brûler les mains, me tennier et me livrer aux autres supplices dont ils me menaçoient. Je les suivis dans cette pensée, me déterminant à tout ce qu'ils ordonneroient de moi; mais le capitaine ayant appris que rien ne pouvoit m'ébranler, et que je persistois toujours à assurer que je n'avois nulle ressource, il ordonna simplement qu'on me conduisit en prison avec mes catéchistes.

Le capitaine de la forteresse vint me voir aussitôt; et après quelques démonstrations d'amitié, il m'envoya chercher du lait et du pain, sur l'ordre qu'on m'apportât à manger. Je lui répondis que j'acceptois volontiers le lait qu'il me donnoit, mais que je le remerciois du reste, voulant persévérer jusqu'à la fin dans la pénitence que j'avois commencée. Un chrétien vint peu après m'avertir que ce Raja craignoit que

je ne me tuasse; et que pour prévenir cet accident, il avoit ordonné qu'on me gardât à vue toute la nuit. Il est vrai que les Indiens se donnent la mort pour de moindres sujets, et l'on croyoit m'avoir traité d'une manière assez indigne, pour avoir lieu de craindre que je n'en vinsse à cette extrémité. Les gardes me veillèrent donc toute la nuit : ils allumèrent une grande lampe auprès de moi; ils firent du feu; ils se mirent à chanter et à battre sans cesse du tambour, pour ne pas s'endormir; enfin, ils eurent continuellement les yeux attachés sur moi, et je fus obligé de souffrir tout ce tintamare, qui ne me permit pas de prendre un moment de repos.

Cependant on rendit compte à Sexsaeb de tout ce qui venoit de se passer. Quelques-uns se déchainèrent contre les auteurs de la persécution qui nous avoit été suscitée; d'autres, au contraire, lui écrivirent que si l'on nous délivroit de prison, il falloit absolument nous chasser de Tarcolan. Les menaces recommencèrent comme auparavant de la part de ceux-ci; et ils me disoient sans cesse qu'on n'avoit fait que suspendre pour peu de temps les supplices auxquels j'étois destiné.

Quand il me fut permis de parler à mes catéchistes, je leur demandai s'ils avoient été

tour  
avoi  
ponc  
port  
Raja  
sent  
main  
avoi  
l'occ  
ment  
je m'  
J'é  
me se  
étant  
m'exl  
lide.  
grand  
trois  
du ri  
imite  
nées  
partic  
la fo  
missi  
Je  
c'est-  
mes  
plus

tourmentés avec ces tenailles ardentes, qu'on avoit fait rougir en ma présence. Ils me répondirent que plusieurs fois on les leur avoit portées au visage, mais qu'à chaque fois un Raja empêchoit qu'on ne les brûlât. Ils resentoient de vives douleurs aux pieds et aux mains, qu'ils ne pouvoient remuer, et ils avoient encore les fers aux pieds. Je cherchois l'occasion de leur procurer quelque soulagement; et elle se présenta d'elle-même, lorsque je m'y attendois le moins.

J'étois si foible, que je ne pouvois presque me soutenir. Le capitaine de la forteresse en étant informé, vint me voir sur le champ, pour m'exhorter à prendre quelque nourriture solide. Il me répéta plusieurs fois que les plus grands pénitents de ces terres, après deux ou trois jours d'abstinence, se faisoient apporter du riz et en mangeoient; que je devois les imiter, et qu'il me fourniroit ce qui m'étoit nécessaire; que je pouvois même passer une partie de la journée dans le jardin qui joignoit la forteresse, et qu'il m'en donnoit la permission.

Je lui répondis qu'étant *Carana-Gourouket*, c'est-à-dire, cherchant le véritable profit de mes disciples, je devois les instruire encore plus par mes exemples que par mes discours;

qu'après avoir passé le jour agréablement dans un jardin, il me siéroit mal de les exhorter le soir à la patience; qu'il falloit commencer par les délivrer de leurs fers, et qu'ensuite j'accepterois volontiers l'offre qu'il me faisoit. Il me donna de belles paroles; cependant il ne fit rien ce jour-là. Le lendemain il vint encore me voir; il m'apporta de l'avel, et me pria d'en manger. Je lui fis la même réponse que je lui avois faite le jour précédent, et il me fit les mêmes promesses. J'attendis jusqu'à huit heures du soir pour voir s'il tiendrait sa parole; comme il ne vint personne de sa part, je lui renvoyai son avel. Il en fut si touché, qu'il partit sur l'heure avec un kollen, qui ôta les fers à mes catéchistes. J'acceptai aussitôt l'avel qu'il me présentoit; mais j'eus bien de la peine à en faire usage, mon estomac s'étant extrêmement rétréci par la longue abstinence que j'avois faite.

Une abstinence si extraordinaire toucha singulièrement les gentils. L'un deux, qui s'étoit le plus déclaré contre le christianisme, donna un fanon pour m'acheter du lait, afin de participer par cette aumône au mérite de la vie austère que je menois (il m'a fait dire depuis qu'il pensoit sérieusement à sa conversion). « Si ce Sanias étoit prangui, disoient

» les  
 » le  
 » no  
 » d'i  
 » qu  
 » br  
 » ni  
 » ex  
 U  
 fréqu  
 tion.  
 avoit  
 » qu  
 » cur  
 » vo  
 » cie  
 » ma  
 » peu  
 » Vo  
 » am  
 » l'o  
 » un  
 » am  
 » les  
 U  
 l'hon  
 moir  
 exen

» les autres, auroit-il pu vivre de la sorte seu-  
 » lement pendant quatre jours ? Que devons-  
 » nous donc penser après un mois entier  
 » d'une si rude pénitence ? On nous assuroit  
 » qu'il faisoit bonne chère ; la fausseté de ces  
 » bruits qu'on semoit pour le décrier est ma-  
 » nifeste ; car enfin, on ne passe pas ainsi d'une  
 » extrémité à l'autre. »

Un des principaux de la ville me rendit de  
 fréquentes visites tant que dura cette persécu-  
 tion. Il ne pouvoit comprendre comment on  
 avoit pu en user ainsi à notre égard. « Hé  
 » quoi ! me disoit-il, vous n'avez commis au-  
 » cune faute qui mérite ce châtiment, vous ne  
 » vous occupez que de la prière ou des exer-  
 » cices de charité, vos catéchistes vivent d'une  
 » manière irrépréhensible ; comment donc se  
 » peut-il faire que ce malheur vous soit arrivé ?  
 » Vous avez beau nier la transmigration des  
 » âmes ; vous ne m'ôterez jamais de l'esprit  
 » l'opinion où je suis qu'il y a eu sans doute  
 » un autre génération, dans laquelle votre  
 » âme et celle de vos disciples se sont attirés  
 » les disgrâces présentes. »

Un de mes catéchistes lui répondit que  
 l'homme n'est jamais exempt de fautes, du  
 moins légères, et que le moindre péché, par  
 exemple, une distraction volontaire dans la



prière, ou d'autres fautes de cette nature qui offensent la Majesté divine, méritent des peines encore plus grandes que celles que nous avons souffertes : mais que cette vérité n'entroit pas dans l'esprit des idolâtres, parce qu'ils n'avoient nulle idée des perfections infinies de l'Être suprême. Le Brame parut embarrassé de cette réponse; il le fut encore davantage, lorsque j'ajoutai qu'il ne falloit pas s'imaginer que les peines passagères de cette vie, que Dieu permet souvent pour notre plus grand bien, fussent toujours jointes au péché; qu'il s'est trouvé des ames innocentes, qui néanmoins ont beaucoup souffert; que les souffrances sont d'un grand mérite auprès de Dieu, et font pratiquer plusieurs vertus qui nous seroient inconnues, si nous jouissions de toutes les douceurs de la vie présente; que je n'avois garde de me mettre au rang de ces ames saintes, moi qui avois tant de raison de m'humilier, mais que je prétendois seulement le désabuser de l'erreur grossière dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors.

Au reste, je crois devoir donner ici un conseil à ceux que la Providence destine à ces missions, c'est de ne jamais parler d'eux-mêmes en présence des idolâtres. Un missionnaire ayant dit, par un sentiment d'humilité,

qu'  
l'éc  
con  
»vr  
L  
ma  
de  
une  
de j  
ser  
prés  
conj  
fren  
ser t  
bloie  
qu'il  
et il  
ton  
ainé  
pour  
mais  
qu'on  
surp  
missi  
treti  
mand  
Le  
Tarc

qu'il étoit un grand pécheur ; un gentil qui l'écoutoit, alla aussitôt le redire à tous ses compatriotes : « Et il faut bien que cela soit » vrai, ajoutoit-il, car il l'avoue lui-même. »

Le P. Martin ayant appris la nouvelle de ma détention, partit à l'instant de sa mission de Maduré pour venir à notre secours : il fit une diligence incroyable, et se rendit en peu de jours au palais de Sexsaeb. C'étoit s'exposer lui-même à une rude prison, que de se présenter à ce gouverneur dans de pareilles conjonctures. Son zèle et son courage lui firent oublier ses propres intérêts, et mépriser toutes les raisons de prudence qui sembloient devoir le détourner de la démarche qu'il vouloit faire. Il entre chez le gouverneur, et il lui dit avec un air modeste, mais d'un ton ferme et assuré, qu'ayant su que son frère aîné avoit été emprisonné, il apportoit sa tête pour mourir avec lui, s'il étoit coupable ; mais que, s'il étoit innocent, il demandoit qu'on le mit en liberté. Sexsaeb fut d'abord surpris : cependant il fit des honnêtetés au missionnaire ; et, après une demi-heure d'entretien qu'il eut avec lui, il lui accorda sa demande.

Le P. Martin se mit donc en chemin pour Tarcolan avec une lettre qui contenoit les

ordres de Sexsaeb. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il se rendit au chaveri public, et présenta la lettre du gouverneur. Le capitaine étoit à une grande lieue de là, dans une peuplade où il fait sa demeure. En attendant que la lettre lui fût portée, le missionnaire demanda la permission de me voir, et on la lui accorda. La joie fut grande de part et d'autre, et nous l'exprimâmes réciproquement par les embrassements les plus tendres. Ce cher père avoit de la peine à me reconnoître, tant j'avois le visage hâve et défiguré. Quelques heures que nous passâmes ensemble, me dédommagèrent de toutes mes peines passées.

Cependant on n'avoit point de nouvelles du capitaine, ce qui fit soupçonner que la lettre du gouverneur n'étoit pas peut-être aussi favorable que le P. Martin se l'étoit imaginé. Nous fûmes rassurés sur le soir : le son de la trompette se fit entendre, et peu de temps après le capitaine arriva à la forteresse. Il me dit d'abord qu'il avoit ordre de m'élargir, et de rendre à mes disciples tout ce qui leur avoit été pris. Cet ordre s'exécuta à l'heure même. On fit venir les tambours et les trompettes, on me mit dans un palanquin, et le même capitaine qui m'avoit fait prisonnier, me conduisit avec honneur jusqu'à mon église.

Je voulois retenir quelques jours avec moi le P. Martin , à qui nous devons notre délivrance; les chrétiens qui avoient été les compagnons de ma prison l'en conjuroient instamment : mais son zèle ne lui permit pas de nous donner cette satisfaction; il étoit dans l'impatience de retourner à sa chère mission, qu'il avoit abandonnée à cause de nous, et après les adieux réciproques, il prit le chemin de Maduré.

Voilà, Monsieur, comment s'est dissipé ce premier orage, que les gentils avoient élevé contre les nouveaux chrétiens de Tarcolan. Il n'a servi, grâce à Dieu, qu'à confondre les ennemis de la religion, qu'à confirmer dans la foi ces premiers fidèles, qu'à faire éclater leur constance et leur zèle pour la défense des vérités chrétiennes, et qu'à augmenter de plus en plus le nombre des adorateurs de Jésus-Christ.

J'espère vous donner bientôt des nouvelles de l'église des trois Rois, que vous avez fondée dans le royaume de Carnate. On m'a fait part d'une relation succincte de Joseph Somera, sur la seconde tentative faite par les Espagnols, pour la découverte des îles Palaos, appelées autrement les Nouvelles-Philippines, et on a accompagné cette relation d'une carte

fort exacte. Je vous envoie l'une et l'autre, et je souhaite que vous en soyez content. (*Cette relation se trouve dans un volume de cette édition*).

---

## LETTRE

Du P. Taillandier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Willard, de la même Compagnie.

A Pondichery, ce 20 février 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

COMME c'est, après Dieu, à vous seul que je suis redevable du bonheur que j'ai de consacrer le reste de mes jours à la conversion des infidèles, je me fais un devoir de vous informer de ce qui me regarde, et de vous marquer en détail ce que j'ai vu ou appris d'une manière sûre, dans le long voyage qu'il m'a fallu faire pour me rendre aux Indes. Ce fut le 5 septembre 1707, que je partis de Saint-Malo avec le

P. Bonnet, sur le *Saint - Esprit*, vaisseau de trente pièces de canon et de cent quarante hommes d'équipage. Après environ un mois de navigation, où il ne se passa rien d'extraordinaire, nous aperçûmes le cap Finistère en Galice, et le 8 octobre nous mouillâmes dans la rade de Sainte-Croix de l'île de Ténériffe.

Les richesses de cette île, son grand commerce et l'excellent vin de Malvoisie qu'elle produit, la rendent la plus considérable des îles Canaries. Elle a dix-huit lieues de longueur et environ cinq de largeur. Au milieu de l'île s'élève cette fameuse montagne, qu'on nomme le *Pic-de-Ténériffe*. On l'aperçoit, à ce qu'on m'a dit, de plus de cinquante lieues. Elle a la figure d'un cône, dont la base est fort grande; ce qu'on raconte dans quelques relations de sa hauteur, du froid qui y règne, du temps qu'il faudroit mettre pour arriver jusqu'au sommet, n'est guère conforme à la vérité. J'ai entretenu des personnes qui ont eu la curiosité d'y monter, et j'ai conclu de leur rapport, que le chemin pouvoit se faire en sept heures. Il est vrai qu'il semble qu'elle s'élève au-dessus des nues. Il y tomba de la neige, tandis que dans la plaine nous étions fort incommodés de la chaleur. Quoique les instruments dont je me servis pour mesurer sa

hauteur ne fussent pas fort exacts, je jugeai pourtant qu'elle n'étoit guère que de treize cents toises.

Le petit bourg de Sainte-Croix est au nord-est de l'île. Nous en partîmes le 10; et, après une lieue de mauvais chemin que nous fîmes sur une montagne stérile, nous arrivâmes à la Lagune, petite ville assez bien bâtie et capitale de l'île. On trouve au delà une plaine de deux lieues, d'où l'on aperçoit la mer du côté de l'ouest. Là, commencent ces beaux côteaux de vignes entremêlées d'orangers, de citronniers et d'autres arbres de l'Amérique. Nous marchâmes deux lieues sur ces collines, d'où l'on découvre toujours la mer; et, après avoir passé par les villages de la Matança et de Santa-Victoria, nous arrivâmes à l'Arotave, seconde ville de l'île, où les jésuites de la province d'Andalousie ont un collège. On célébroit alors la naissance du prince des Asturies; ce n'étoit partout que fêtes et divertissements. C'étoit aussi le temps auquel on vendange le *Malvoisie*. Ce raisin est d'une espèce particulière; on cueille ses grappes avec attention, et on ne prend que celles qui sont parfaitement mûres pour les porter au pressoir. Quand le vin est tiré, on y mêle de la chaux vive, afin qu'il se conserve lorsqu'il se transporte dans les divers

climats du monde. L'île a encore du vin rouge et du vin blanc d'une autre espèce. Il s'y trouve aussi des pierres fort poreuses, à travers lesquelles on filtre l'eau qu'on veut boire.

Le dimanche 30 octobre, sur le soir, nous appareillâmes de la rade de Sainte-Croix, et le lendemain nous vîmes l'île de la Palme, puis celle de Fer. L'eau n'est pas bonne dans cette dernière, et c'est une fable que ce qu'on rapporte d'un arbre qui s'y trouve, dont les feuilles sont autant de sources d'où l'eau découle continuellement. C'est de quoi les habitants mêmes de l'île de Fer n'ont jamais entendu parler.

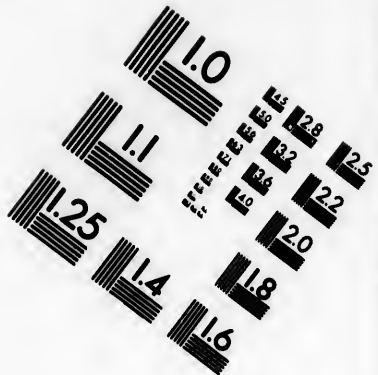
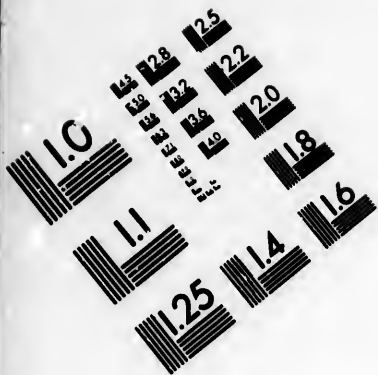
Le 19 novembre, à huit heures du soir, nous vîmes tomber, à une portée de fusil, une exhalaison qui éclaira tout le vaisseau : elle me parut d'un pied de diamètre; elle se partagea ensuite, et se dissipa quelques toises au-dessus de la mer.

Le 25, nous fûmes pris de calme, et nous vîmes plusieurs *souffleurs*. Ces poissons monstrueux passèrent assez près de nous, pour juger sûrement qu'il y en avoit de trente pieds; on ne doit pas en être surpris, si l'on fait réflexion que dans le nord se voient des baleines qui ont plus de soixante pieds.

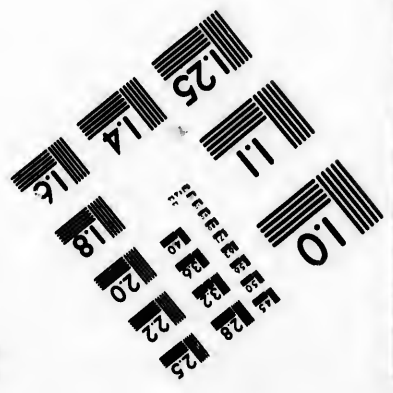
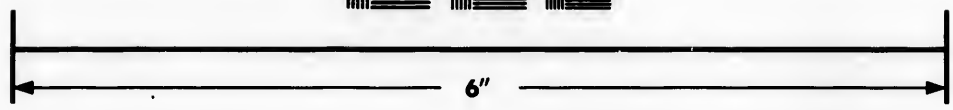
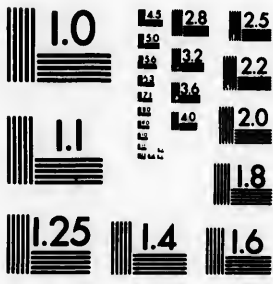
Nous entrâmes, le 4 décembre au soir, dans le port du cap français de l'île de Saint-Do-







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

2.5  
2.0  
1.8  
1.6  
1.5  
1.4  
1.3  
1.2  
1.1  
1.0  
0.9  
0.8  
0.7  
0.6  
0.5  
0.4  
0.3  
0.2  
0.1

1.0  
1.1  
1.2  
1.3  
1.4  
1.5  
1.6  
1.7  
1.8  
1.9  
2.0  
2.1  
2.2  
2.3  
2.4  
2.5  
2.6  
2.7  
2.8  
2.9  
3.0

mingue. Nous avions fait plus de quatre-vingts lieues en côtoyant la partie du nord de cette belle île. Deux bancs de rochers, entre lesquels il faut passer, rendent l'entrée du port difficile. Les Français possèdent plus de cent lieues de côte au nord, à l'ouest et au sud. Les Espagnols sont dans la partie du sud-est. Nous eûmes bien de la joie de nous revoir dans une terre française, et au milieu de nos pères qui ont le soin des paroisses répandues dans le nord de cette grande île. Le P. le Breton, habile botaniste, me fit voir des plantes qui croissent autour de notre maison, qu'il m'assura être tout à fait semblables au thé de la Chine. J'en pris quelques-unes, et je les fis sécher à l'ombre. Quand je fus à Manille, je les comparai avec du thé de la Chine. Un chirurgien français qui y a demeuré cinq ans, à qui je les montrai, jugea comme moi que c'étoit effectivement du thé, et qu'il étoit aussi bon que celui qu'on apporte de la Chine. J'ai su depuis qu'on a découvert de semblables plantes au Pérou, et que quelques personnes s'en servent à Lima.

Nos vaisseaux firent voile le 10 décembre. Nous passâmes au nord de l'île de Cuba, afin d'éviter les vaisseaux de guerre de la Jamaïque. Cette île a deux cent cinquante lieues de lon-

gueur. Il est presque impossible de croiser pendant l'hiver dans ce canal, parce qu'on trouve au sud plusieurs rochers le long de la grande île de Cuba, et au nord le Prancel, où il y a de petites îles fort basses. Le passage en quelques endroits n'a pas quatre lieues de largeur.

Il n'y a plus d'Indiens dans les îles de Saint-Domingue et de Cuba. Celle-ci est peuplée d'Espagnols qui y ont plusieurs villages. Elle a un évêque qui fait sa résidence ordinaire à la Havane, capitale de toute l'île; il est suffragant de l'archevêque de Saint-Domingue. C'est principalement dans l'île de Cuba que croît cet excellent tabac, qu'on apporte en poudre et en feuilles en Espagne, et qu'on vend dans toute l'Europe sous le nom de tabac d'Espagne.

Le 16 décembre, nous entrâmes dans le port de la Havane, en rangeant le fort du More à demi-portée de pistolet; ce château a plus de soixante canons de fonte. L'autre passe est au milieu, entre le fort du More et un autre fort qui a trente-six pièces de grosse artillerie de fonte; le canon porte d'un fort à l'autre. Quand on approche de la ville, on se trouve à la portée des canons d'un troisième fort plus petit que les deux autres; il ne peut passer qu'un seul vaisseau dans chaque passe, le reste de l'entrée étant semé de rochers à fleur d'eau. Ce

port, ou plutôt cette baie, s'enfonce une lieue au sud, et forme comme différents bras à l'ouest et à l'est. Le mouillage en est bon, et l'on y est en sûreté contre les vents les plus violents.

La ville est bien fortifiée; elle a, du côté de la terre, plusieurs bastions avec leurs courtines; sa figure est presque ronde, et il faut environ une heure pour en faire le tour. Il y a trois paroisses, six maisons de différents ordres, et trois monastères de religieuses. Un pilote espagnol, que nous avions pris à Tenériffe, nous fit attendre plusieurs jours dans le port, afin d'éviter les vents de nord qui règnent en hiver dans le golfe du Mexique, qu'il nous assuroit être plus violents en certains quartiers de la lune. Nous appareillâmes enfin le 23 décembre, et à peine fûmes-nous sortis du port, que notre pilote voulut nous y faire rentrer, s'imaginant qu'une tempête du nord étoit sur le point de nous accueillir; mais sa prédiction se trouva fautive.

Le 4 janvier 1708 on sonda sur le soir, et au fond qu'on trouva, on reconnut que nous étions à trente lieues au nord-nord-ouest du cap de Catoche. Ce cap, qui est à l'est de la province d'Yucatan, a été ainsi nommé, parce que don Fernand de Cordouey étant descendu au mois de mars 1517, les Indiens lui répétoient

sans cesse ces mots : *Con escatoch*, ce qui signifie en leur langue : *Venez à nos maisons*. Le pilote espagnol nous fit prendre notre route sur la sonde de Campêche, en laissant au nord les petites îles de *las Arcas*, *Triangolo* et *Alacranas*. Nous essayâmes d'abord trois coups de vent de nord en trois jours différents; ils avoient soufflé entre le nord-est et le nord. Alors ils ne sont pas d'ordinaire fort violents, et les Espagnols les appellent, *Norte chocolatero*, parce qu'ils ne les empêchent pas de battre leur chocolat. Ces vents ne durent guère que vingt-quatre heures.

Le 10, on estima que nous avions passé, le matin à huit heures, entre l'île de *Triangolo* et celles d'*Arenas*. Le soir à quatre heures et demi, on trouva soixante-neuf brasses à la sonde, et à six heures on ne trouva plus le fond. Nous vîmes le 11 une grande troupe de bonites se promener sur l'eau, s'élançant, et se poursuivre. Après-midi un calme soudain succéda au vent de sud, et le soir un furieux vent du nord s'éleva tout à coup. Nous fûmes toute la nuit et le lendemain à la cape. Ce jour là sur le soir, le vent cessa en un instant; mais la mer, qui étoit encore fort agitée, nous fit rouler extraordinairement toute la nuit.

Le 13, nous aperçûmes deux navires qui

nous vinrent reconnoître. C'étoit *la Diane*, frégate du Roi, armée au Havre-de-Grace, de l'escadre de M. du Casse, et *la Paix*, armée au Port-Louis. Nous apprîmes que les roulis de la nuit précédente les avoient presque contrainsts de démâter.

Le 14, notre petite escadre fut augmentée d'un vaisseau espagnol qui étoit parti de Campêche pour la Vera-Cruz. Ce soir-là le ciel parut fort couvert ; des nuées noires occupoient tous les bords de l'horizon : on aperçut en même temps des nuages verdâtres près de la mer du côté du septentrion. Ces indices, joints à un calme plat, nous firent juger que nous allions être assaillis d'une furieuse tempête. Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre. Le nord se déclara tout à coup avec furie ; chaque vaisseau prit son parti comme il put, le navire espagnol, après s'être soutenu quelques heures, s'abandonna au gré du vent, et nous le vîmes courir vent arrière sous la misaine : les deux vaisseaux français nous quittèrent.

Le lendemain 15, la mer fut plus agitée que jamais. Quand notre navire se trouvoit entre deux lames, il nous sembloit être dans une vallée à perte de vue, entre deux montagnes d'eau qui nous cachoient même le haut des mâts du *Saint-Jean-Baptiste*, autre vaisseau



dont nous n'étions éloignés que de trois portées de fusil. Le soir, pendant le souper, une vague plus forte que les autres ayant fait extrêmement pencher notre vaisseau, les plats, les mets, tout fut renversé; et bien que chacun tâchât des'accrocher à tout ce qu'il rencontroit, il nous fallut enfin tomber les uns sur les autres. Un oiseau, de la grandeur et de la forme d'une bécassine, fut porté sur notre bord par la violence du vent.

Le 19, nous rencontrâmes les deux vaisseaux français dont la tempête nous avoit séparés, et nous arrivâmes ensemble le même jour à la Vera Crux. C'est là que finit notre première navigation de deux mille deux cents lieues. La Vera-Crux est à 19 degrés et 10 minutes, et à sept heures de différence du méridien de Paris, selon l'observation et l'estime de nos pilotes.

Je ne sais si l'on doit donner le nom de port à la rade de la Vera-Crux. Les vaisseaux mouillent à l'abri du fort de Saint-Jean-Dulua. Ce fort a été construit dans une petite île, que la marée couvre entièrement, lorsqu'elle est haute. Ce fut le vendredi-saint de l'année 1519 que Fernand Cortès débarqua près de Saint-Jean-Dulua, et c'est à l'occasion de ce saint jour qu'il donna le nom de *Vera-Crux* à la ville, qu'il fonda cinq lieues plus au nord que la

petite île Dulua. On l'appelle à présent *Vieja Vera-Cruz*, pour la distinguer de celle où est maintenant le port, qu'on nomme la *Nueva Vera-Cruz*. C'est le seul port qui soit dans le golfe de Mexique. Cette ville n'est que le tiers de la Havane; elle n'est considérable que par le séjour qu'y font les vaisseaux marchands qui viennent de Cadix et qui s'en retournent chargés d'argent, de cacao, d'indigo, et de cochenille.

Nous en partîmes le 3 février. Nous perdîmes de vue la mer, pour continuer sur terre notre voyage. Comme la sécheresse étoit grande, nous prîmes un chemin qu'on a fait depuis quelques années, et qui est beaucoup plus commode que l'ancien, qu'on est obligé de suivre pendant la saison des pluies. A une grande lieue de la Vera-Cruz, on voit à la droite du chemin un petit village nommé *Buena-Vista*; trois lieues après, on passe la rivière Xamaca, qui entre dans la mer à huit lieues de la Vera-Cruz. La journée est ensuite de dix lieues, qu'on fait dans des terres incultes, quoique le terroir paroisse assez bon en plusieurs endroits, et on arrive au village de Costata, situé auprès d'une rivière du même nom. Nous marchâmes le lendemain sur des collines qui ne sont point cultivées. Après cinq

lieues de chemin, nous trouvâmes quelques cabanes d'Indiens, et nous entrâmes dans une plaine, où est le village de Saint-Jean, à huit lieues de Costata.

Le 5 février, nous nous trouvâmes dans un pays plus tempéré et plus agréable à la vue. Nous passâmes dans des vallons fertiles, chargés d'arbres fruitiers et ensemencés de maïs : on voyoit de toutes parts une infinité d'oiseaux de toute espèce, et tout à fait différents de ceux d'Europe. Il y a surtout quantité de perruches bleues, plus petites que des grives, et d'une couleur fort vive. Après deux lieues de chemin, on trouve le village de Saint-Laurens. Ce sont des Noirs qui l'habitent. Ils descendent de plusieurs familles des Noirs d'Afrique, qui s'étant enfuis de la maison de leurs maîtres, obtinrent leur liberté, à condition qu'ils peupleroient ce pays.

A trois lieues au-delà de ce village, nous nous arrêtâmes à la ville de Cordua, où il y a plusieurs familles espagnoles. Les maisons y sont bâties à l'européenne; on pourroit la comparer à un de nos plus gros bourgs de France. Cette journée, qui est de neuf grandes lieues, se termine en arrivant à la ville d'Orissava, un peu plus grande que Cordua. On se trouve alors auprès de cette fameuse montagne d'Orissava, que nous avons aperçu de vingt-

cinq lieues en mer, et dont le sommet est toujours couvert de neige, quoique sous la zone torride. Elle est beaucoup plus haute que le pic de Ténériffe. Ce soir-là, deux marchands espagnols nous abordèrent fort civilement. L'un d'eux fit paroître beaucoup de joie, quand il apprit que nous étions français : il nous rendit une visite particulière, pour nous dire qu'il étoit né comme nous sujet du plus grand roi de l'univers, mais qu'il avoit été élevé à Cadix depuis l'âge de dix ans. Bien que sa langue naturelle lui fût devenue comme étrangère, il ne laissa pas de nous faire comprendre qu'il avoit le cœur aussi français que la naissance.

Le 6 février, après deux lieues de marche dans la plaine d'Orissava, qui étoit toute couverte d'orge prête à moissonner, nous grimpâmes une montagne, ou plutôt une forêt de chênes fort touffus. Nous descendîmes ensuite dans une vallée entourée de montagnes extrêmement hautes. Au milieu de cette plaine, qui a bien une lieue de diamètre, est situé le village de Maltrata, habité par des Indiens. Le soir nous mîmes deux heures et demie à gagner une montagne toute couverte de pins de deux espèces; et nous finîmes cette journée, qui fut de dix lieues, en traversant une plaine de sable, où l'on trouve beaucoup de palmiers

sauvages, de la même espèce que ceux qui croissent dans les sables de Pondichery.

Le 7, nous découvrîmes un des plus fertiles pays de l'Amérique. Je ne crois pas qu'il y ait sous le ciel un climat plus doux et plus tempéré; tous les fruits de l'Europe et de l'Amérique y croissent, et s'il y a peu de vignes et d'oliviers, il faut l'attribuer à l'indolence des habitants, ou aux sages lois de la monarchie espagnole, dont le dessein est de conserver ce nouveau Monde dans la dépendance de l'Espagne. On y voit de très belles plaines remplies de villages, dont les maisons sont bâties de briques cuites au soleil. On sème tous les ans du blé dans ces terres, qui sont arrosées par des canaux pratiqués exprès, ou bien par l'eau qui descend des collines voisines, d'où il sort beaucoup de sources.

Le 8, nous arrivâmes à la *Puebla de los Angeles*, ville la plus considérable de ce royaume après la capitale. Elle est à peu près de la grandeur d'Orléans : les rues en sont fort droites, et les maisons assez belles. Elle est partagée en quatre paroisses. On y compte neuf monastères de religieuses, et un plus grand nombre de communautés d'hommes. Les églises sont magnifiques, et principalement la cathédrale.

En sortant de cette ville, on marche, pendant huit lieues, dans une charmante plaine fort peuplée et très fertile. A une lieue à la droite du chemin est le bourg de Cholala, où Fernand Cortès pensa périr par la trahison des habitants. A quatre lieues sur la gauche est la ville et la république de Tlascala, qui fut d'un si grand secours au même Cortès pour s'emparer de Mexico. Là, on voit trois montagnes couvertes de neige. Une de ces montagnes est un volcan, qui, pendant neuf ans, avoit discontinué de jeter de la fumée; mais il avoit recommencé depuis trois mois, et la fumée qu'il pousoit en l'air étoit si épaisse, qu'on l'apercevoit même de Mexico.

Le lendemain nous entrâmes dans une forêt de pins, où l'on trouve quantité de faisans, de coqs d'Inde et toute sorte de gibier. Dès que nous commençâmes à descendre, nous découvrimus le lac du Mexique, et le troisième jour depuis notre départ de la Puebla, nous arrivâmes sur le midi à la ville de Mexico, éloignée de vingt-deux lieues de la Puebla, et de quatre-vingts de la Vera-Cruz.

Cette fameuse ville, la plus belle et la plus considérable du nouveau Monde, est située dans une grande plaine, environnée d'un cercle de montagnes de plus de quarante

lieu  
mo  
ent  
pe  
les  
et  
le  
mi  
son  
ver  
gra  
tra  
tie  
ils  
tion  
M  
trav  
plis  
pou  
bea  
Esp  
mai  
jugé  
mill  
le r  
de r  
d'au  
de c

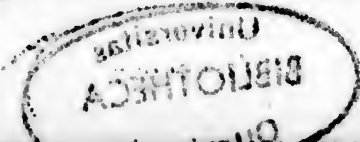
lieues. Dans la saison des pluies, qui commencent vers le mois de mai, on ne peut y entrer que par trois chaussées, dont la plus petite a une grande demi-lieue de longueur: les deux autres sont d'une lieue et d'une lieue et demie. Mais dans les temps de sécheresse, le lac au milieu duquel la ville est située, diminue considérablement. Les Espagnols se sont efforcés de faire écouler les eaux à travers les montagnes qui environnent cette grande plaine; mais, après bien des frais et des travaux immenses, ils n'ont réussi qu'en partie dans l'exécution de leur projet. Néanmoins ils ont remédié par-là aux grandes inondations dont la ville étoit souvent menacée.

Mexico est bâti fort régulièrement. Il est traversé de quelques canaux, lesquels se remplissent des eaux qui viennent du lac; on en pourroit creuser dans toutes les rues. Il est beaucoup plus grand que la Puebla. Quelques Espagnols y comptent deux cent mille ames; mais, si l'on veut examiner les choses sans préjugé, on n'y en trouvera pas plus de soixante mille. Il y a dix mille blancs dans cette ville: le reste des habitants est composé d'Indiens, de noirs d'Afrique, de mulâtres, de métis et d'autres peuples qui descendent du mélange de ces diverses nations entre elles et avec les

Européens : ce qui a formé des hommes de couleurs si différentes depuis le blanc jusqu'au noir, que parmi cent visages, à peine en trouve-t-on deux qui soient de la même couleur.

Les maisons y sont belles, et les églises magnifiques. Il y a un grand nombre de communautés religieuses. On y voit rouler beaucoup plus de carosses qu'en aucune ville de France, si l'on en excepte Paris. Le climat y est charmant. On peut être toute l'année habillé de drap d'Espagne, quoiqu'environ à 20 degrés de latitude nord. Dans le fort de l'été, on n'a qu'à se tenir à l'ombre pour se garantir de l'incommodité que cause la chaleur. C'est ce qui donna lieu à la réponse que fit autrefois à Charles V un Espagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce prince lui ayant demandé combien de temps il y avoit au Mexique entre l'été et l'hiver : « autant de temps, Sire, » lui répondit-il, qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre. » Les pluies qui commencent au mois de mai, et qui ne finissent qu'après l'été, contribuent beaucoup à modérer les grandes chaleurs.

Enfin, si l'on considère la quantité d'argent qui s'apporte chaque jour des mines dans cette ville et la magnificence des églises et des autres édifices, le grand nombre de carosses qui





roulent continuellement dans les rues, et les richesses immenses de plusieurs Espagnols, on se formera l'idée d'une des premières et des plus riches villes du monde. Mais d'une autre côté, quand on voit que les Indiens qui font la plus grande partie du peuple, sont mal vêtus, qu'ils vont sans liège et nu-pieds, on a de la peine à se persuader que cette ville soit effectivement si opulente.

Le 11 mars, nous commençâmes un nouveau voyage pour nous rendre à la mer du Sud. En prenant la route d'Acapulco, on fait d'abord quatre lieues dans une plaine bien cultivée, après quoi on monte pendant une heure sur une montagne que les Espagnols appellent *la Subida del Arenal*, à cause des sables qu'on y trouve. On passe dans une forêt de pins qui dure cinq lieues, et on descend pendant trois lieues pour se rendre à Cornavacca, petit bourg situé dans un terroir fertile, et dont le climat est beaucoup plus ardent que celui des environs du Mexique.

Le pays qu'on rencontre après ce bourg est rempli de villages d'Indiens, et coupé de rivières et de ruisseaux qu'on passe à gué dans des temps de sécheresse. On ne trouve que de petites plaines, des collines, des vallons jusqu'à la *Subida-del-Passarito*, qu'on des-

ceud par un fort mauvais chemin qui est de plus d'une lieue. Demi-lieue après, on s'arrête à Pueblo nuevo, village d'Indiens, situé sur les bords d'un lac qui a une lieue de longueur, et trois quarts de lieue de largeur. Ce village est éloigné de vingt-une lieues de Cornavacca. Nous n'en partimes qu'à quatre heures du soir, pour éviter la grande chaleur; et après six lieues de marche, nous nous arrêtàmes à un autre village nommé *Palula*.

Le lendemain, nous fimes encore six lieues entre des collines chargées de ces arbrisseaux que les Espagnols nomment *organum*, et que les Français appellent *cierges épineux*. On dit, à les voir de loin, que c'est une infinité de flambeaux de cire verte. Nous passâmes la rivière de las Balsas, de la même manière qu'on la passoit avant la conquête du Mexique. Un carré de foibles roseaux d'environ dix pieds, sous lequel on attache des callebasses, sert de bateau : on vous fait asseoir sur la selle d'une mule, ou sur un ballot, qu'on place au milieu de cette machine, afin que le poids l'empêche de tourner. Un Indien tenant un des angles d'une main, et nageant de l'autre, vous conduit à l'autre bord de la rivière. C'est du nom de *balsas* que les Espagnols donnent à cette

espèce de radeau, que la rivière a pris son nom. Ils devoient plutôt l'appeler la rivière des Mosquitoes. On y est assailli d'une nuée de ces insectes, lesquels ne sont pas plus gros que nos plus petits mouchérons, et dont les piqûres laissent des marques qui durent souvent un mois entier. C'est pour éviter leur persécution, qu'on prend le temps de la nuit, pour faire les neuf lieues qu'il y a jusqu'au village de Sompango.

Tout ce pays est désert. On n'y trouve qu'une misérable cabane, bâtie sur le chemin pour la commodité des voyageurs; mais, comme elle étoit inhabitée, nous ne jugeâmes pas à propos d'y entrer, dans la crainte d'y être mordus des serpents ou des scorpions. Nous aimâmes mieux prendre notre repos sur la terre, pendant les deux ou trois heures que nous avions à donner au sommeil. Les mauvaises hôtelleries du Mexique nous avoient accoutumés à nous passer de lit, et de toutes les autres douceurs qu'on a dans les voyages de France.

Deux lieues après Sompango, on passe dans un bourg de quatre cents familles, dont plusieurs sont espagnoles; il se nomme *Cilpacingo*. Ce bourg est situé dans une plaine de deux lieues de longueur, assez fertile, et environnée de collines. Elle est terminée par un gros

village d'Indiens. A une lieue au-delà, on passe par un autre village, après lequel on fait huit lieues sur des montagnes fort escarpées, et toutes semées de rochers. Il faut continuellement monter et descendre. Deux chevaux ne sauroient passer de front dans certains endroits, où le chemin est creusé entre deux roches. Nous couchâmes dans un petit village qu'on nomme *Los dos Caminos*, et le lendemain, qui étoit dimanche, nous y dîmes la sainte messe. Ces bons Indiens vinrent l'entendre. Ils n'avoient pas eu ce bonheur depuis un mois, parce que leur curé demeuroit à douze lieues de leur village, et avoit à visiter plusieurs hameaux fort écartés. Pour nous remercier, ils nous apportèrent quelques oranges et des guirlandes de fleurs. Depuis ce village jusqu'à Acapulco, on fait vingt-une lieues sans trouver aucun village. De trois en trois lieues, sont de méchantes cabanes qui servent d'hôtelleries.

A quatre lieues de *los dos Caminos*, nous passâmes la rivière de *los Papagaios* (des perroquets). C'est, après celle de *las Balsas*, la plus considérable depuis Mexico jusqu'à la mer. Nous montâmes ensuite pendant une heure et demie par une montagne fort escarpée, à laquelle on a donné, comme à la rivière, le nom de *Papagaios*, apparemment à cause des per-

roquets qu'on y voit. Ils sont de la grosseur d'une poule, ils ont le haut de la tête jaune, tout le reste du corps est vert : ils apprennent facilement à parler.

Parmi les différentes sortes d'arbres qui croissent sur cette montagne, on y trouve celui dont on se sert en Europe pour les teintures, et qu'on appelle *bois de campêche* : il ne croît pas fort haut, les feuilles en sont petites, et ressemblent assez à celles du trèfle.

Le dixième jour de notre voyage nous arrivâmes à Acapulco. Ce bourg est à quatre-vingt-sept lieues de Mexico, et à 16 degrés 45 minutes de latitude nord, selon les observations des pilotes. Les marchands de Mexico y ont des maisons, où ils mettent les marchandises qu'on apporte de Manille. Tandis que le vaisseau des Philippines est dans le port, on y voit quantité de marchands; mais à peine est-il parti, que chacun se retire. Les habitants, même les moins riches, vont passer l'été plus avant dans les terres, pour éviter le mauvais air d'Acapulco pendant les chaleurs, qui y sont excessives.

Le port est bon et sûr, mais le château n'est pas fort : il a pourtant une belle artillerie de fonte. Les vaisseaux des Philippines y arrivent d'ordinaire vers le mois de décembre ou de

janvier, et ils en partent depuis le commencement de mars jusqu'aux premiers jours d'avril. S'ils partoient plus tard, ils ne trouveroient pas les *brises* assez fortes pour leurs pesants galions ; et au-delà des îles Marianes, ils auroient infailliblement à essayer des vents d'ouest, qui commencent à la fin de juin, et qui leur sont entièrement contraires. Il arrive souvent des tremblements de terre à Acapulco : pendant le peu de séjour que nous y fîmes, nous en ressentîmes deux, mais ils ne furent pas violents.

Le 30 mars nous mîmes à la voile. Le vaisseau étoit de deux cent soixante hommes d'équipage de toutes les différentes nations du monde. Le plus grand nombre des matelots étoient des Philippines. Le duc d'Albuquerque, vice-roi du Mexique, avoit nommé le P. Bonnet pour aumônier du vaisseau. La langue espagnole nous servit à entendre les confessions et à instruire tout l'équipage. Nous eûmes d'abord des vents foibles, et des calmes qui durèrent pendant douze jours ; ils ne cessèrent que quand nous fûmes à cent lieues de terre. On fait le sud-ouest jusqu'à ce que l'on soit par les 13 degrés de latitude nord. Alors on a des *brises* très fortes jusqu'aux îles Marianes.

Cette navigation est très douce : on n'a point à craindre de vents contraires, et le vent qui souffle étant toujours frais, tempère la chaleur. Mais autant que le voyage est facile depuis Acapulco jusqu'à Manille, autant le retour de Manille à Acapulco est-il dégoûtant et dangereux. Il faut s'élever jusqu'au - delà de 30 degrés, et quelquefois jusqu'au 39° de latitude nord, pour éviter les *brises* qui règnent toujours auprès des tropiques.

Comme c'est dans l'hiver que se fait cette dernière navigation, on a de rudes tempêtes à essayer, sans pouvoir relâcher dans la route. Le navire qui nous porta aux Philippines, avoit demeuré sept mois dans cette traversée. L'amiral fut obligé de relâcher à l'entrée des Philippines, après avoir reçu un coup de mer qui mit tout le navire sous l'eau. Une partie de ses vivres fut gâtée, et sept hommes furent emportés dans la mer. Il y en eut deux qui furent rejetés dans le vaisseau par un autre coup de mer. Nous vîmes chaque jour des oiseaux, ce qui ne nous étoit pas arrivé dans la traversée des Canaries jusqu'à Saint - Domingué, quoiqu'elle soit beaucoup plus forte.

Le 13 juin, nous mouillâmes à l'île de Guhan, la principale des îles Marianes, après avoir fait en soixante - quinze jours deux mille

cent soixante - quinze lieues qu'on compte depuis Acapulco. Cette île s'étend du sud - ouest au nord-est, depuis 13 degrés 5 minutes, jusqu'à 13 degrés 35 minutes. Le lendemain j'eus le bonheur de dire la messe dans cette terre arrosée du sang de plusieurs de nos pères, qui ont baptisé tous ces infidèles. On les a rassemblés dans les trois îles principales de Guhan, de Sarpan et de Saïpan.

Je saluai don Joseph de Quiroga, sergent-major des îles, dont la vertu et le zèle ont beaucoup contribué à l'entière conversion de ces idolâtres. Le même zèle l'a porté à établir une discipline parmi les soldats. Ils vivent en commun. La prière se fait régulièrement soir et matin, et ils participent souvent aux sacrements. Je trouvai parmi ces soldats un Français d'Oleron. Le gouverneur nous envoya, selon la coutume, des rafraîchissements. Je m'embarquai sur un canot du pays pour aller à terre et pour revenir à bord : je n'ai point vu de bâtiment si léger, ni qui aille mieux au plus près du vent : je les ai vus pincer le vent à deux quarts de rumb ; un vent arrière leur est moins favorable qu'un vent au plus près.

Nous appareillâmes le 14, et le 1<sup>er</sup> juillet nous découvrîmes les Philippines, qui sont à trois cent trente-six lieues des Marianes. Nous



eûmes quelques grains assez violents; mais, excepté une fois qu'on se laissa surprendre, on se tint toujours sur ses gardes, pour amener les voiles à propos. Le détroit entre les îles Philippines jusqu'à Manille a environ cent lieues de longueur. La navigation y est difficile, soit à cause des courants rapides, soit parce qu'il y a très-peu d'endroits où l'on puisse mouiller. On a au nord la grande île de Luçon où est la ville de Manille, et au sud, plusieurs îles de différente grandeur.

Le 1<sup>er</sup> juillet nous entrâmes dans le détroit. Bien qu'un vent frais nous fît faire une lieue et demie par heure, nous eûmes beaucoup de peine à nous soutenir contre la marée, qui nous étoit contraire. Mais aussitôt qu'elle nous fut devenue favorable, nous en profitâmes dans le calme même. On mit la chaloupe au devant du navire pour le faire gouverner; en cinq ou six heures, nous fîmes huit lieues sans aucun vent; mais cette manœuvre pensa nous coûter cher; car le courant nous ayant porté au milieu de plusieurs petites îles que les Espagnols appellent *los Naranios*, à cause des orangers dont elles sont couvertes, notre vergue de civadière toucha un rocher fort escarpé d'une de ces îles. Par bonheur il y avoit assez de fond pour ne pas échouer, et le courant nous ayant

fait pirouetter, nous jeta au milieu de cette es-  
pèce de port, où nous mouillâmes pour atten-  
dre le vent, qui nous tira enfin d'un si mauvais  
pas.

Nous employâmes quinze jours à passer ce  
détroit, appréhendant sans cesse d'avoir un  
vent d'ouest, qui peut-être nous eût obligés à  
débouquer. Le 17 juillet nous arrivâmes à Ca-  
bite: c'est un port qui se trouve dans la baie  
de Manille, à trois lieues de cette ville. Deux  
jours après s'éleva un vent d'ouest qui dura  
douze jours. Il y eut pendant dix-huit jours  
une pluie continuelle, qui ne cessoit que par  
intervalle, ou pour peu de temps. Ces pluies  
recommencent ainsi à plusieurs reprises jus-  
qu'au mois de novembre, et quelquefois jus-  
qu'en décembre. Alors toutes les plaines sont  
inondées; on se promène en canot dans les  
campagnes semées de riz, lesquelles de loin  
paroissent des prairies agréables. Ce sont ces  
pluies abondantes qui modèrent la chaleur, et  
qui, étant causées par le vent d'ouest, rendent  
le climat de Manille fort humide. L'acier le  
mieux poli se couvre de rouille en une nuit.

Les forêts de ces îles sont pleines de buffles  
sauvages, de cerfs et de sangliers d'une espèce  
particulière. Les Espagnols y ont fait venir  
d'Amérique des vaches, des chevaux et des

brebis; mais ces animaux ne peuvent y vivre à cause de l'humidité et des inondations. Il y a de la cire en quantité, et du coton de différente sorte. Le riz y est excellent; le froment croit en quelques endroits; on y trouve aussi de l'ébène, du bois de campêche, de l'indigo, une espèce de cannelle sauvage, des noix muscades, des figuiers et des bananiers de plusieurs espèces, qui ne sont point en Amérique. Enfin, on y voit quantité d'arbres différents, et dont le fruit est particulier. Il y a surtout un grand nombre d'arbres propres à la construction et à la mâture des vaisseaux. Les rivières sont pleines de caïmans, qui dévorent les animaux, et les hommes mêmes. On en prit un auprès de nos terres qui avoit dévoré treize personnes. Il avoit dix-huit pieds de longueur; sa mâchoire seule avoit cinq pieds. Ces îles sont entre le 19° et le 5° degré de latitude nord.

Outre la grande île de Luçon, les Espagnols possèdent neuf îles considérables, et plusieurs autres plus petites, avec une partie de Mindanao. Le gouvernement est divisé en vingt alcadies, dont il y en a douze dans la seule île de Luçon. L'archevêque de Manille a trois évêques suffragants : celui de Cagaian, dans le nord de l'île de Luçon; celui de Camarinez, dans la partie orientale; et celui de Cebu, dans

une autre île du même nom, dont dépendent les autres îles voisines. C'est dans l'île de Cebu que Magellan fut tué. Il y a dans ces quatre diocèses sept cents paroisses et plus d'un million de chrétiens, beaucoup mieux instruits qu'on ne l'est communément dans plusieurs paroisses de l'Europe. Ces paroisses sont desservies, la plupart, par des Augustins, par des religieux de saint François et par des Jésuites qui ont converti tous ces peuples à la foi de Jésus-Christ, et qui les ont soumis à la monarchie espagnole.

On trouve encore dans les montagnes et dans les forêts, un peuple barbare, noir, et d'une taille fort petite, qu'on attire peu à peu à la connoissance du vrai Dieu. Outre la langue de ces noirs, qu'on croit être les anciens habitants de ces îles, ceux qui sont convertis, dont le nombre est bien plus grand, parlent trois langues principales : la *tagale*, celle de la *Pampanga* et celle de *Bissaias*. La tagale, dont on se sert à Manille et aux environs, est la plus polie. Ces langues ont un grand rapport entre elles et avec la langue malaie, qu'on parle à Bornéo, Java, Sumatra, et dans la péninsule de Malaque, ce qui fait juger que ce sont des Malais qui ont conquis ces îles, et qui ont obligé les anciens insulaires à se réfugier dans les

mon  
si fo  
semb  
de vi  
coule  
ils s'  
com  
bord  
doux  
le gé

To  
aux  
enfan  
diffé  
coute  
conq  
sont  
gouv  
ayan  
îles.  
(en r  
diver  
s'y é  
Migu  
la vil  
157  
Lo  
voisi

montagnes. D'ailleurs, tout ce qui les distingue si fort des Européens, les rend tout à fait semblables aux Malais; ils ont le même tour de visage, le nez petit, les yeux grands, et la couleur du corps d'un jaune olivâtre. Enfin, ils s'habillent de la même façon, et bâtissent comme eux leurs cabanes de bamboux sur le bord des rivières. Ils sont d'un naturel fort doux, en cela seul différents des Malais, dont le génie est cruel et féroce.

Tous ces insulaires sont fort affectionnés aux Espagnols, et mettent volontiers leurs enfants à leur service, en quoi ils sont bien différents des Américains, qui n'ont pu s'accoutumer jusqu'ici à la domination de leurs conquérants. Il est vrai que les Philippinois se sont soumis d'eux-mêmes à l'évangile et au gouvernement espagnol, la force des armes ayant eu très peu de part à la conquête de ces îles. Car bien que Magellan les ait découvertes (en 1521), et que depuis ce temps-là on ait fait diverses tentatives pour les conquérir, on ne s'y établit pourtant qu'en 1565. Ce fut don Miguel Lopès de Legaspi, biscayen, qui fonda la ville de Cebu. Manille ne fut fondé qu'en 1571.

Lorsque Magellan débarqua dans une île voisine de Cebu, un Indien, envoyé pour

examiner les Espagnols, s'étant caché derrière des bamboux, et les ayant vus de loin prendre leur repas, rapporta aux principaux du pays que ces nouveaux venus étoient d'étranges hommes, qu'ils étoient blancs, qu'ils avoient le nez fort long, qu'ils couvroient d'habits blancs les tables sur lesquelles ils servoient leurs mets, qu'ils mangeoient des pierres, et qu'ils terminoient leur repas en mangeant du feu. C'étoit ainsi qu'il s'étoit représenté le biscuit de mer et le tabac qui se prend en fumée. Un autre Indien député de la petite province de Pampanga, vers l'île de Luçon, pour engager ses compatriotes à se soumettre à la domination espagnole, voulant leur exprimer l'effet et le bruit du canon : ces gens-là, leur dit-il, ont des armes semblables à la foudre ; elles vomissent avec la flamme un globe de fer fort pesant, lequel une fois sorti avec impétuosité, ne cesse de voler de montagne en montagne, jusqu'à ce qu'il ait trouvé quelqu'un à qui il puisse porter le coup de la mort.

Il y a dans les Philippines plus de sept mille Chinois qui y sont venus des provinces de Canton et de Fokien : ils demeurent, la plupart, dans un faubourg de Manille, qu'on appelle le *Parian*. Les Espagnols sont environ quatre mille ; il y a beaucoup plus de métis, nés d'Européens, d'Indiens et de Chinois.

La ville de Manille, capitale de toutes les îles, est sur une grande baie de l'île de Luçon; elle est fortifiée de dix bastions, avec une petite citadelle qu'on nomme *San-Yago*. Elle a au nord une rivière, et la mer à l'ouest; elle est entourée de plusieurs gros faubourgs d'Indiens, où l'on assure qu'il y a cinquante mille âmes. En remontant jusqu'à quatre lieues la rivière, on trouve une si grande quantité de hameaux et de villages sur ses bords, et sur les divers canaux qu'elle forme ou qui viennent s'y rendre après avoir arrosé cette belle plaine, qu'on s'imagineroit presque que cet amas de maisons répandues dans ce vaste espace, ne compose qu'une seule ville.

Il y a dans Manille quatorze églises très propres, dont plusieurs seroient admirées dans les premières villes de France. Les églises des villages sont bien ornées, et le service divin s'y fait avec beaucoup de majesté. Il n'y a point de paroisse à la campagne qui n'ait au moins huit ou dix musiciens; le roi d'Espagne les exempte du tribut que les Indiens sont tenus de payer.

On ne peut dire jusqu'où va la libéralité des rois catholiques, quand il s'agit d'établir l'empire de Jésus-Christ dans les lieux de leur domination. Le zèle dont ils sont animés pour le

progrès de la religion , leur inspire toutes sortes de moyens de faire adorer le vrai Dieu à leurs nouveaux sujets. On envoie chaque année du Mexique cent mille écus , dont soixante-dix mille sont destinés à l'entretien des autels et des missionnaires. Les autres sommes qu'on fournit pour une si sainte œuvre sont encore plus considérables. Mais aussi , quelle consolation pour ces pieux monarques de voir par leurs soins l'idolâtrie détruite dans ces vastes contrées , où il n'y a pas deux cents ans qu'on sacrifioit au démon un nombre infini de victimes humaines.

Après avoir demeuré sept mois dans ces îles, qui sont le plus beau pays , le mieux boisé et le plus agréable à la vue que j'aie encore trouvé, nous nous embarquâmes sur un bâtiment espagnol qui alloit à Malaque, dans l'espérance d'y trouver quelque vaisseau qui fit voile vers la côte de Coromandel.

Ce fut vers le 17 février 1709 que nous appareillâmes à l'entrée de la baie de Manille , et le lundi 11 mars , nous mouillâmes dans la rade de Malaque. Nous primes , dans cette traversée , plusieurs de ces oiseaux qu'on nomme *fous* ; on les appelle ainsi apparemment à cause de la facilité avec laquelle ils se laissent prendre. Ils viennent se poser sur les

mâ  
mé  
san  
se s  
J  
tra  
Un  
tre  
qui  
fien  
nou  
rivé  
seau  
la c  
gé e  
fut  
grâc  
de v  
niér  
port  
ceux  
ce q  
noit  
que  
emp  
I  
Il e  
pita



mâts au milieu de l'équipage, et quelquefois même sur les bras des matelots, et on les prend sans qu'ils pensent à s'envoler que lorsqu'ils se sentent pris.

Je n'avois point vu encore la mer aussi tranquille qu'elle le fut pendant tout ce trajet. Un canot auroit pu faire avec nous ces quatre cent soixante-quinze lieues sur une mer qui est terrible lorsque les vents d'ouest soufflent. Il ne nous falloit plus qu'un mois pour nous rendre à Pondichery, si nous fussions arrivés quelques jours plutôt, avant que les vaisseaux portugais ou arméniens partissent pour la côte de Coromandel; mais nous fûmes obligé de nous mettre sur un navire more, ce qui fut pour nous une source de travaux et de disgrâces. Permettez-moi, mon révérend père, de vous décrire un peu plus au long cette dernière traversée : jusqu'ici, je ne vous ai rapporté que des événements assez ordinaires à ceux qui voyagent aux extrémités du monde; ce que j'ai encore à vous dire vous fera connoître de quelle manière Dieu éprouve quelquefois les missionnaires, avant que de les employer à son service.

Le navire étoit petit et n'avoit qu'un pont. Il étoit si plein de marchandises, que le capitaine même couchoit souvent à l'air, ainsi

que le reste de l'équipage. Représentez-vous deux missionnaires, et un prêtre portugais, avec deux valets noirs chrétiens qui le servoient, au milieu de cent Mores, ou gentils tous noirs, qui nous regardoient avec plus d'horreur que les gens les plus polis n'en ont d'ordinaire en Europe de vivre avec des nègres. Cependant, quand ils eurent embarqué leur chaloupe, ils nous y logèrent comme dans un des endroits le plus commode. Une natte de jonc nous défendoit des ardeurs du soleil dans ce climat brûlant ; encore falloit-il l'ôter, lorsque le vent n'avoit pas assez de force pour enfler et pour soutenir la voile. Nous eûmes plusieurs jours de calme, et le soleil à plomb sur la tête. Nous essayâmes aussi des grains violents qui paroïtroient des tempêtes à ceux qui n'ont point vu encore la mer dans sa fureur. La pluie qui les accompagnoit, nous incommodoit fort dans notre chaloupe, et il nous falloit lutter sans cesse avec le vent qui nous arrachoit des mains la natte dont nous étions couverts.

Après un mois d'une ennuyeuse et pénible navigation, nous découvrîmes *Achem*, qui n'est qu'à cent cinquante lieues de Malaque. Nos pilotes étoient si habiles, qu'ils crurent que nous étions aux îles de Nicobar, qui sont

deux degrés plus nord ; et ils étoient si prudents que , quoique nous fussions sur le point de manquer d'eau et de vivres , ils vouloient nous exposer à une traversée de trois cents lieues , sans faire de nouveaux rafraichissemens. Les marchands et les passagers contraignirent le capitaine à mouiller devant un village , à trois lieues d'Achem ; on ne fit qu'une chaloupée d'eau , et on prit quelques provisions.

Le quinze nous appareillâmes , et nous nous vîmes obligés de mouiller le soir même devant Achem , parce que le vent nous manqua , et que la marée nous devint contraire. La verdure et les belles forêts d'Achem et de Malaca ne surprennent point les yeux d'un voyageur qui a vu les Philippines. La nuit on mit à la voile , et on ne perdit la terre de vue que le 18. Les calmes ordinaires en cette saison causèrent beaucoup d'inquiétude à nos pilotes ignorants : ils eurent recours à mille superstitions pour obtenir un vent favorable ; tantôt c'étoit un petit navire chargé de riz qu'on jetoit à la mer au milieu des acclamations de l'équipage ; tantôt c'étoit une cassolette de parfums qu'on mettoit aux amures ; d'autres fois le songe qu'avoit eu un matelot ou un esclave les portoit à jeter de l'eau sur les mâts , à laver le navire ou à faire courir sur le pont une figure de che-

val. Enfin, ils se recommandoient à nos prières et nous leur répondions qu'ils devoient renoncer à leurs cérémonies superstitieuses, pour ne s'adresser qu'à Dieu seul. Cependant on ne nous donnoit plus qu'un verre d'eau par jour, et on voyoit la fin du peu de vivres que nous avions acheté à Achem. La disette d'eau fut si grande le 4 mai, que nous fûmes contraints de faire rôtir un peu de riz dans un pot de terre, et de le manger ainsi. Dans cette extrémité, nous nous adressâmes au Seigneur avec toute la ferveur dont nous étions capables : notre prière fut écoutée ; cette nuit-là même il s'éleva un bon vent, et il tomba de la pluie. On la recueillit dans des nattes et dans des voiles, et elle fut si bien ménagée, que nous ne buvions qu'autant qu'il falloit pour ne pas mourir. Nous nous estimions heureux d'avoir une cuillerée d'eau pour modérer les ardeurs du soleil qui nous brûloit.

Le 6 mai, un grain violent nous fit courir vent arrière sous une seule voile : le feu Saint-Elme parut au bâton d'enseigne et sur la hune du grand mât. Le 9, jour de l'Ascension, nos deux mâts de hune se rompirent dans un gros roulis. Le 10, l'eau nous manqua absolument : nous priâmes le Seigneur avec la même confiance, et il nous exauça avec la même miséricorde ;

il plut pendant la nuit, et on amassa de l'eau pour toute la semaine suivante. Le feu Saint-Elme parut encore sur les haubans.

Nonobstant la situation malheureuse où nous nous trouvions, nous ne pûmes nous empêcher de rire, lorsque le prêtre portugais nous expliqua les injures que les matelots vomissoient contre ce prétendu démon : car c'est l'idée qu'ils se formoient du feu Saint-Elme. « Que » viens-tu faire en notre bord, disoit l'un d'eux? » nos marchandises ne sont point à toi, elles » n'ont point été volées, elles nous appar- » tiennent, nous les avons bien payées. Cher- » che, lui disoit un autre, cherche les corsaires » et les forbans, qui ont pillé tout ce qu'ils ont » dans leur vaisseau, tourmente-les, fais-les » périr, mais laisse les marchands en paix. Va- » t-en; s'écrioit un autre, va corriger tes pa- » rents; ton père est un voleur; ta mère, tes » sœurs se sont décriées par leur mauvaise con- » duite; tes frères ont mérité la mort pour leurs » crimes. » Puis ils s'armoient de bâtons, cou- roient sur le pont, grimpoient sur les hau- bans, et pousoient de grands cris, sans oser pourtant approcher du prétendu démon. Enfin, lorsque le feu Saint-Elme eut disparu, ils se félicitèrent les uns les autres, comme d'une grande victoire qu'ils venoient de remporter.

Le 19, jour de la Pentecôte, nous nous trouvâmes dans une entière disette d'eau : nous eûmes recours, selon notre coutume, à la divine Providence, et deux heures après il tomba une pluie si abondante, qu'en ménageant l'eau comme on faisoit, on en eut pour plus de trois semaines. Le 24, un vent d'ouest s'étant levé, on mit d'abord à la cape pour ne point nous éloigner de terre. Au commencement de la nuit le vent augmenta, et un coup de mer prenant le vaisseau en travers, remplit d'eau une partie de la chaloupe où nous étions logés. Il fallut incessamment faire vent arrière pour ne point être coulé à fond par les ondes hautes qui auroient bientôt rempli et submergé notre vaisseau. Nous nous abandonnâmes à la Providence, qui nous avoit sauvé tant de fois des portes de la mort.

Nonobstant l'abstinence rigoureuse que nous avions faite, il ne nous restoit de vivres que pour peu de jours ; et cependant il nous falloit repasser ces trois cents lieues de traversée qui nous avoient déjà coûté tant de peines et de fatigues. Mais ce n'étoit pas là ce qui touchoit le plus nos matelots : ils ne pensoient qu'au danger présent : la mer étoit fort grosse : les lames élevées, courtes et brisantes, nous poursuivoient et nous menaçoient

à chaque instant de la mort : une seule eût suffi pour nous engloutir. Il falloit être extrêmement attentif à gouverner, afin que le navire ne les reçut point par son travers. Cette nuit-là, le lendemain 25 et la nuit suivante, l'air retentissoit sans cesse des cris lamentables que pousoient les faquirs tour à tour, tandis que nous étions tranquilles, et disposés à tout ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de notre sort. Nous éprouvâmes alors combien la confiance en Dieu, que le christianisme inspire, est différente de la fausse sécurité du mahométisme.

Le 26, la mer s'apaisa, et le vent nous devenant favorable pour retourner du côté d'Achem, nous fîmes en sept jours cette longue traversée. Le 3, nous passâmes entre les îles de Nicobar, qui sont à 7 degrés de latitude au nord d'Achem, et ce jour-là le riz manqua tout à fait dans le vaisseau. On donna à ces insulaires de la toile et du tabac, et ils nous donnèrent en échange des cocos et des ignames : ce sont des racines fort insipides.

Le 5 juin on mouilla près des îles de *Pulopinam* et de *Lancari*, qui ne sont pas éloignées de la terre ferme. Le calme vint, et nous fûmes réduits à deux cocos par jour pour quatre personnes. Il fallut mettre la chaloupe

en mer pour aller querir des provisions. Ainsi, pendant neuf jours que dura le calme, nous n'eûmes plus de quoi nous garantir des ardeurs brûlantes du soleil : les Mores mêmes nous portoient compassion, sachant bien qu'étant nés dans des pays froids, nous devions souffrir beaucoup plus qu'eux. « Pourquoi, nous di-  
» soient-ils, vous appliquez-vous si constam-  
» ment à la prière? Ne souffrez-vous pas as-  
» sez de la faim et de la chaleur? Laissez là  
» vos livres; vous direz toutes ces prières  
» quand vous vous serez reposés quelque temps  
» à terre.

La chaloupe qu'on avoit envoyée chercher des vivres revint dans la nuit du 14 au 15. Le peu de provisions qu'elle apporta rendit la vie et les forces à l'équipage. Nous admirâmes la bonté du Seigneur, qui nous procuroit ce soulagement, lorsque nous n'avions plus qu'un coco et un verre d'eau. Le 16, nous entrâmes dans la rivière de Parlis du petit royaume de Queda. C'est, dit-on, la même rivière où se donna cette bataille miraculeuse des Portugais contre les Achenois, qui fut prédite par saint François-Xavier aux habitants de Malaca. Le P. Bonnet partit dans un canot pour nous préparer une maison à Queda. Comme le navire ne pouvoit remonter la ri-



vière qu'avec les marées, ce père vint nous prendre en parau ( c'est une sorte de bateau fait d'un seul tronc d'arbre). Nous arrivâmes le 13 juin à la ville, où un marchand mahométan de Surate nous avoit fait trouver une maison.

Le royaume de Queda est tributaire du roi de Siam. La ville a sept à huit mille habitants, et tout le royaume environ vingt mille. L'entrée de la rivière est à 6 degrés 10 minutes de latitude nord. On voit au nord-est de l'entrée, à deux ou trois lieues dans les terres, la montagne de l'*Eléphant*. Elle est ainsi appelée, parce que de loin elle a la figure de cet animal. Il n'y a que des vaisseaux médiocres qui puissent passer la barre, sur laquelle il n'y avoit que deux brasses et demie de haute mer. Dans la rivière jusqu'après de Queda on trouve quatre brasses d'eau de haute mer.

Les habitants sont Malais, ils suivent tous la secte mahométane des Turcs et des Mogols. Leurs maisons sont bâties de bamboux, et élevées sur des piliers à quatre ou cinq pieds de terre, à cause de l'humidité. Le roi et quelques-uns des plus riches ont des maisons de planches. Leurs vêtements sont semblables à ceux des Malais de Malaca, de Jor et de

Sumatra. Ils ont presque tous les cheveux longs ; une pièce de toile ou de soie leur entoure la tête, sans la couvrir entièrement. Ils portent toujours sur eux leur cri; c'est un poignard fort tranchant, long de quinze à dix-huit pouces, et large de deux pouces : plusieurs sont faits en figure d'onde, et ont des poignées d'or. Ils ont aussi des zagayes et quelques mousquets. Leurs boucliers sont ronds et fort légers. Ils ont deux pieds et quelques pouces de diamètre; ils sont à l'épreuve du sabre et du pistolet. Il y a dans le pays plusieurs familles venues de la côte de Coromandel : il est aisé de les distinguer, parce qu'ils sont plus noirs et plus timides que les Malais. On y trouve aussi quelques Chinois qui y sont venus de Siam par terre.

Ce royaume n'est pas peuplé : il est plein de grandes forêts, où l'on voit quantité de buffles sauvages, d'éléphants, de cerfs et de tigres. On y prend des éléphants comme dans le royaume de Siam, et c'est un des principaux revenus du Roi. Le plus grand que j'y aie vu avoit six coudées et demie de hauteur. Les plaines sont coupées de plusieurs canaux qui les rendent fertiles en différentes espèces de riz. Outre les fruits ordinaires qui viennent dans les Indes, la terre y produit d'elle-même plusieurs fruits excellents incon-

nus aux autres parties du monde, parmi lesquels le mangoustan et le durion sont les plus estimés même des Européens.

Le Roi ne lève aucun tribut sur ses sujets : il a des mines d'un étain qui est aussi blanc que celui d'Angleterre, mais qui n'en a pas la solidité; il en fait fabriquer des pièces de monnaie qui pèsent une livre, et qui ne valent que sept sous. Il fait battre aussi de petites pièces d'or rondes, de bas aloi, d'une ligne et demie de diamètre, sur lesquelles sont gravées des lettres arabes; on en donne cinq pour un écu d'Espagne. Une petite monnaie de cuivre, qui ne vaut qu'un de nos deniers, a cours parmi le peuple. Les vivres y sont fort bons et à vil prix. Les marchands de Surate viennent y charger de l'étain qu'on appelle *le calin* aux Indes; ceux de la côte de Coromandel y portent des toiles de coton, et ils en rapportent du calin, de l'or en poudre et des éléphants.

Quand nous arrivâmes à Queda nous apprimes que, depuis environ deux ans, un Français, nommé Martin, y avoit souffert la mort pour la religion catholique. Il étoit pilote d'un petit bâtiment sorti de Bengale, dont le capitaine étoit Anglais. Après avoir passé à Achem et à Batavia, il tua son capi-

taine, et s'empara de toutes les marchandises du vaisseau. Dans l'appréhension que son crime ne fût découvert, il pensa à se délivrer de ceux dont il avoit plus de raison de se défier. Dans ce dessein il abandonna dans une île déserte, sur la côte de Java, cinq matelots chrétiens, qu'il y avoit envoyés, sous prétexte d'y faire de l'eau; mais peu après ayant été obligé de relâcher à Queda, un esclave du capitaine tué l'accusa auprès du Roi, qui confisqua le bâtiment, et condamna le coupable à la mort. Comme on le conduisoit au lieu du supplice, on vint de la part du prince lui offrir la vie et mille écus, s'il vouloit embrasser le mahométisme; il aima mieux mourir que de renoncer sa foi. Il expira le crucifix à la main en prononçant ces paroles de l'oraison dominicale : *Votre nom soit sanctifié*. Nous avons su ces particularités d'un Portugais, de quelques Métis portugais, d'un Malais qui lui servit d'interprète jusqu'au dernier soupir, et des Mahométans mêmes de Surate, tous témoins oculaires de sa constance et de sa fermeté. Je ne pus m'empêcher d'admirer l'ineffable conduite de la Providence, qui ne se lasse point de nous attendre, et qui, d'un pécheur coupable de tant de crimes, en fait en un instant un martyr de Jésus-Christ.

Nous fûmes obligés de passer sept mois au milieu de ces barbares pour attendre la mousson. Je laisse à penser ce qu'ont à souffrir des missionnaires qui se voient contraints de vivre parmi des hommes pervers, sans espérance d'en convertir un seul, et privés de la seule consolation qui leur reste en ce monde, le saint sacrifice de la messe. Je ne compte point parmi nos peines celle de se rendre les services qu'on attend des autres pour l'entretien de la vie; nous ne trouvâmes pas un seul More qui voulût nous aller chercher de l'eau à la rivière; outre cela Dieu nous affligea, le P. Bonnet et moi, d'une maladie assez ordinaire aux Européens quand ils séjournent dans un climat aussi brûlant. Nous eûmes pourtant le bonheur d'aider à tirer d'esclavage un chrétien de Macao, qui, depuis quatre ans, n'avoit pu obtenir sa délivrance: Hé! que sais-je, si ce n'étoit pas pour secourir ce fervent catholique, que le Seigneur avoit permis tous les contre-temps qui nous avoient fait relâcher à Queda!

Il y avoit long-temps que nous demandions à Dieu d'être délivrés de cette terre barbare. Il exauça notre prière lorsque nous nous y attendions le moins. Trois navires de Saint-Malo n'ayant pu se rendre à Mergui pour hiverner, furent obligés de se radouber à l'île de Janse-

lon. M. de la Lande , qui s'étoit embarqué à Pondichery pour procurer à ces vaisseaux les rafraichissemens nécessaires , conduisit le plus petit navire à Queda pour y acheter des vivres. A peine le navire eut-il mouillé à l'entrée de la rivière , que des marchands mores de Surate nous en vinrent féliciter.

Nous nous disposions à aller voir ces Messieurs à bord lorsqu'ils arrivèrent : nous leur offrimes notre maison , et ils nous firent le plaisir de l'accepter. Ils furent fort bien reçus du roi , et ils obtinrent tout ce qu'ils demandèrent. J'allai en canot prendre le capitaine qui étoit incommodé ; nous l'avions connu sur le navire le *Saint-Esprit* , où il étoit lieutenant , et où il nous avoit comblés d'honnêtetés.

Je remarquai encore mieux la beauté de la rivière. Ses bords , en plusieurs endroits , sont tout couverts d'arbres , sur lesquels nous voyions , matin et soir , des singes sauter en foule de branche en branche. Nous vîmes aussi beaucoup de crocodiles qui se reposoient sur le sable. Il en passa un auprès de notre canot qui avoit bien vingt pieds de longueur ; on lui tira un coup de fusil ; je crois que ce fut inutilement. M. de la Lande en blessa un de douze pieds , qui étoit sur le bord de la rivière ; nous vîmes les traces de son sang , et il eut de la

pein  
à l'e

L

Le 2

bar

qua

des

ger

que

tre ;

blan

qui

leur

L

Pon

voir

voit

avez

et l

ann

non

les

ici

Fra

cett

obs

lon

vo

peine à faire deux ou trois pas pour se jeter à l'eau.

Le vaisseau mit à la voile le 10 janvier 1710. Le 24, nous passâmes près des îles de Nicobar de 8 degrés. Les insulaires vinrent dans quatorze canots nous apporter des ignames, des cocos et quelques poules pour les échanger contre du tabac en feuilles. Ils sont presque nus, leur couleur est d'un basané jaunâtre; parmi les noirs, ils pourroient passer pour blancs. Ils font une espèce de pâte de racines qui leur tient lieu de pain; car il ne croît dans leurs îles ni riz, ni blé.

Le 2 février, nous mouillâmes à la rade de Pondichery. J'ai eu depuis la douleur de me voir séparé du P. Bonaet, avec qui Dieu m'avoit uni d'une manière toute particulière. Vous avez appris sans doute avec quel courage lui et le P. Faure sont entrés, le 16 janvier de cette année 1711, dans les îles de Nicobar pour annoncer Jésus-Christ aux peuples barbares qui les habitent; il seroit inutile de vous redire ici des particularités qu'on a déjà mandées en France. Ainsi je me contenterai, en finissant cette lettre, de vous communiquer quelques observations que j'ai faites dans le cours de ce long voyage, et je m'estimerai heureux si elles vous font plaisir.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, qui est du côté du nord-ouest en France, diminue peu à peu jusqu'à ce qu'on se trouve entre les îles Canaries et les premières îles de l'Amérique. Dans ce parage il n'y a point de déclinaison. Mais en avançant vers l'Amérique, l'aiguille décline vers le nord-est, et cette déclinaison augmente jusqu'à la Vera-Cruz, où elle est de six degrés.

A Acapulco, sur la mer Pacifique, elle n'est que de trois degrés et cinq minutes nord-est; elle augmente jusqu'à ce qu'on se trouve auprès des bancs de Saint-Barthélemi, qui sont à 17 degrés de longitude avant que d'arriver aux îles Marianes. Nous la trouvâmes en cet endroit de quatorze degrés; elle a été de seize degrés sept. ou huit années auparavant, quoi qu'en dise M. Daupierre dans son voyage autour du monde, où il assure qu'il n'y a point de déclinaison considérable depuis Acapulco jusqu'aux Philippines. Depuis ces bancs de Saint-Barthélemi, elle diminue considérablement en avançant vers les Philippines. Aux îles Marianes, elle étoit l'année 1708 de huit degrés quarante minutes. A l'*Embocadero de San Bernardino*, qui est à 17 degrés et quelques minutes de longitude plus à l'ouest que les îles Marianes, la déclinaison n'est plus que de

deux  
14 deg  
heures  
Paris,  
Lorsq  
son de

Dan  
la zon  
ne vie  
jours  
sud-e  
l'oues  
la Coc  
jusqu  
remen  
c'est e

On  
comm  
jours  
trois  
revier  
souvi  
raison  
pêtes  
rière  
voile  
qui p  
frapp



deux degrés nord-est. A Manille, qui est à 14 degrés 30 minutes de latitude nord, et à 8 heures 4 minutes de différence du méridien de Paris, je ne crois pas qu'elle soit considérable. Lorsqu'on va de Manille à Malaca, la déclinaison devient nord-ouest.

Dans toutes les grandes mers qui sont vers la zone torride, auprès des tropiques, les vents ne viennent jamais de l'ouest; ils soufflent toujours depuis le nord et le nord-est, jusqu'au sud-est et sud. Les courants portent aussi à l'ouest. Dans les mers des Indes orientales de la Cochinchine, de la Chine, des Philippines, jusqu'aux îles Mariannes, ils changent régulièrement, selon les différentes saisons de l'année; c'est ce qu'on appelle *mousson*.

On sait que dans les plus fortes tempêtes, comme dans les vents médiocres, il y a toujours, après un certain nombre de vagues, trois lames plus élevées que les autres; elles reviennent ainsi de temps en temps; je ne me souviens point d'avoir lu nulle part quelque raison précise de ce phénomène. Dans les tempêtes, lorsqu'on est obligé de courir vent arrière, quoiqu'on fasse souvent avec une seule voile plus de deux lieues par heure, les lames qui poursuivent pour ainsi dire le navire, le frappent et le devancent; on les voit passer au

delà avec une grande vitesse, et cependant si l'on jette dans la mer une pièce de bois, elle restera bien loin derrière le vaisseau. Je ne sais si l'on ne pourroit pas expliquer ceci par l'exemple des ondulations que produit une pierre jetée dans un bassin : ces ondulations s'avancent vers le bord sans emporter avec elles ce qui surnage dans le bassin. Ainsi l'on voit à quarante et cinquante lieues des côtes des débris de mâts qui sont dans la mer peut-être depuis plus de vingt ans, sans que les vents violents de plusieurs jours les aient portés à la côte.

J'ai remarqué que les chaleurs de la zone torride ne sont pas excessives au point qu'on nous les représente dans plusieurs relations : quoiqu'elles soient fort grandes, on s'y accoutume aisément. Il y a même sous la zone torride des pays assez tempérés, comme, par exemple, le Brésil, le Pérou, Siam, la péninsule de Malaca, et principalement les environs de la ville de Mexico. Généralement parlant, plus on est près de la ligne, moins on souffre de la chaleur, à cause des pluies fréquentes, et parce que le soleil passe fort vite auprès du zénith. Au contraire, sous le tropique il est deux mois sans s'éloigner de plus de trois degrés et demi du zénith.

Je souhaite, mon révérend père, que ce dé-

tail da  
et j'esp  
nir da  
monde  
et de

~~~~~

Du P. T  
Jésus  
confe  
léans

Quo  
pêché  
qui tra  
conver  
sois pr  
âge et  
pas la

tail dans lequel je suis entré vous soit agréable, et j'espère que vous voudrez bien vous souvenir dans vos saints sacrifices de la personne du monde qui est avec le plus de reconnaissance et de respect, etc.

---

## LETTRE

Du P. Tachard, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de Trevou, de la même Compagnie, confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans.

A Chandernagor, ce 18 janvier 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

Quoique mes fréquents voyages m'aient empêché de me joindre aux ouvriers évangéliques qui travaillent bien avant dans les terres à la conversion des infidèles, et que maintenant je sois privé de ce bonheur à cause de mon grand âge et de mes continuelles infirmités, je n'ai pas laissé pourtant de participer un peu cette

année au zèle et aux souffrances de ces hommes apostoliques, dans le voyage que je viens de faire de Pondichery à Bengale. Les circonstances m'en ont paru édifiantes, et je me flatte qu'elles attireront votre attention.

Ce fut avec regret que je quittai Pondichery. Je savois assez la langue malabare pour confesser, pour catéchiser, et même pour lire et entendre les livres du pays. Il falloit à Bengale commencer à apprendre une langue toute nouvelle : ce qui n'est pas aisé à l'âge de soixante ans. Je m'embarquai donc sur un petit vaisseau qui partoît pour Bengale. Le frère Moricet qui m'accompagnoit avoit enseigné la géométrie et la navigation au capitaine et aux deux pilotes du vaisseau. Le premier, qui étoit d'Anvers, étoit venu à Pondichery sur les vaisseaux de la royale Compagnie, en qualité de simple soldat. Se dégoûtant d'un métier qui ne conduit à rien dans les Indes, et qui est très dangereux pour le salut, il lui prit envie d'apprendre le pilotage. Deux ans d'une application constante le mirent en état de commander une petite barque, et cette année il commande une caiche de cent tonneaux.

Les deux pilotes, l'un Portugais et l'autre Indien, avoient appris aussi leur métier parmi nos pensionnaires de Pondichery : car nous

avon  
le sal  
publi  
diens  
plong  
sordr  
claves  
ceau  
d'hori  
nous  
les fo  
pirer  
leur a  
leur e  
géomé  
dient  
logie.  
j'y ai  
blés de  
deux  
Londr  
Godel  
jeunes  
avions  
aux P  
galion  
Pégu,  
mé, de

avons cru que rien n'étoit plus important pour le salut de cette nation, que de tenir des écoles publiques, où l'on pût élever les jeunes Indiens. L'oisiveté et le défaut d'éducation les plongent d'ordinaire dans les plus grands désordres : abandonnés dès l'enfance à des esclaves, ils apprennent presque au sortir du berceau à commettre les actions qui font le plus d'horreur. En les élevant dans nos maisons, nous les occupons utilement ; nous tâchons de les former aux bonnes mœurs, et de leur inspirer de bonne heure la crainte de Dieu. On leur apprend à lire, à écrire, à dessiner : on leur enseigne l'arithmétique, le pilotage et la géométrie : ceux qui sont de naissance, y étudient la langue latine, la philosophie et la théologie. Tandis que j'ai demeuré à Pondichery, j'y ai vu plus de trente pensionnaires rassemblés de toutes les parties du monde; nous avions deux Européens, l'un de Paris et l'autre de Londres; c'est le fils du gouverneur anglais de Godelour. L'Afrique nous avoit envoyé cinq jeunes enfants nés à l'île de Mascarin. Nous avions de l'Amérique un jeune Espagnol né aux Philippines, dont le père étoit général des galions d'Espagne. Tous les autres étoient du Pégu, de Bengale, de Madras, de Saint-Thomas, de Pondichery, de Portonovo, de Surate,

et d'Ispahan, capitale de la Perse. Dieu a béni nos soins ; plusieurs de ces jeunes gens se sont avancés sur mer ou dans les comptoirs de la royale Compagnie : d'autres sont dans les ordres sacrés, ou ont embrassé la vie religieuse.

Ce fut le 9 septembre que nous nous embarquâmes à Pondichery ; et le 11 au matin, nous mouillâmes à Madras, où M. du Laurens devoit remettre quelques caisses d'argent à un riche marchand anglais. Quoiqu'en Europe il y ait guerre entre les Français et les Anglais, et qu'on se la fasse aux Indes sur mer lorsque les vaisseaux se rencontrent, cependant ces deux nations vivent sur terre dans une parfaite intelligence, ce qui leur est très utile pour l'exercice de leur commerce. Je fus reçu fort civilement de M. le gouverneur anglais ; il me pressa de dîner avec lui, et j'eus bien de la peine à lui faire goûter les raisons qui m'obligeoient de ne pas répondre à son honnêteté. Après avoir pris congé de lui, je partis pour Saint-Thomé, qui n'est éloigné que de deux lieues de Madras. J'étois dans l'impatience de voir M. Laynés, évêque de cette ville, et ancien missionnaire du Maduré. La bonté et la tendresse avec lesquelles ce prélat me reçut, surpassent tout ce que je vous en pourrois dire : son élévation n'a rien changé dans son ancienne

façon de vivre : à l'habit près , on le prendroit encore pour un missionnaire de notre Compagnie. Je mangeai le lendemain à sa table , où l'on ne sert jamais que des légumes et du lait.

Le même jour j'eus le bonheur de célébrer dans une chapelle attenante à la cathédrale , où l'on dit que saint Thomas demeura quelque temps. On y garde encore diverses reliques de ce grand Apôtre , entr'autres le fer de la lance dont il fut percé , une partie de ses ossements , et des morceaux de ses habits. Quelques mois auparavant, j'avois eu la consolation de considérer à loisir les autres monuments de piété qui attirent en foule les anciens et les nouveaux fidèles de toute l'Inde. Les principaux se voient au grand Mont et au petit Mont. On appelle ainsi deux montagnes éloignées de deux grandes lieues de Saint-Thomé.

Le petit Mont est un rocher fort escarpé de trois côtés ; ce n'est que vers le sud-ouest qu'il a une pente aisée. On y voit deux églises, l'une qui regarde le nord vers Madras , et qui est située au milieu de la montagne ; on y monte par un degré de pierre fort spacieux , où se trouvent deux ou trois détours qui aboutissent à une esplanade de terre qu'on a faite sur le rocher. De cette esplanade, on entre dans l'église de Notre-Dame. Sous l'autel , qui est élevé de sept à huit

marches, est une caverne d'environ quatorze pieds de largeur, et de quinze à seize pieds de profondeur; ainsi il n'y a que l'extrémité occidentale de la caverne qui soit sous l'autel. Cette grotte, ou naturelle, ou taillée dans le roc, n'a pas plus de sept pieds dans sa plus grande hauteur: on s'y glisse avec assez de peine par une crevasse du rocher, haute de cinq pieds et large d'un peu plus d'un pied et demi. On n'a pas jugé à propos d'embellir cette entrée, ni même de rien changer à toute la grotte, parce qu'on est persuadé que saint Thomas se retiroit souvent dans ce lieu solitaire pour y faire oraison. Nos missionnaires ont dressé un autel vers l'extrémité orientale de la grotte. C'est une tradition parmi le peuple, qu'une espèce de fenêtre d'environ deux pieds et demi, qui est au sud, et qui donne un jour fort obscur à toute la grotte, a été faite par miracle, et que ce fut par cette ouverture que le saint Apôtre se sauva des mains du Brame qui le perça de sa lance, et qu'il alla mourir au grand Mont qui n'est qu'à une demi-lieue de là vers le sud - ouest. Cependant, tout le monde ne convient pas de ce fait; quelques-uns disent au contraire qu'il fut blessé au grand Mont, tandis qu'il étoit en prières devant la croix qu'il avoit lui-même taillée dans le roc, et qu'on y voit encore.



De l'église de Notre-Dame, on monte sur le haut de la montagne, où nos pères ont élevé un petit bâtiment. Il est fondé sur le rocher qu'on a eu bien de la peine à applanir pour rendre ce petit ermitage tant soit peu commode. Vers le sud du logis, qui est bâti en équerre, est l'église de la Résurrection. On y trouve une croix d'un pied de hauteur dans un petit enfoncement pratiqué dans le roc, sur lequel est posé l'autel de l'église. Cette petite croix, qui est en relief et gravée dans le trou du rocher, à la grandeur près, ressemble tout à fait à la croix du grand Mont. On y remarque les mêmes prodiges, et si j'ose m'exprimer ainsi, les mêmes symptômes miraculeux. Je veux dire que, quand la croix du grand Mont change de couleur, qu'elle se couvre de nuages et qu'elle sue, on voit sur la croix du petit Mont de pareils changemens, des nuages et une sueur semblable, mais non pas si abondante. Le P. Sylvestre de Sousa, missionnaire de notre Compagnie dans la province de Malabar, qui demeure depuis long-temps au petit Mont, m'a assuré qu'il a été témoin oculaire de ce prodige. J'en parlerai plus bas.

On monte à l'église de la Résurrection par un grand escalier de pierre, d'une pente fort roide, qui prend depuis le pied occidental de

la montagne jusqu'à une esplanade carrée qu'on a pratiquée devant la porte de l'église. A côté de l'autel vers le sud, se trouve une ouverture de rocher qui a quatre ou cinq pieds de longueur, un pied et demi de largeur, et cinq à six pieds de profondeur; on l'appelle la Fontaine de saint Thomas. C'est une tradition assez commune dans le pays, que le saint Apôtre qui demenoit au petit Mont, vivement touché de ce que les peuples qui venoient en foule entendre ses prédications, souffroient extrêmement de la soif, parce qu'on ne trouvoit de l'eau que fort loin dans la plaine, se mit à genoux dans le lieu le plus élevé de la montagne, qu'il frappa de son bâton le roc où il étoit en prière, et qu'à l'instant il en jaillit une source d'eau claire, qui guérissoit les malades quant ils en buvoient avec confiance à l'intercession du Saint. Le ruisseau qui passe maintenant au pied du petit Mont ne parut qu'au commencement du siècle passé: il se forma par le débordement des eaux d'un étang éloigné dans les terres, qu'une forte pluie fit crever: ce qui produisit ce petit canal, qui, dans des temps de sécheresse, n'est rempli que d'une eau saumâtre, parce qu'à deux lieues du petit Mont il communique avec la mer.

Il y a encore des personnes vivantes qui as-

surent avoir vu, il y a plus de cinquante ans, ce trou de rocher tel que je viens de le décrire; et ils ajoutent que des femmes hérétiques y ayant jeté des immondices, pour s'opposer, disoient-elles, à la superstition des peuples, l'eau se retira aussitôt; et que les femmes, en punition de leur témérité, moururent le même jour d'une colique extraordinaire. On ne laisse pas de venir prendre de cette eau, et d'en boire. Les missionnaires, aussi bien que les fidèles, assurent qu'elle produit encore des guérisons subites et surprenantes.

Ce fut vers l'an 1551 que le petit Mont, qui n'étoit auparavant qu'une éminence escarpée de rocher, commença à être défriché et aplani pour la commodité des pèlerins, ainsi qu'il est marqué sur une grosse pierre qu'on a ménagée dans le roc, au haut de l'escalier vers le nord de la montagne. L'église de Notre-Dame y fut bâtie, et on la donna aux Jésuites portugais. Ceux-ci bâtirent ensuite le petit ermitage qui est au haut du rocher, et l'église de la Résurrection, où est la croix de pierre en relief dont je viens de parler. Ce petit Mont est donc un véritable sanctuaire de dévotion; tout y inspire le recueillement et la piété; et l'on ne sauroit parcourir les saints monuments qui s'y trouvent, que le cœur ne soit atten-

dri et touché de désirs vifs et pressants de se donner à Dieu.

Le grand Mont n'est éloigné du petit que d'une demi-lieue; je n'en ai pas mesuré la hauteur, mais il me parut à l'œil trois ou quatre fois plus élevé et plus étendu que l'autre. Il n'y a pas plus de cinquante ans qu'il étoit aussi désert que le petit Mont, où il n'y a que deux maisons au bas de la montagne, encore n'ont-elles été bâties que depuis trois ou quatre ans. Mais à présent les avenues du grand Mont sont toutes pleines de maisons fort agréables, qui appartiennent aux Malabares, aux Portugais, aux Arméniens, et surtout aux Anglais. Pendant les deux mois que je demeurai l'année dernière au petit Mont, il ne se passa guère de jours que je ne visse des cavaliers, des calèches et des palanquins aller au grand Mont et en revenir, et l'on m'a assuré que quand les vaisseaux d'Europe sont partis de Madras, presque la moitié du beau monde de cette grande ville va passer les mois entiers dans ce lieu champêtre.

L'église de Notre-Dame est bâtie au sommet de la montagne. C'est sans contredit le monument le plus célèbre, le plus autorisé et le plus fréquenté par les chrétiens des Indes, et surtout par les chrétiens qu'on nomme de

Sai  
tag  
cen  
le r  
Rib  
pag  
bile  
syri  
des  
écri  
cure  
ces  
chré  
mat.  
mai  
don  
et v  
fam  
fure  
L  
mas  
églis  
Arm  
qu'o  
Mon  
arm  
voie  
faire

Saint Thomé. Ceux-ci qui habitent les montagnes de Malabar, y viennent de plus de deux cents lieues. Ils ont un archevêque nommé par le roi de Portugal; c'est maintenant don Jean-Ribeiro, ancien missionnaire de notre compagnie dans le Malabar. Ce prélat est fort habile dans les langues du pays, surtout dans le syriaque qui est la langue savante. La liturgie des prêtres malabares appelés *Caçanares*, est écrite en cette langue. Ces *Caçanares* sont les curés des différentes paroisses établies dans ces montagnes, où il y a plus de cent mille chrétiens, dont quelques-uns sont encore schismatiques; les autres furent réunis à l'Église romaine au commencement du siècle passé par don Alexis de Menèzes, alors évêque de Goa et visiteur apostolique. Ce fut lui qui tint le fameux concile de Diamper; dont les actes furent imprimés depuis à Lisbonne.

La croix taillée dans le roc par saint Thomas, est au-dessus du grand autel de l'ancienne église, qui a été depuis fort embellie par les Arméniens orthodoxes et schismatiques, et qu'on appelle maintenant Notre-Dame-du-Mont. Aussitôt que les vaisseaux portugais ou arméniens l'aperçoivent en mer, et qu'ils la voient par son travers, ils ne manquent pas de faire une salve de leur artillerie. Cette croix a

environ deux pieds en carré; les quatre branches en sont égales; elle peut avoir un pouce de relief, et elle n'a pas plus de quatre pouces d'étendue. J'avois cru, sur le témoignage du P. Kirker, qu'elle avoit des paons aux quatre extrémités; mais, ayant su le contraire par des personnes qui l'avoient examinée attentivement, je voulus l'examiner de près moi-même, et je fus convaincu par mes yeux que le P. Kirker avoit écrit sur de faux mémoires, et que c'étoit effectivement des pigeons et non des paons qui se voyoient aux extrémités.

C'est une persuasion générale parmi les Indiens, soit chrétiens, soit idolâtres, que cette croix est l'ouvrage de saint Thomas, l'un des douze apôtres de Jésus-Christ, et que c'est aux pieds de la même croix qu'il expira d'un coup de lance, dont il fut percé par un Brame gentil. Paroitre avoir d'autre sentiment sur la mission et la mort de ce grand apôtre, ce seroit s'exposer à l'indignation et au ressentiment des chrétiens de toute l'Inde : c'est une tradition constante contre laquelle il seroit dangereux de s'élever.

On ne peut nier qu'il ne se fasse de continuel miracles à Notre-Dame-du-Mont. On y voit, comme dans les églises d'Europe où il y a des images miraculeuses, diverses marques

de l  
diffé  
Port  
une  
saint  
temp  
à la  
saint  
et ex  
prot  
l'égl  
peuv  
dra  
que j  
en a  
cents  
de to  
sieur  
trop  
Il  
serm  
où  
tout  
de t  
étoit  
publ  
il m  
roc

de la piété des fidèles, qui ont été guéris de différentes maladies. Huit jours avant Noël les Portugais célèbrent avec beaucoup de solennité une fête qu'ils appellent de l'*Expectation* de la sainte Vierge. Il arrive quelquefois en ce temps-là un prodige qui contribue beaucoup à la vénération que les peuples ont pour ce saint lieu. Ce prodige est si avéré, si public, et examiné de si près par les catholiques et les protestants qui viennent en foule ce jour-là à l'église, que les plus incrédules d'entre eux ne peuvent le révoquer en doute. On en conviendra aisément par les circonstances suivantes, que j'ai apprises d'un de nos missionnaires qui en a été deux fois témoin avec plus de quatre cents personnes de tout âge, de tout sexe, et de toute nation, parmi lesquels il y avoit plusieurs Anglais, qu'on ne soupçonnera pas de trop de crédulité sur cet article.

Il y a environ sept à huit ans que pendant le sermon qu'on faisoit à la fête de l'*Expectation*, où l'église étoit pleine de monde, il s'éleva tout à coup un bruit confus de gens qui crioient de tous côtés, miracle ! Le missionnaire, qui étoit proche de l'autel, ne put s'empêcher de publier le miracle comme les autres; en effet, il m'assura que cette sainte croix qui est d'un roc grossier et mal poli, dont la couleur est

d'un gris tirant sur le noir, parut d'abord rougeâtre, puis devint brune, et ensuite d'un blanc éclatant; enfin, qu'elle se couvrit de nuages sombres qui la déroboient aux yeux, et qui se dissipoient par intervalle; et qu'aus sitôt après elle devint toute moite, et répandit une sueur si abondante, que l'eau en distilloit jusque sur l'autel. La dévotion des chrétiens est de conserver des linges mouillés de cette eau miraculeuse; c'est pourquoy, à la prière de plusieurs personnes considérables, et pour micux s'assurer de la vérité, le missionnaire monta sur l'autel, et ayant pris sept ou huit mouchoirs, il les rendit tout trempés, après en avoir essuyé la croix. Il est à remarquer que cette croix est d'un roc très dur et semblable au rocher auquel elle tient de tous côtés; que l'eau en couloit en abondance, tandis que le reste du rocher étoit entièrement sec, et que le jour étoit fort échauffé par les ardeurs du soleil.

Plusieurs Anglais protestants ne pouvant nier ce qu'ils voyoient de leurs yeux, visitèrent l'autel et les environs dedans et en dehors; ils montèrent même sur l'église de ce côté-là, et examinèrent avec grande attention s'il n'y avoit point quelque prestige dont on voulût surprendre la crédulité des peuples. Mais

après  
cont  
turel  
cont  
divin  
pas  
cessé  
un m  
ce qu  
trou  
dans  
de s  
place

Il  
veille  
ce te  
Port  
pays  
quan  
mall  
rapp  
siècl  
cule  
cert  
tuai  
trou  
de s  
J



après bien des perquisitions inutiles, ils furent contraints d'avouer qu'il n'y avoit rien de naturel dans cet événement, et qu'il y avoit au contraire quelque chose d'extraordinaire et de divin. Ils furent persuadés, mais ils ne furent pas convertis. Lorsque la sueur commença à cesser, le père recteur de Saint-Thomé envoya un missionnaire au petit Mont pour examiner ce qui s'y passoit, et celui-ci m'a protesté qu'il trouva la croix, laquelle est pareillement taillée dans le roc, toute moite comme si elle venoit de suer, et le bas de l'enfoncement où elle est placée toute mouillé.

Il y avoit plusieurs années que cette merveille n'avoit paru au grand Mont, et depuis ce temps-là on n'a rien vu de semblable. Les Portugais, accoutumés à rapporter tout à leur pays, m'ont souvent assuré que ce phénomène, quand il arrive, est le présage de quelque malheur dont la nation est menacée; ils m'en rapportèrent divers exemples arrivés dans le siècle passé, et annoncés par cette croix miraculeuse. C'est là tout ce qu'on peut dire de certain sur les merveilles de ces deux sanctuaires si célèbres dans l'Inde : car il ne se trouve plus personne qui parle de l'apparition de saint Thomas le jour de sa fête.

Je me rendis à Madras le 13 septembre, et la

ord rou-  
uite d'un  
uvrit de  
x yeux,  
t qu'aus-  
répandit  
distilloit  
chrétiens  
de cette  
prière de  
et pour  
sionnaire  
ou huit  
après en  
quer que  
semblable  
ôtés; que  
is que le  
et que le  
rs du so-  
pouvant  
visitèrent  
dehors;  
côté-là,  
s'il n'y  
n voulût  
s. Mais

nuit suivante nous mêmes à la voile. La saison étoit avancée et dangereuse à cause des vents qui règnent sur ces mers. Nous eûmes d'abord des vents variables, avec lesquels nous nous élevâmes allant au nord-est quart-d'est un peu plus de 6 degrés en latitude : car la rade de Madras est par 13 degrés 13 minutes de latitude nord.

Le 21, vers la pointe du jour, nous nous trouvâmes à la vue des montagnes de Ganjam, situées par 19 degrés 30 minutes; ce fut alors que les vents nous devinrent contraires, et que l'orage commença à se faire sentir. Nous résistâmes quelque temps à la violence des ondes en revirant de bord de temps en temps, pour perdre moins de notre route; mais nos précautions furent inutiles, le vent augmenta et se jeta au nord-est quart-d'est. Nous reculions à vue d'œil, parce que les courants forts nous étoient aussi contraires que le vent. On jugea à propos d'aller mouiller un peu près de la terre dans un fond vaseux et de tenue qui se trouve sur cette côte, jusqu'à ce que le vent redevint calme. Tout ce que nous pûmes faire, fut d'aller jeter la maîtresse ancre dans un bon fond à vingt-cinq brasses vis à vis la montagne de Barba que les Anglais appellent *Barua*.

La nuit du 23 au 24, les vents forcèrent, et

la me  
peu  
affre  
Etien  
vergu  
core  
pond  
et l'i  
d'état  
vingt  
cessa  
tion  
dix;  
voit-  
avoit  
Paria  
noms  
rien  
leur i  
d'y r  
Il  
soute  
notre  
lorsq  
notre  
le gr  
pour  
dans

la mer devint si enflée, que le vaisseau, qui étoit peu chargé, fut agité de roulis et de tangage affreux. J'avertis le maître du vaisseau, nommé Etienne, qu'il ne suffisoit pas d'amener les vergues, comme il avoit fait, qu'il falloit encore mettre les mâts de hune bas. Il me répondit qu'il y avoit pensé, mais que la foiblesse et l'ignorance de l'équipage le mettoient hors d'état de prendre cette précaution. En effet, vingt matelots au moins nous eussent été nécessaires pour bien manœuvrer dans la situation où nous étions, et nous n'en avions que dix; encore dans ce petit nombre ne s'en trouvoit-il que deux qui eussent été sur mer; on avoit pris les autres à Pondichery parmi les Parias chrétiens, qui ignoroient jusqu'aux noms des manœuvres, et qui n'entendoient rien au commandement. On ne s'aperçut de leur ignorance que quand il n'étoit plus temps d'y remédier.

Il fallut donc avec nos mâts de hune hauts soutenir toute la furie des vagues et des vents; notre inquiétude devint encore plus grande, lorsque nous reconnûmes que la mâture de notre vaisseau étoit trop haute. Autre malheur: le grand mât, bien qu'il fût tout neuf, se trouva pourri en dedans, parce qu'on l'avoit coupé dans une mauvaise saison. L'horreur de la nuit,

la violence des ondes, et le bruit affreux de l'orage augmentèrent notre juste frayeur ; cependant, vers les dix heures du soir, chacun alla se reposer, à la réserve du premier pilote et du maître du navire. Un peu après minuit, celui-ci vint nous avertir de ne point sortir de la chambre, parce que le grand étai venoit de se rompre ; c'est une manœuvre qui va saisir la tête du grand mât pour l'empêcher de tomber sur la poupe quand on revire de bord. Il ajouta que le grand mât balançoit fort et étoit près de tomber ; son avis étoit assez inutile, car nous étions tous écrasés, si le grand mât fût tombé sur la chambre où nous nous trouvions, M. du Laurens, le frère Morice et moi. Nous sentîmes en ce moment toutes les agitations qui sont ordinaires en de semblables conjonctures ; et nous nous adressâmes à Dieu avec toute la ferveur dont nous étions capables. Peu après, le courant ayant pris le navire par le travers, le fit rouler avec violence vers le côté du bas-bord. Nous présentions le cap au vent, et une seconde houle le faisant relever avec un nouvel effort, le mât se rompit, et tomba sur le côté gauche du navire.

Cet accident, auquel nous venions d'échapper, fut suivi d'un autre qui n'étoit guère moins à craindre ; quand le mât fut dans l'eau

il s  
vag  
cor  
des  
en a  
pon  
se t  
cun  
ger  
cuis  
enfi  
A  
cou  
tom  
Com  
F.  
vie  
crân  
état  
disa  
que  
le v  
anc  
vas  
C  
poi  
l'as  
ge

il se trouva retenu par les haubans, et les vagues le rejetoient avec violence contre le corps du vaisseau. On demandoit de tous côtés des haches pour couper les haubans, et il n'y en avoit point dans le navire, tant il étoit bien pourvu : on eut recours à des sabres, mais ils se trouvèrent si émoussés, qu'ils ne firent aucun effet. Enfin, le pilote, voyant que le danger étoit pressant, se saisit du couteau de la cuisine, et à force de coups le mât se détacha enfin des haubans, et fut porté sur le rivage.

Au même temps, le maître du vaisseau parut couvert de sang. Deux poulies, qui étoient tombées avec le mât, l'avoient blessé à la tête. Comme nous n'avions point de chirurgien, le F. Moricet lava ses plaies avec de l'eau de vie, et lui enveloppa la tête d'un linge. Le crâne n'étant point entamé, il fut aussitôt en état d'agir. Il nous rassura un peu, en nous disant que le danger étoit moins grand depuis que le vaisseau se trouvoit sans mât, parce que le vent avoit moins de prise, et que la maîtresse ancre étoit jetée sur un bon fond de grosse vase.

Cependant, comme l'orage ne s'apaisoit point, nous résolûmes d'implorer par un vœu l'assistance du Ciel. Tout l'équipage se mit à genoux; nous prononçâmes ensemble à haute

voix un acte de contrition, après quoi nous promîmes à Dieu de faire chanter une messe solennelle de Notre-Dame, que nous prenions pour notre protectrice; de communier à cette même messe, et de faire une aumône aux pauvres pour le soulagement des âmes du purgatoire. On songea ensuite à se délasser de ses fatigues, et à prendre un peu de repos. Il fut bientôt troublé par une nouvelle alarme. Le maître du vaisseau, qui veilloit pour tout l'équipage, vint sur les quatre heures du matin nous dire, la larme à l'œil, que tout étoit perdu; que le cable attaché à l'ancre venoit de se rompre; que le vaisseau alloit infailliblement échouer à la côte, où la mer brisoit avec furie; qu'il n'y avoit plus que des ancres médiocres, mais qu'elles n'étoient point parées, et que le cable étoit trop foible pour résister à la tempête. Comme nous n'avions point d'autre ressource, on se mit incessamment à travailler; on attachâ le cable à l'une des ancres; et, après avoir invoqué le saint nom du Seigneur, on le jeta à la mer. Le vaisseau parut s'arrêter tout à coup, au grand étonnement de tout l'équipage; car le vent d'est, qui nous portoit à la côte, souffloit avec fureur.

Nous demeurâmes ainsi à l'ancre le 24, et le lendemain le vent se calma. Nous songeâmes

d'ab  
chen  
onde  
qu'il  
donc  
vent  
refor  
trair  
toit  
toit  
de c  
de l  
née  
temp  
viro  
voile  
de la  
soit  
emb  
une  
qui  
de N  
dire  
huit  
leur  
à la  
fûm  
dess

d'abord à nous tirer d'un voisinage aussi fâcheux que celui de la montagne de Barba. Les ondes étoient si hautes, et le tangage si violent, qu'il fut impossible de lever l'ancre. Il fallut donc couper le cable, afin de profiter d'un vent de sud-sud-est assez fort pour nous faire refouler les courants qui nous étoient contraires. Ce parti, quoique nécessaire, nous jetoit dans une autre extrémité : il ne nous restoit plus que deux petits ancres, et un bout de cable qui n'avoit que quarante-cinq brasses de longueur. La grande vergue avoit été amenée sur le pont dès le commencement de la tempête, avec un tronçon du grand mât, d'environ quinze à seize pieds. On hissa la grande voile, et on alla chercher quelque asile le long de la côte. Aucun de nos pilotes ne connoissoit cette plage, et nous nous trouvions fort embarrassés, lorsque nous aperçûmes au sud une grosse barque qui venoit vent arrière, et qui s'approchoit de nous : c'étoit des habitants de Narapour qui alloient à Ganjam. Ils nous dirent que nous n'en étions éloignés que de huit à dix lieues, et ils voulurent bien diminuer leurs voiles, afin de nous attendre. Étant arrivés à la vue de Ganjam, le 26 septembre, nous fûmes contraints de mouiller à six lieues au-dessous du vent par quinze brasses d'eau.

Nous demeurâmes le lendemain à l'ancre dans une alarme continuelle, à cause du grand fond, du peu de cable que nous avions, et de la foiblesse de notre ancre. On fit des signaux pour demander du secours, on tira du canon, on mit le pavillon en berne; mais personne ne paroissoit. Outre le danger où nous étions d'échouer, pour peu que le vent vint à forcer, nous manquions de vivres, et il ne nous restoit plus qu'un peu de riz et quelques poissons à demi-gâtés.

Dans l'extrême nécessité où nous étions, nous résolûmes d'envoyer à terre le premier pilote et un jeune métis. Comme nous n'avions point de bateau à bord, ils se mirent sur un radeau et ils s'efforcèrent de gagner le rivage à force de rames, afin d'aller à Ganjam demander des chelingues et un pilote, pour nous faire entrer dans le port au premier temps favorable. Ces pauvres gens exposoient ainsi leur vie avec courage pour l'assurer aux autres. Ils furent portés quatre lieues plus bas sur des rochers, où le radeau s'arrêta, et, après bien des risques qu'ils coururent, ils gagnèrent enfin la terre, les pieds tout ensanglantés, de telle sorte qu'il leur fallut trois jours pour se rendre à Ganjam, dont nous n'étions éloignés que de quatre lieues.



Pour nous, qui étions restés dans le vaisseau, nous nous flattions que dès le lendemain ils nous amèneraient du secours et des vivres; mais deux jours s'étant passés sans recevoir de leurs nouvelles, nous ne doutâmes plus, ou qu'ils ne fussent péris sur mer, ou qu'ils n'eussent été dévorés par des crocodiles. Le 28, nous aperçûmes un catimaron, conduit par deux pêcheurs, qui venoient droit à nous du rivage. Arrivés à bord, ils nous firent les compliments de la Chauderie (gouverneur gentil), et d'un capitaine anglais, qui nous offroient leurs services; mais ils ne purent nous rassurer sur la destinée de notre pilote. Nous les renvoyâmes à la hâte, avec des lettres de remerciement que nous écrivîmes à ces Messieurs, par lesquelles nous leur demandions un prompt secours.

Le lendemain 29, nous vîmes sortir de l'embouchure de la rivière une grosse chelingue, qui fut bientôt rendue à bord. Elle nous amenoit notre pilote avec six bons matelots du pays, envoyés à notre secours par M. Symond, anglais, qui faisoit un grand commerce à Ganjam. Le pilote, après nous avoir raconté ses aventures, nous consola fort, en nous rapportant le plaisir que M. Symond se faisoit de nous rendre service, et les ordres qu'il avoit

donnés pour nous faire trouver au rivage voisin des voitures qui nous transportassent commodément à Ganjam. Nous les attendîmes jusqu'au coucher du soleil, et nous apprîmes ensuite qu'un accident imprévu avoit détourné ailleurs son attention.

Dans le dessein de voir notre vaisseau de près, il avoit fait une partie de chasse et y invita un pilote danois qui commandoit un vaisseau arménien. Le Danois ne se rendit qu'avec peine à son invitation; il sembloit qu'il eût un pressentiment de sa mauvaise destinée. Comme ils passoient auprès d'un étang, M. Symond tira au vol un grand oiseau, qui blessé alla tomber dans une petite rivière qui se jette un peu au-dessus de la ville dans la rivière de Ganjam. Le Danois y courut, et comme il marchoit sur les bords, le pied lui glissa; il tomba dans l'eau, précisément au seul endroit où cette rivière a dix ou douze pieds de profondeur, car partout ailleurs elle est guéable. M. Symond et ses gens accoururent au secours, mais ils ne virent que son chapeau qui flottoit sur l'eau. Tout le reste du jour se passa à chercher le corps de cet infortuné, et c'est ce qui empêcha M. Symond de nous envoyer des palanquins, comme il nous l'avoit promis.

Si nous eussions pu prévoir ce contre-temps, nous eussions passé la nuit dans la chelingue, qui demeurait à sec sur le sable du rivage; mais nous prîmes la résolution de marcher toujours vers la ville, dans l'espérance de trouver les palanquins que nous attendions. Nous eûmes quatre grandes lieues à faire dans des chemins que le sable mouvant rendoit très-difficiles, et une rivière à passer, qui étoit fort large et fort profonde. Nous arrivâmes sur ses bords fort fatigués, et il n'y avoit ni bateau pour la traverser, ni maison pour nous retirer. Après avoir attendu long-temps, un Anglais que nous envoyoit M. Symond, nous amena enfin deux bateaux, et nous apprit le chagrin et l'embarras qu'avoit causés le malheur arrivé au Danois.

Nous nous rendîmes, le premier d'octobre, chez M. Symond; il nous reçut avec toute la politesse que nous pouvions attendre d'un homme de condition et de mérite, et il n'omit rien de tout ce qui pouvoit nous faire oublier nos fatigues passées. Il me força de prendre sa propre chambre, jusqu'à ce qu'il eût fait vider une maison qui lui servoit de magasin, pour nous y loger. La ville étoit si peuplée, qu'on n'y trouvoit point de maison qui ne fût remplie.

Ganjam est une des villes les plus mar-

chandés qu'on trouve depuis Madras jusqu'à Bengale : tout y abonde, et le port est très commode. Dans les plus basses marées, son entrée a toujours cinq ou six pieds d'eau, et neuf ou dix dans les eaux vives. On y bâtit des vaisseaux en grand nombre et à peu de frais. Nous comptâmes quatre-vingt-dix-huit vaisseaux à trois mâts échoués sur le rivage, et nous en vîmes environ dix-huit sur le chantier, qu'on construisoit tout à la fois. La facilité et l'abondance du commerce y auroient sans doute attiré les nations européennes, si la jalousie des habitants ne s'étoit opposée à leur établissement. Ces peuples, bien qu'ils soient sous la domination mogole, s'imaginent conserver leur liberté, parce qu'ils sont en possession de ne souffrir aucun More pour gouverner dans leur ville. Néanmoins, depuis quatre ou cinq ans, ils permettent aux Mores d'y fixer leur demeure; mais ils sont fort en garde contre eux, et bien plus contre les Européens. Il y a deux ou trois ans que M. Symond voulut renfermer sa maison d'une petite muraille de brique : le gouverneur et les habitants firent aussitôt cesser l'ouvrage. « Nous connoissons bien le génie » des Européens, disoient-ils; s'il leur étoit » permis duser de briques pour leurs mai-

» so  
Auss  
gran  
gent  
sont  
chau  
couv  
chan  
inco  
L  
rues  
peup  
haut  
petit  
quan  
ans  
ches  
étoi  
mais  
vers  
qui  
é-h  
C  
l'ex  
de  
à G  
a c  
aut

» sons, ils élèveroient bientôt des forteresses.» Aussi n'y a-t-il dans toute la ville qu'une grande pagode et la maison du gouverneur gentil, qui soient de briques; toutes les autres sont construites d'une terre grasse enduite de chaux par dedans et par dehors : elles ne sont couvertes que de paille et de jonc, et il en faut changer une fois en deux ans, ce qui est assez incommode.

La ville est d'une grandeur médiocre, les rues sont étroites et mal' disposées, le peuple fort nombreux. Elle est située à la hauteur de 19 degrés 30 minutes nord sur une petite élévation le long de la rivière, à un quart de lieue de son embouchure. Il y a douze ans qu'elle étoit plus considérable par ses richesses et par le nombre de ses habitants : elle étoit alors beaucoup plus proche de la mer; mais un vent d'est des plus violents, qui s'éleva vers le soir, fit déborder les eaux de la mer, qui submergèrent la ville. Peu de ses habitants échappèrent au naufrage.

Quoique les Indiens soient superstitieux à l'excès, et qu'ils aient ailleurs un grand nombre de pagodes, on n'en voit néanmoins qu'une à Ganjam. Il n'y a pas plus de vingt ans qu'on a commencé à la bâtir. Cette pagode n'est autre chose qu'une tour de pierre massive et

de figure polygone, haute d'environ quatre-vingts pieds, sur trente à quarante de base. A cette masse de pierre est jointe une espèce de salle, où doit reposer l'idole quand l'édifice sera fini. Cependant on a mis *Coppal* ( c'est le nom de l'idole ) dans une maison voisine: là elle est servie par des sacrificateurs et des *Devadachi* ( esclaves des dieux ). Ce sont des filles prostituées dont l'emploi est de danser, et de sonner de petites cloches en cadence, en chantant des cantiques infâmes, soit dans la pagode quand on y fait des sacrifices, soit dans les rues, quand on promène l'idole en cérémonie.

L'histoire du dieu *Coppal* est aussi bizarre qu'elle est confuse et embrouillée. Ce que m'en ont dit les *Brames* est plein de contradictions et n'a nulle vraisemblance. Voici ce qui se rapporte de plus certain. Il y a environ trente ans qu'un marchand étranger apporta une statue assez mal faite; c'étoit à peu près la figure d'un homme haut d'un pied et demi, qui avoit quatre mains: deux étoient élevées et étendues; il tenoit dans les deux autres une espèce de flûte allemande. Ce marchand exposa cette figure en vente. Un prêtre d'idoles qui l'aperçut, fit publier partout que ce dieu lui avoit apparu, et qu'il vouloit être adoré à *Ganjam*

avec  
nat  
dans  
au no  
songe  
divin  
prom  
verne  
peup  
dans  
teme  
une  
C'éto  
On m  
ple p  
deux  
cons  
Je  
chris  
dans  
cons  
ches  
mer  
qui  
pré  
qu'i  
des  
tur

avec la même solennité qu'on adoroit *Jagrenat* (c'est une faineuse idole qu'on révère dans une ville éloignée de quinze à seize lieues au nord de Ganjam, assez près de la mer). Le songe du Brame passa pour une révélation divine; on acheta la statue de Coppel, et on promit de lui bâtir un temple célèbre. Le gouverneur gentil n'eut garde de désabuser le peuple; il trouvoit son intérêt à le confirmer dans son erreur; c'est pourquoi, du consentement des principaux de la ville, il imposa une taxe générale pour les frais du temple. C'étoit à qui auroit part à une si bonne œuvre. On m'a assuré que le gouverneur tira du peuple plus d'argent qu'il n'en falloit pour bâtir deux temples semblables à celui qu'il vouloit construire.

Je ne pus découvrir le moindre vestige du christianisme ni dans la ville de Ganjam, ni dans celle de Barampour, qui est encore plus considérable, soit par la multitude et la richesse de ses habitants, soit par le grand commerce qu'on y fait de toiles et de soieries; ce qui me fait croire que l'évangile n'a jamais été prêché dans ces vastes contrées. Il me semble qu'il s'y établiroit aisément, si l'on y envoyoit des missionnaires. Ces peuples sont d'une nature docile, ils n'ont qu'un médiocre attache-

ment pour leurs idoles , surtout à Barampour, où les pagodes sont fort négligées. D'ailleurs, cette ville étant située entre la côte de Gergelin et celle d'Orixa , on y parle communément les deux langues, et de là on pourroit passer dans l'Orixa, où les peuples ont encore de plus favorables dispositions pour le christianisme. Quelques Brames du pays m'ont assuré qu'il est rare de trouver un Ourias qui ait deux femmes, et que c'est parmi eux un libertinage désapprouvé, quand un homme en épouse deux, surtout si la première n'est pas stérile. J'étois saisi de douleur en voyant l'aveuglement de ces pauvres infidèles. Je me suis servi plusieurs fois d'un interprète pour leur parler des vérités du salut : car personne ici n'entend le *tamul*. Ils recevoient mes instructions avec ardeur et avec piété : ils convenoient sans peine des infamies de leurs dieux, et ils les détestoient : ils n'avoient pas moins de mépris pour leurs Brames, dont ils connoissoient les fourberies et l'avarice : ainsi tout favorise leur conversion ; la Providence nous fournira peut-être les secours nécessaires pour l'entreprendre. Ce ne sont pas les missionnaires qui manqueront ; les Jésuites ne désirent que de se répandre parmi les infidèles, et de se consacrer à leur salut.

Qu  
côte  
venir  
mœur  
l'Inde  
fréné  
qu'il  
qui d  
voit  
voien  
prost  
apost  
l'enfé  
amou  
Ba  
La fo  
en d  
sont  
que  
pas  
haig  
dans  
y av  
que  
J'aur  
sach  
rent  
Eur



Quoique je trouve parmi les peuples de cette côte beaucoup de docilité, je ne puis disconvenir qu'il règne à Ganjam un dérèglement de mœurs qui n'a rien de semblable dans toute l'Inde. Le libertinage y est si public et si effréné, que j'entendis publier à son de trompe, qu'il y avoit du péril à aller chez les *Devadachi* qui demeuroient dans la ville, mais qu'on pouvoit voir en toute sûreté celles qui desservoient le temple de Coppal. Une si étrange prostitution doit animer le zèle des hommes apostoliques destinés à éteindre les flammes de l'enfer, et à allumer partout le feu du divin amour.

Barampour est à quatre lieues de Ganjam. La forteresse y est remarquable. Elle consiste en deux rochers de mediocre hauteur, qui sont environnés d'une muraille de pierre presque aussi dure que le marbre. Elle a bien mille pas de circuit. Ses murs vers le nord sont baignés d'une petite rivière, qui va se jeter dans la mer à une lieue de là. On nous dit qu'il y avoit sur la porte une inscription si ancienne que personne n'en connoissoit les caractères. J'aurois bien voulu la voir; mais les Mores, sachant que j'étois Européen, ne me permirent pas d'en approcher: ils craignent que les Européens ne s'en emparent, ce qui seroit fa-

cile, car il n'y a personne pour la défendre. On m'assura qu'il n'y a guère que soixante ans qu'un homme du pays avec cent de ses compatriotes, y avoit tenu tête pendant deux ans à une armée formidable de Mores, et que cette poignée de gens n'avoit pu être réduite que par la famine. Tout le plat pays est bien cultivé surtout auprès des montagnes, où le riz et le blé viennent en abondance deux fois l'année, de même qu'à Bengale; mais l'air y est beaucoup plus sain, et les bestiaux y sont plus gras et plus vigoureux.

Pendant le séjour que je fis à Ganjam, je fus témoin d'une cérémonie également superstitieuse et extravagante. Un vieux Brame, accompagné de deux principales dames de la ville, se rendit auprès d'une petite élévation de terre que les *carias* (fourmis blanches) avoient formée à vingt pas de notre maison. Le Brame, après avoir fait diverses grimaces ridicules, prononça quelques paroles, et jeta de l'eau sur le monceau de terre. Les femmes vinrent ensuite d'un air fort dévot, et jetèrent sur le même monceau de terre du riz cuit, de l'huile, du lait, du beurre et quantité de fleurs. Ce manège dura près de trois heures, ces femmes se succédant les unes aux autres pour faire leur offrande. Ayant demandé ce que signifioit cette

céré  
repa  
bra  
on n  
pays  
de c  
voien  
quête  
Ne  
lorsq  
marc  
n'avc  
car d  
c'est  
de l'  
recet  
rende  
ne fo  
n'a q  
Je  
et ap  
pres  
étoit  
qu'il  
pas d  
confé  
voir  
aussi

cérémonie, on m'apprit qu'il y avoit là un repaire de serpents, appelés en portugais *cobra capella*, dont la blessure est mortelle, si on n'y applique sur le champ un remède du pays; et que ces femmes avoient la simplicité de croire que par leurs offrandes elles préservoient leurs enfants et leurs maris de la piqure de ces serpents.

Nous étions sur notre départ de Ganjam, lorsqu'on vint me chercher de la part d'un marchand arménien qui étoit à l'extrémité. Il n'avoit aucun secours à attendre dans cette ville, car on n'y trouve ni médecin ni chirurgien: c'est le gouverneur brame qui fait les fonctions de l'un et de l'autre, et il a trois ou quatre recettes très dangereuses à prendre; car, ou elles rendent la santé en peu de temps, ou si elles ne font pas sur le champ leur effet, le malade n'a qu'à se disposer à la mort.

Je me rendis dans la maison de l'Arménien, et après quelques paroles de consolation propres à l'état où il se trouvoit, je m'informai s'il étoit orthodoxe ou schismatique: il m'avoua qu'il étoit schismatique, mais qu'il ne laissoit pas d'entendre la messe dans nos églises, de se confesser aux prêtres catholiques, et de recevoir de leurs mains le corps de Jésus-Christ aussi souvent que de leurs vertabiets. Les Ar-

méniens qui étoient présents m'assurèrent la même chose. En effet, c'est une pratique suivie universellement des Arméniens dans les Indes, lorsqu'ils se trouvent à Manille ou à Goa, de se confesser et communier dans les églises catholiques avec les fidèles, sans qu'ils se croient obligés de renoncer à leur schisme.

Je fis entendre au malade qu'il ne pouvoit point en conscience recevoir les sacrements des prêtres schismatiques; et qu'en se confessant aux catholiques il devoit leur déclarer qu'il vivoit dans le schisme, qu'il n'étoit nullement en état de recevoir l'absolution, si auparavant il n'abjuroit ses erreurs; que sans cela l'absolution qu'on lui donnoit étoit inutile, et que ses péchés n'étoient pas véritablement pardonnés; que, pour moi, je ne pouvois le confesser, encore moins le communier, s'il ne renonçoit au schisme, qui le séparoit de l'Église catholique et romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut; qu'il devoit reconnoître un purgatoire, avouer qu'il est bon et salutaire de prier pour les morts; enfin confesser qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, qui ne font qu'une seule personne divine. Il me répliqua qu'il croyoit être dans une bonne religion, et qu'il ne condamnoit point la nôtre. « Une telle créance, » lui répondis-je, ne vous justifiera pas devant

» Dieu  
 » Égli  
 » deve  
 » men  
 » bur  
 » rez  
 » enc  
 » pou  
 Ap  
 tes le  
 Notre  
 comm  
 nions  
 tout  
 Eglis  
 J'aur  
 sion  
 la fai  
 tique  
 conf  
 grâc  
 main  
 pour  
 tholi  
 dere  
 ensu  
 qu'i  
 de J

» Dieu : puisque vous ne condamnez pas notre  
» Église, et que nous réprouvons la vôtre, vous  
» devez prendre le parti le plus sûr : le mo-  
» ment approche où vous allez paroître au tri-  
» bunal du souverain Juge ; et si vous n'abju-  
» rez vos erreurs, tandis qu'il vous donne  
» encore le temps de le faire, vous êtes perdu  
» pour jamais. »

Après un long entretien où j'employai toutes les raisons les plus propres à le convaincre, Notre-Seigneur lui fit enfin la grâce de se reconnoître ; il renonça de bonne foi à ses opinions, et il protesta qu'il croyoit sans hésiter tout ce que l'Église romaine, seule et vraie Église de Jésus-Christ, professe et enseigne. J'aurois bien voulu lui faire signer sa profession de foi, il y consentoit ; mais je ne pouvois la faire écrire que par des Arméniens schismatiques dont j'avois sujet de me défier. Je la confessai, et il me parut vivement touché de la grâce que Dieu venoit de lui faire. Le lendemain je fis porter à son logis des ornements pour y célébrer le saint sacrifice : tous les catholiques y assistèrent ; le malade eut le courage de recevoir à genoux le saint viatique. Il m'assura ensuite qu'il n'appréhendoit plus la mort, parce qu'il mettoit toute sa confiance dans les mérites de Jésus-Christ. Je l'allai voir encore le lende-

main; et, l'ayant trouvé à l'agonie, je fis les prières de la recommandation de l'ame. On m'attendoit au rivage pour m'embarquer dans une chelingue, car notre vaisseau étoit en rade dès le matin. A peine y fus-je arrivé, que nous mîmes à la voile.

Quand je fais réflexion à la sainte mort de ce bon Arménien, je ne puis m'empêcher d'admirer la conduite adorable de la Providence, qui avoit permis sans doute les malheurs qui nous étoient arrivés pour nous attirer au port de Ganjam, et pour ménager à ce schismatique les moyens de se convertir et de mourir dans le sein de l'Eglise. Ce qui me confirme de plus en plus dans cette pensée, c'est l'aveu que M. du Laurens me fit dans la suite, qu'en moins de quinze jours il avoit fait ses affaires à Bengale aussi avantageusement que s'il y fût arrivé deux mois plutôt, ainsi qu'il l'avoit projeté à son départ de Pondichery.

Ayant levé l'ancre de la rade de Ganjam avec un vent de sud-est, nous découvrîmes le lendemain matin, 26 novembre, la pagode de Jagrenat, qui est à une lieue dans les terres, et nous fûmes par son travers avant le soleil couché. C'est sans contredit la plus célèbre et la plus riche pagode de toute l'Inde : l'édifice en est magnifique; il est fort élevé, et son en-

ceinte  
consi  
rende  
les pi  
son n  
à tout  
dix à  
Le raj  
grand  
l'emp  
c'est  
ment  
ville  
Ce raj  
de se  
J'au  
me de  
pagod  
laisso  
public  
en ap  
tre les  
pays,  
entra  
qu'il y  
il enlev  
formo  
Ce

ceinte est très vaste. Cette pagode est encore considérable par le nombre de pèlerins qui s'y rendent de toutes parts, par l'or, les perles et les pierreries dont elle est ornée : elle donne son nom à la grande ville qui l'environne, et à tout le royaume. On la découvre en mer de dix à douze lieues, quand le temps est serein. Le raja du pays est en apparence tributaire du grand Mogol; il prend même le titre d'officier de l'empire. Tout l'hommage qu'on exige de lui, c'est que la première année de son gouvernement il visite en personne le Nabab de Catek, ville considérable entre Jagrenat et Balassor. Ce raja ne fait sa visite que bien escorté, afin de se mettre à l'abri de toute insulte.

J'aurais souhaité de m'instruire par moi-même des particularités qu'on me racontoit de la pagode de Jagrenat; mais j'appris qu'on n'y laissoit entrer personne qui ne fit profession publique d'idolâtrie; les Mores mêmes n'osent en approcher, et on est surtout en garde contre les Français. Il passe pour constant dans le pays, qu'un Français, sous l'habit de pandaron, entra il y a environ trente ans dans le temple, qu'il y demeura caché, et que pendant la nuit, il enleva un gros rubis d'un prix inestimable, qui formoit un des yeux de l'idole.

Ce temple est surtout célèbre par son an-

oienneté. L'histoire de son origine est singulière : voici ce qu'en apprend la tradition du pays. Après un ouragan des plus furieux, quelques pêcheurs *Ourias* trouvèrent sur la plage, qui est fort basse, une poutre que la mer y avoit jetée ; elle étoit d'un bois particulier, et personne n'en avoit vu de semblable ; elle fut destinée à un ouvrage public ; et ce ne fut pas sans peine qu'on la traîna jusqu'à la première peuplade, où fut bâtie ensuite la ville de Jagrenat. Au premier coup de hache qu'on lui donna, il en sortit un ruisseau de sang. Le charpentier interdit cria au prodige ; le peuple y accourut de tous côtés, et les Brames, encore plus intéressés que superstitieux, ne manquèrent pas de publier que c'étoit un dieu qui devoit être adoré dans le pays.

Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans cette liqueur rouge qui couloit de la poutre. J'ai vu à Ganjam de ces poutres qui venoient des montagnes voisines. Quand le bois n'est pas coupé dans la bonne saison, si on le laisse longtemps au soleil, il ne manque pas d'être rongé en dedans par les vers qui creusent jusqu'au cœur du bois. Qu'on le jette ensuite dans l'eau, il en est bientôt abreuvé, il s'y fait des réservoirs, et l'eau en sort en abondance quand la hache pénètre un peu avant.

Cet  
quant  
l'eau,  
y avo  
de n  
pauvr  
étoien  
donc  
Elle  
d'un  
étend  
coud  
faire  
voit p  
passe  
strue  
qui r  
tiens  
qu'il  
L  
plus  
entra  
aux.  
Ava  
temp  
cipa  
taxe  
disp



Cette poutre étoit d'un bois rouge : il y a quantité de ces arbres au Pégu et à Tenasserim; l'eau, en pénétrant dans le cœur de la poutre, y avoit pris la couleur du bois : ainsi rien que de naturel dans cette eau rougie; mais ces pauvres idolâtres, abusés par leurs Brames, étoient ravis d'y trouver du prodige. On en fit donc une statue de cinq à six pieds de hauteur. Elle est très mal faite, et c'est plutôt la figure d'un singe que d'un homme. Ses bras sont étendus et tronçonnés un peu plus bas que le coude; c'est apparemment parce qu'on a voulu faire la statue d'une seule pièce : car on ne voit point de statues mutilées dans l'Inde; elles passent dans l'esprit de ces peuples pour monstrueuses, et lorsqu'ils voient de nos images, qui n'ont que le buste, ils reprochent aux chrétiens leur cruauté, de mutiler ainsi des Saints qu'ils révèrent.

Le tribut qu'on tire des pèlerins est un des plus grands revenus du raja de Jagrenat. En entrant dans la ville, on paie trois roupies aux gardes de la porte; c'est pour le raja. Avant que de mettre le pied dans l'enceinte du temple, il faut présenter une roupie au principal Brame, qui en a soin; c'est la moindre taxe; que les plus pauvres ne peuvent pas se dispenser de payer. Pour ce qui est des riches,

ils donnent des sommes considérables. Depuis peu, il en coûta plus de huit mille roupies à un riche marchand qui étoit venu de Balassor.

On ne sauroit croire la foule et le concours des pèlerins qui viennent à Jagrenat de toute l'Inde, soit en-deçà, soit au-delà du Gange. Il y en a qui ont fait plus de trois cents lieues en se prosternant continuellement par terre sur la route, c'est-à-dire, qu'en sortant de leurs maisons, ils se couchent tout de leur long, les mains étendues au-delà de la tête, et puis se relevant, ils recommencent à se prosterner de la même manière, en mettant les pieds où ils avoient les mains, ce qu'ils continuent de faire jusqu'à la fin de leur pèlerinage, qui dure quelquefois plusieurs années. D'autres traînent de pesantes et longues chaînes attachées à leur ceinture. Quelques-uns ont les épaules chargées d'une cage de fer, dans laquelle leur tête est renfermée.

Vous jugez bien, mon révérend père, que des personnes qui se livrent à de si grandes austérités, sans être soutenues de la grâce, deviendroient de fervents chrétiens s'ils connoissoient Jésus-Christ. Que ne feroient-ils pas, que ne souffriroient-ils pas pour son amour, s'ils savoient ce qu'il a souffert pour eux ! Mais aussi que la vie pénitente et austère des mis-

sionn  
quan  
nir à  
divin  
et d'  
boucl  
c'est  
rable  
ou qu  
Pec  
la po  
touro  
terre  
du m  
vents  
couch  
chang  
parce  
nous  
lieues  
d'une  
No  
point  
le soi  
le jou  
la sai  
fonce  
à fait

sionnaires leur devient douce et consolante, quand ils voient ces pénitents idolâtres, en venir à ces excès pour honorer leurs fausses divinités! Les gentils des côtes de Gergelin et d'Orixa ont continuellement Jagrena à la bouche; ils l'invoquent en toute rencontre; et c'est en prononçant ce nom qui leur est vénérable, qu'ils font sûrement tous leurs marchés, ou qu'ils prêtent leurs serments.

Pendant notre petite traversée de Ganjam à la pointe des Palmiers, nous eûmes presque toujours, durant la nuit, de petits vents de terre qui duroient jusque vers les dix heures du matin. Sur les deux heures après-midi les vents venoient du large, et souffloient jusqu'au coucher du soleil. Pendant l'intervalle de ces changements de vent, il nous falloit mouiller, parce que les courants étoient contraires. Ainsi, nous fûmes cinq jours à faire environ quarante lieues, sans nous éloigner de la terre de plus d'une lieue.

Nous arrivâmes le jour de saint André à la pointe des Palmiers, et nous la doublâmes vers le soir. Nous avons reconnu la fausse pointe le jour précédent; elle est très dangereuse dans la saison des vents du sud, parce que l'enfoncement que fait cette fausse pointe est tout à fait semblable à celui que fait la véritable,

et tous les jours on s'y trompe, au risque de faire naufrage; car, quand on y est une fois entré, on ne peut plus guère s'en retirer. Comme nous n'avions pas pris hauteur ce jour là, nous crûmes d'abord que la fausse pointe étoit la véritable; mais ayant remarqué que les bords du rivage étoient fort escarpés, et ayant aperçu des terres blanches par intervalle, nous reconnûmes aussitôt notre erreur, et il nous fut aisé de sortir de ce mauvais pas, parce que c'étoit la saison où les vents de terre règnent pendant la nuit. Si l'on fait attention à ces remarques, on n'y sera pas surpris. La véritable pointe des Palmiers est une terre basse et noyée, où il paroît des arbres éloignés les uns des autres bien avant dans la mer, sans qu'on puisse voir le rivage que d'une manière confuse.

Après avoir dépassé la pointe des Palmiers, des vents forts et contraires nous obligèrent de louvoyer durant sept jours avant que d'arriver à la rade de Balassor, qui n'en est éloignée que de quinze lieues. Les marées violentes nous faisoient dériver jusque près du Canaca; c'est une rivière au sud-ouest de l'enfoncement de la pointe des Palmiers. Ses habitants ont la réputation d'être de grands voleurs. Pour ne pas perdre de temps à attendre le pilote-côtier

à la h  
cée,  
du n  
lasso  
où n  
périr  
pilot  
les d  
brass  
pris  
chass  
pied  
juste  
est t  
sans  
jour  
cabe  
haut  
prés  
mes  
au l  
L  
pilo  
cre  
pied  
ban  
Ces  
côt

à la barre de Balassor , car la saison étoit avancée , M. du Laurens envoya à terre le maître du navire , il mit deux jours à se rendre à Balassor , et il vint ensuite nous joindre à la rade où nous avions mouillé , et où nous pensâmes périr. Celui qui sondoit avoit mal instruit le pilote de la quantité du fond ; il fit mouiller sur les dix heures du soir , croyant être par quatre brasses ; mais une heure après le pilote ayant pris lui-même la sonde , pour voir si l'ancre ne chassoit pas , il trouva qu'il n'y avoit que sept pieds d'eau , et nous en tirions six. Nous étions justement sur la barre de Balassor , où le sable est très dur , et où nous ne pouvions échouer sans faire naufrage. Comme la mer perdoit toujours , il fit lever tout le monde , et on vira au cabestan avec tant de diligence , que l'ancre fut haute avant que le navire eût touché. Dieu nous préserva encore de ce malheur , car nous n'eûmes que le temps nécessaire pour nous mettre au large.

Le lendemain 8 décembre , aussitôt que le pilote français du Gange fut entré , on leva l'ancre pour aller mouiller ce jour-là même aux pieds des brasses. ( On appelle ainsi un grand banc qui occupe tout l'embouchure du Gange ). Ces brasses ne sont que du côté de l'ouest ; du côté de l'est , on peut entrer et sortir du Gange ,

sans passer sur aucun banc. Nul vaisseau n'entre jamais par la passe de l'est, quoique tous y passent en sortant. Une infinité de bancs cachés qui l'entourent et qui s'étendent fort loin dans la mer, rendent cette passe très dangereuse. Ces bancs forment à l'embouchure du Gange un canal fort étroit, qu'on découvre aisément en sortant, parce que le canal est près des terres; mais on ne peut le connoître quand on vient du large. Les grands vaisseaux attendent le demi-flot pour passer les deux brasses, et vont mouiller dans un endroit où il y a toujours cinq ou six brasses d'eau : on l'appelle *la chambre du diable*, parce que la mer y est extrêmement haute quand le vent est violent, et que les vaisseaux y sont en danger. Les brasses ne changent jamais : les petits vaisseaux passent la première brasse, qui n'a pas plus de deux lieues, et se rendent dans le canal le long de la terre, comme nous fîmes. Nous fûmes plus de dix jours à remonter le Gange jusqu'à Chandernagor, et ce ne fut pas sans danger. Le vent contraire nous-obligeoit de louvoyer pour avancer chemin à la faveur du flot, et le navire ayant refusé de revirer de bord, nous fûmes contraints de mouiller au plus vite. La poupe, en évitant, se trouva à six pieds d'eau; on porta une ancre au large, et nous nous tirâmes d'affaire.

La p  
a douz  
sur le r  
ne sau  
rissent  
Ougli,  
depuis  
qu'on f  
tention  
serve l  
une rel  
plus ab  
tions y  
portent  
apport  
cus. J'a

La première fois que je vins à Bengale, il y a douze ans, il nous arriva un pareil accident sur le même fleuve, mais un peu plus bas. On ne sauroit croire combien de vaisseaux y périrent; les plus grands y naviguent jusqu'à Ougli, c'est-à-dire, plus de quatre-vingts lieues depuis son embouchure. Le riche commerce qu'on fait à Bengale ne permet pas de faire attention à ces pertes fréquentes. Si Dieu me conserve la vie, j'aurai l'honneur de vous envoyer une relation de ce royaume, le plus riche et le plus abondant de toute l'Inde. Toutes les nations y apportent de l'argent, et elles n'en rapportent que des effets. Les Anglais seuls y ont apporté cette année plus de six millions d'écus. J'ai l'honneur d'être, etc.

~~~~~

## LETTRE

Du P. Claude - Antoine Barbier , missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Petit, provincial de la même Compagnie, ci-devant missionnaire des Indes.

A Pinneypundy, ce 1<sup>er</sup> décembre 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

J'AI eu l'avantage, peu après mon arrivée aux Indes, d'entrer dans le Carnate, et d'être chargé par mes supérieurs, du gouvernement de la mission que vous aviez quittée un an auparavant pour passer en Europe. C'est pour moi une raison de vous adresser la première lettre que j'écris en France, afin de vous rendre compte de ce qui s'est passé de plus remarquable dans une mission dont vous êtes regardé comme le père. Je ne vous dirai rien de la joie secrète que j'ai ressentie en embrassant ce nou-

veau ge  
même a  
du petit  
sion. D  
de ma f  
toutes l  
d'une vi  
nature.

Après  
qu'il m'  
suis tro  
velle m  
cher, q  
fusse vé  
ler dans  
de l'étu  
encore  
nécessa  
tils : ma  
instruir  
Ce fu  
j'entrai  
encore  
les caté  
un gran  
instruit  
Qu'il es  
naire

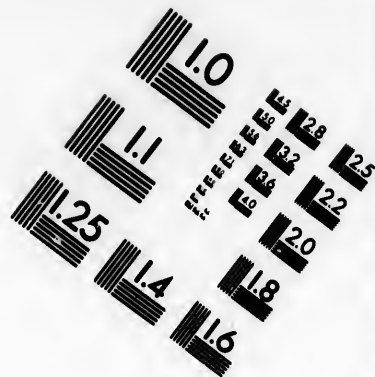
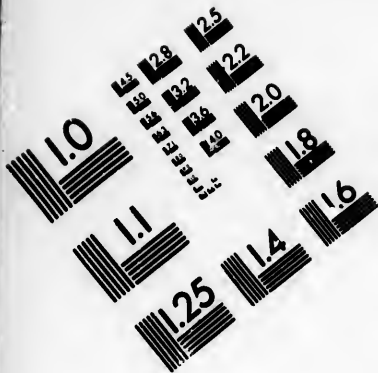


veau genre de vie : vous avez éprouvé vous-même avec quelle bonté Dieu nous dédommage du petit sacrifice qu'on lui fait en cette occasion. Du moins le Seigneur a eu compassion de ma faiblesse, et il a bien voulu me faciliter toutes les choses qui, dans les commencements d'une vie si extraordinaire, révoltent le plus la nature.

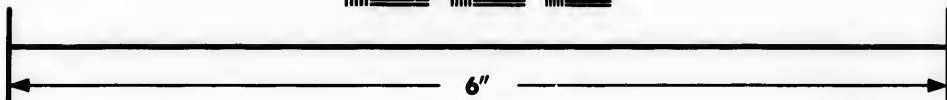
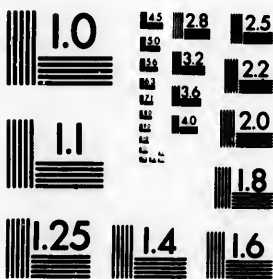
Après le tribut ordinaire d'une maladie, qu'il m'a fallu payer les premiers mois, je me suis trouvé tellement accoutumé à cette nouvelle manière de vivre, de se vêtir et de marcher, qu'il ne me venoit aucun doute que je ne fusse véritablement destiné de Dieu à travailler dans cette mission. La difficulté inséparable de l'étude de tant de langues ne m'a pas permis encore de parler avec cette facilité qui seroit nécessaire pour traiter librement avec les gentils : mais, grâces à Dieu, j'en sais assez pour instruire par moi-même les néophytes.

Ce fut le premier mars de cette année que j'entrai dans la mission de Carnate. Je n'y avois encore demeuré que quelques semaines, lorsque les catéchistes m'amènèrent de divers endroits un grand nombre de catéchumènes fort bien instruits et disposés à recevoir le baptême. Qu'il est consolant pour un nouveau missionnaire de commencer ses fonctions par admi-





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

14 128  
15 132  
16 125  
17 22  
18 20

19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

nistrer le baptême à près de deux cents personnes ! Je recueillois ainsi la moisson que vous aviez semée : la joie et la consolation étoit pour moi toute entière, tandis que le travail, et par conséquent le mérite, étoit votre partage.

Je ferois violence à votre modestie, mon révérend père, si je marquois dans un plus grand détail les traces de votre zèle que je trouvois presque à chaque pas, en parcourant les endroits où vous avez demeuré : mais du moins vous ne serez pas insensible aux regrets de vos néophytes, qui demandent sans cesse au Seigneur le prompt retour de leur pasteur et de leur père.

Comme la fête de Pâques approchoit dans le temps que j'arrivai à Pinneypundi, je ne crus pas devoir sitôt entreprendre aucun voyage : en effet, je fus assez occupé à contenir la dévotion des chrétiens qui se rendirent en foule à mon église. On est frappé et attendri tout à la fois, lorsque, arrivant nouvellement d'Europe, on voit la ferveur avec laquelle ces bons néophytes font huit et neuf journées de chemin à pied pour avoir le bonheur d'entendre une messe ; bien plus encore, quand on est témoin de l'assiduité avec laquelle ces pauvres gens, après tant de fatigues, se trou-

vent aux  
font dans  
grande par  
pour pren  
sous le pre  
core y en  
ploient ce  
naires. Vo  
mon révél  
de l'autre  
nuit à faire  
en récitan  
la passion

Après l  
tant retiré  
vint m'ave  
de cinq a  
y être bap  
coup d'un  
voit déco  
par le mo  
par les c  
avoit été  
lui donno  
Je courus  
Durant la  
mis le sel  
ses paren

vent aux instructions et aux prières qui se font dans l'église presque tout le jour et une grande partie de la nuit. Ils se retirent ensuite pour prendre quelques heures de sommeil sous le premier arbre qu'ils rencontrent : encore y en a-t-il plusieurs parmi eux qui emploient ce temps-là à des pénitences extraordinaires. Vous aurez vu sans doute comme moi, mon révérend père, des chrétiens de l'un et de l'autre sexe passer plusieurs heures de la nuit à faire sur leurs genoux le tour de l'église, en récitant des prières vocales, et en méditant la passion du Sauveur.

Après la cérémonie du vendredi-saint, m'étant retiré pour prendre un peu de repos, on vint m'avertir du danger où étoit un enfant de cinq ans, qu'on avoit porté à l'église pour y être baptisé. Il venoit d'être attaqué tout à coup d'une maladie violente, dont on ne pouvoit découvrir la cause ; on jugeoit pourtant, par le mouvement irrégulier de ses yeux, et par les convulsions de tout son corps, qu'il avoit été mordu de quelque serpent, et on ne lui donnoit plus que quelques instants à vivre. Je courus aussitôt à l'église, et je le baptisai. Durant la cérémonie, et surtout lorsque je lui mis le sel béni dans la bouche, cet enfant que ses parents tenoient entre leurs bras à demi-

mort, parut à l'instant se ranimer : il se mit à pleurer, et ensuite il s'endormit. Deux heures après il se réveilla en parfaite santé, et il alla se ranger avec les autres enfants de son âge. Les chrétiens ne doutèrent point qu'une si prompte guérison ne fût l'effet du baptême.

Je comptois aller, après les fêtes de Pâques, à Adichenelour, pour y célébrer la fête de la Pentecôte dans la nouvelle église que vous y avez fait construire; mais j'appris qu'elle avoit été tout à fait ruinée par une inondation qui arriva l'hiver passé. Je fus bien dédommagé de la peine que me causa ce contre-temps, par le bonheur que j'eus de gagner sûrement une ame à Dieu le propre jour de cette fête. J'étois occupé à entendre les confessions des chrétiens, qui étoient venus de fort loin et en grand nombre, lorsqu'un gentil se présenta à la porte de l'église avec sa femme, qui apportoit son fils de quatre grandes lieues, dans l'espérance qu'on lui avoit donnée qu'il recevroit quelque soulagement dans l'église des chrétiens. Cet enfant étoit à l'extrémité. Je fis comprendre à ses parents que le baptême étoit le seul remède dont il eût besoin, et que si leur fils venoit à mourir, ils auroient du moins la consolation d'être assurés qu'il vivroit éternellement dans la gloire. Ils y consentirent, et je baptisai l'en-

fant. A p  
entre les  
plus tard  
de voir D  
le corps  
solennité  
mêmes à  
notre sai  
personne  
traits de  
missionn

Je suis  
une fami  
mencé p  
Le mauv  
tes d'ent  
touché  
maison  
toute la  
larmes e  
sur le p  
roit. Il  
et il re  
chiste.  
moribon  
lut. La  
son cœ  
comme

fant. A peine s'étoient-ils retirés, qu'il mourut entre les bras de sa mère. Un quart-d'heure plus tard, il eût été privé à jamais du bonheur de voir Dieu. Ces bonnes gens me rapportèrent le corps de leur enfant que je fis enterrer avec solennité, et ils me parurent disposés eux-mêmes à renoncer à l'idolâtrie, et à embrasser notre sainte religion. Vous savez mieux que personne, mon révérend père, combien ces traits de la Providence sont consolants pour un missionnaire.

Je suis occupé actuellement à faire instruire une famille entière, dont la conversion a commencé par un bon vieillard qui en est le chef. Le mauvais temps obligea un de mes catéchistes d'entrer dans une peuplade voisine : il fut touché des plaintes qu'il entendit faire dans la maison d'un gentil ; il y entra ; et trouvant toute la famille éplorée, il connut par leurs larmes et par leurs gémissemens, qu'ils étoient sur le point de perdre leur père, qui se mourait. Il approcha du lieu où étoit ce vieillard, et il remplit alors la fonction d'un zélé catéchiste. Il annonça Jésus-Christ à ce pauvre moribond, et il l'instruisit des vérités du salut. La grâce qui agissoit en même temps dans son cœur, le porta à demander le baptême : et comme le péril étoit pressant, il lui fut con-



fééré sur l'heure par le catéchiste. Les forces semblèrent revenir au malade, ou plutôt la fermeté de sa foi lui fit tirer des forces de sa propre foiblesse. Il se fit porter le jour suivant à l'église, et là, entre les bras de ses enfans, il reçut les saintes onctions. A peine l'eurent-ils reporté dans sa maison qu'il expira.

Cette mort donna lieu à une grande contestation qui s'éleva entre les enfans et les parents du défunt. Ceux-ci, qui étoient accredités dans la bourgade, prétendoient que le corps fût brûlé selon la coutume de leur caste. Les enfans, tout gentils qu'ils étoient, s'y opposèrent, et dirent que leur père étant mort chrétien, il seroit enterré suivant la coutume qui s'observoit dans l'église des chrétiens. Comme cette contestation faisoit de l'éclat, elle vint bientôt à la connoissance du raja d'Aneycoulam. Nous avons dans cette cour de puissans ennemis. Cependant la Providence ménagea si bien les choses, que la religion eut le dessus. Le raja répondit que, puisqu'il honoroit de sa bienveillance le Sanias de Pinneypundi, et qu'il lui permettoit d'avoir des disciples, il vouloit qu'on les laissât vivre selon ses usages. Les enfans du défunt me firent savoir cette réponse, dont je rendis grâces à Notre-Seigneur. La cérémonie de l'enterrement se fit à l'ordinaire,

et mainte  
posent à  
faits, pa  
lier : car  
cueille d  
les écri  
plus fait  
sionnaire

Après  
voient q  
prouva  
commen  
m'appri  
sur le ré  
dont on  
si grand  
du cerv  
par les  
fermés  
vrez-le  
lumière  
per la  
ment n  
nouvea  
coule c  
picoter  
passai  
un mo

et maintenant la veuve avec ses enfants se disposent à recevoir le baptême. Je rapporte ces faits, parce qu'ils ont quelque chose de singulier : car, pour les fruits ordinaires que l'on recueille dans cette mission, il seroit inutile de les écrire à une personne qui en a plus vu et plus fait que ne peut savoir un nouveau missionnaire.

Après les continuelles occupations que m'avoient données les grandes fêtes, Dieu m'éprouva par la maladie dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre. Mon expérience m'apprit alors ce que je n'avois pu comprendre sur le récit d'autrui, de la nature d'une fluxion dont on est tourmenté dans ce pays. C'est une si grande abondance de sérosités qui tombent du cerveau, et qui s'écoulent continuellement par les yeux, qu'il est impossible de les tenir fermés pendant un temps considérable. Ouvrez-les, c'est encore pis; chaque rayon de lumière est une espèce de dard qui vient frapper la prunelle. Il n'y a pas jusqu'au mouvement naturel des paupières, qui ne cause un nouveau supplice; parce que l'humeur qui découle étant fort gluante, forme des pointes qui picotent sans cesse la membrane de l'œil. Je passai ainsi huit jours sans pouvoir prendre un moment de repos. Cette insomnie me causa

la fièvre, accompagnée d'un dégoût extrême pour toute sorte d'aliments. Mais Notre Seigneur, qui sait proportionner les maux à notre foiblesse, me rendit la santé au bout de six semaines.

J'entrepris aussitôt le voyage que j'avois projeté de faire à l'ouest, pour visiter la chrétienté de Courtempettey, en repassant par le sud pour recueillir les débris de l'église que vous y avez bâtie. Cette tournée me parut être de près de quatre-vingts lieues, prenant depuis Pinneypundi jusqu'à Chingama, d'où, passant au sud par Adichencour, on visite les habitations qui bordent la rivière de Ponarou, puis on revient par l'est de Gingi. Dans cette excursion, j'éprouvai aux pieds et aux jambes les douleurs que ces nouvelles courses ne manquent pas de causer. A la fin, je me suis fait à la fatigue, et grâces à Dieu, il faut maintenant que les épines, dont vous savez que ces prairies sont toutes semées, soient bien longues et bien aiguës, pour ne pas céder à la fermeté et à l'assurance avec lesquelles je les foule. Il est vrai que la vue des lieux consacrés par ces sueurs et par les souffrances des anciens missionnaires, a bien de quoi encourager leurs successeurs; et en particulier, le souvenir de la prison que vous avez eu à souffrir dans l'en-

droit me  
contribu

A pein  
me fit le  
le P. Ma  
auparava  
Chingam  
toute pa  
digue pa  
Du moim  
rendre d  
à tout. J  
à présent  
teur de  
pris, il  
même, e  
serve en  
rieuses p  
ornent  
forcé to  
séjour  
gentils  
convers  
fit croir  
cution.  
change  
idole in  
lui ren

droit même où je passois alors, a beaucoup contribué à me soutenir dans ce voyage.

A peine fus-je arrivé à Courtempettey, qu'on me fit le récit des outrages et des insultes que le P. Mauduit avoit essayés quelques années auparavant, lorsqu'on l'arrêta prisonnier à Chingama. On me menaçoit d'une destinée toute pareille : mais Notre Seigneur ne prodigue pas ces sortes de faveurs à tout le monde. Du moins, si en les désirant, on pouvoit s'en rendre digne, il me semble que j'étois disposé à tout. Je pensois souvent que le P. Laynez, à présent évêque de Saint-Thomé, et fondateur de la mission de Courtempettey, avoit été pris, il y a quelques années, dans ce lieu-là même, et y avoit reçu des plaies dont il conserve encore les cicatrices, mille fois plus glorieuses pour lui que les pierres précieuses qui ornent la mitre que le souverain pontife l'a forcé tout récemment d'accepter. Mais enfin le séjour que j'y ai fait a été tranquille, et les gentils ne m'ont point inquiété. Cependant la conversion d'un fameux gentil de ce pays me fit croire que j'allois essayer une rude persécution. Cet idolâtre, pour m'assurer que son changement étoit sincère, m'avoit remis son idole infâme, qui n'est redevable du culte que lui rendent les Indiens, qu'à la corruption de

leurs cœurs. Ses parents faisoient déjà beaucoup de bruit, mais Dieu permit que cet orage n'eût pas de suite.

Je pris ma route vers Tandarey, où je dressai un oratoire sur les débris d'une chapelle qui fut bâtie autrefois par le vénérable P. Jean de Brito, martyrisé dans le royaume de Marava. Si mes facultés me l'eussent permis, j'aurois relevé cette église, tant à cause de la vénération que nous devons avoir pour ce saint homme, qu'à cause de la situation du lieu même où les chrétiens peuvent s'assembler commodément. Mon dessein est d'employer à cet usage le premier secours qui me viendra d'Europe.

En passant à Tirounamaley j'eus le chagrin d'y voir triompher la superstition par la beauté des édifices consacrés aux idoles, par la magnificence des portiques où une imagination ridicule fait nourrir et honorer une multitude prodigieuse de singes, et beaucoup plus encore par les monuments que l'impiété élève chaque jour aux endroits où l'on a obligé les femmes à se brûler toutes vives après la mort de leurs maris. Il y en avoit sept ou huit tout récents qui me pénétrèrent de la plus sensible douleur.

Au sortir de Tandarey, le voisinage de Gingi

et d'au  
ménag  
m'expo  
tre den  
d'y fai  
tentant  
dèles c  
traite.

Enfi  
sion, e  
plus a  
revenu  
Saints.  
ciples  
instruc  
que le  
de plu  
votre  
mains.

et d'autres grandes villes me fit garder plus de ménagements pour secourir les chrétiens, sans m'exposer à être découvert. Je n'eus plus d'autre demeure que les bois; encore étois-je obligé d'y faire mes fonctions durant la nuit, me contentant pendant le jour d'entretenir les infidèles que la curiosité attiroit au lieu de ma retraite.

Enfin, après avoir fait le tour de cette mission, et y avoir recueilli une moisson beaucoup plus abondante que je n'osois l'espérer, je suis revenu ici pour y célébrer la fête de tous les Saints. Je puis vous assurer que vos chers disciples conservent précieusement le souvenir des instructions qu'ils ont reçues de leur maître; et que leur ferveur, loin de s'affoiblir, augmente de plus en plus chaque jour. Priez Dieu que votre ouvrage ne dépérisse pas entre mes mains.

---

**LETTRE**

**Du P. de Bourzes , missionnaire de la Compagnie  
de Jésus , à Madame la comtesse de Soudé.**

**De la Mission de Maduré, le 21 septembre 1713.**

**MADAME ,**

*La paix de N. S.*

Vous ne vous contentez pas de me donner des marques de votre souvenir et de vos bontés ordinaires, par les fréquentes lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire, vous les accompagnez encore de présents et de libéralités : votre piété va chercher jusqu'aux extrémités du monde des nations que le malheur de leur naissance a plongées dans l'idolâtrie ; et par le secours que votre zèle me procure , vous contribuez, autant qu'il dépend de vous, à leur conversion et à leur salut. Vos largesses ne se bornent pas même à la vie présente, vous les

portez  
que vous  
charité  
Dieu d  
temps ,  
mes po  
celle de  
procur  
de ses  
penser  
reconn  
Pour  
tions q  
à tous  
répon  
faire u  
plique  
gion e  
rai-je  
ble, e  
prem  
Vo  
com  
de p  
part  
ves  
plus  
yres

portez au-delà du tombeau, par les mesures que vous avez prises, afin que les effets de votre charité subsistent encore, lorsqu'il aura plu à Dieu de vous retirer de ce monde. Il y a longtemps, Madame, que je ne trouve plus de termes pour vous exprimer ma reconnoissance et celle de nos néophytes; mais le Dieu dont vous procurez la gloire, en augmentant le nombre de ses adorateurs, saura bien mieux récompenser vos bienfaits, que nous ne pouvons les reconnoître.

Pour vous satisfaire sur les diverses questions que vous me faites, je répondrai par ordre à tous les articles de votre lettre: mais je n'y répondrai qu'en peu de mots. Il me faudroit faire un volume entier, si j'entreprendois d'expliquer en détail tout ce qui concerne la religion et les usages de Maduré. Peut-être pourrai-je un jour contenter une curiosité si louable, et c'est à quoi je prétends consacrer mes premiers moments de loisir.

Vous me demandez d'abord si l'on voit ici, comme en Europe, des distinctions de rang et de préséance: oui, Madame; comme il y a partout des montagnes et des vallées, des fleuves et des ruisseaux; partout, et aux Indes plus qu'ailleurs, on voit des riches et des pauvres, des gens d'une haute naissance, et d'au-



tres dont la naissance est vile et obscure. Pour ce qui est des pauvres, ils y sont en très grand nombre; une infinité de malheureux sont morts de faim depuis quatre ou cinq ans : d'autres ont été contraints de vendre leurs propres enfants, et de se vendre eux-mêmes afin de pouvoir vivre. Il y en a qui travaillent toute la journée comme des forçats, et qui gagnent à peine ce qui suffit précisément pour subsister ce jour-là même eux et leur famille : on voit une multitude de veuves qui n'ont pour tout fonds qu'une espèce de rouet à filer : on en voit plusieurs autres, tant hommes que femmes, dont l'indigence est telle, qu'ils n'ont pour se couvrir qu'un méchant morceau de toile tout en lambeaux, et qui n'ont pas même une natte pour se coucher. Les maisons des paysans d'Europe sont des palais, en comparaison des misérables tandis où la plupart de nos Indiens sont logés. Trois ou quatre pots de terre sont tous les meubles de leur cabane. Plusieurs de nos chrétiens passent les années entières sans venir à l'église, faute d'avoir la petite provision de riz ou de millet nécessaire pour vivre durant le voyage.

On ne laisse pas de trouver des personnes riches aux Indes. L'agriculture, le commerce, les charges, sont des moyens ordinaires de

s'enrichir  
la peine  
et l'usage  
cice de  
Le vol  
nir rien  
pas qu  
larcins  
soient  
parmi  
git pa  
fession  
Les la  
tentifs  
lève  
beau  
fréqu  
nes,  
peup  
par l  
pire  
que  
L  
rich  
font  
c'es  
terr  
jus

s'enrichir; mais le pauvre laboureur a bien de la peine à se sauver de l'oppression : la fraude et l'usure règnent dans le commerce, et l'exercice des charges est un véritable brigandage. Le vol est un autre moyen plus court de devenir riche : il est ici fort en usage, et je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde où les petits larcins soient plus détestés, et où les grands soient plus impunis. Le croiroit-on ? on trouve parmi nos Indiens une caste entière qui ne rougit pas de porter le nom et de faire une profession publique de voleurs de grands chemins. Les laboureurs doivent être extrêmement attentifs, surtout la nuit, pour qu'on ne leur enlève pas leurs bœufs et leurs vaches : ils ont beau y veiller, leurs pertes n'en sont pas moins fréquentes. On a cru arrêter ces vols nocturnes, en établissant des gardes dans toutes les peuplades, lesquels sont entretenus et payés par les laboureurs; mais le remède est devenu pire que le mal; ces gardes sont plus voleurs que les voleurs mêmes.

Les rois et les seigneurs amassent de grandes richesses par leurs concussions; mais quel usage font-ils de ces trésors? Ils les enterrent, et c'est ainsi que l'avarice des hommes rend à la terre ce que leur cupidité leur a fait chercher jusqu'au fond de ses entrailles. Sans cela l'or

seroit ici très commun. Le feu roi de Tanjaour a ainsi enfoui quantité de millions. A ce tombeau de son avarice, brûlent, dit-on, sans cesse quatre ou cinq lampes, qu'on entretient pour conserver la mémoire d'une action si mémorable. On ajoute que ceux qui enterrent ainsi leurs trésors, immolent au démon des victimes humaines, afin qu'il en prenne possession, et qu'il ne les laisse point passer en d'autres mains. Cependant plusieurs cherchent ces trésors, et pour les découvrir, ils font au démon d'autres sacrifices d'enfants et de femmes enceintes. Quelques-uns prétendent avoir réussi par-là; d'autres effrayés par les spectres qui leur apparaissent, ou par les coups qu'ils reçoivent, abandonnent leur dessein. Il y en a eu dont l'avidité a été punie par une mort soudaine et violente.

A l'égard de l'apparition des spectres, je n'oserois en nier absolument la réalité. Un de nos chrétiens, homme plein de bon sens et de vertu, m'a assuré que dans sa jeunesse, et avant que d'avoir connu notre sainte loi, il avoit assisté à ces sacrilèges cérémonies; qu'il avoit vu des démons sous des formes épouvantables, et que les coups de hoyau de ceux qui fouissoient, au lieu de porter sur la terre, leur tombaient sur les pieds et sur les jambes; ce qui faisoit

échoue  
il avoit  
et que  
quelle  
et jusq  
fermés

Gén  
particu  
cusatio  
l'oreill  
puni.  
questi  
la vio  
caché  
été ré  
en es  
que l  
que s  
sont r  
nour  
core  
bles  
affec  
Je ne  
rent  
l'aus  
cher  
mon

échouer l'entreprise. Il m'ajouta que lui-même il avoit eu recours à certains secrets de magie, et que s'étant frotté les mains de je ne sais quelle couleur, il voyoit au travers de sa main et jusque sous la terre les vases où étoient renfermés ces trésors.

Généralement parlant, c'est ici un crime aux particuliers d'être riches : il n'y a point d'accusation à laquelle on prête plus volontiers l'oreille, ni de crime qui soit plus sévèrement puni. On applique incontinent l'accusé à une question rigoureuse, pour le contraindre, par la violence des tourments, à découvrir où il a caché son argent. Deux de mes néophytes ont été réduits par là à la mendicité, et l'un d'eux en est resté long-temps estropié. De là vient que les riches cachent leur bien avec soin, et que souvent avec de grandes richesses, ils ne sont ni mieux logés, ni mieux vêtus, ni mieux nourris que les plus indigents. De là vient encore que bien qu'il y ait une infinité de véritables pauvres, il y en a beaucoup d'autres qui affectent de le paroître sans l'être véritablement. Je ne parle point de certains fainéants qui courent le pays en habit de *pandaron*, et qui, par l'austérité vraie ou apparente de leur vie, touchent les peuples et en tirent de grosses aumônes. Je ne parle point non plus de certains

Brames, qui étant d'une caste plus noble et plus riche que toutes les autres, se font gloire néanmoins de demander et de recevoir l'aumône. Quelques-uns d'eux reçurent, il y a quelque temps, un *fanon* (environ cinq sous); le Brame, gouverneur du lieu, qui est très riche, voulut en avoir sa part, et il n'eut pas honte de recevoir quelques pièces d'une basse monnaie de cuivre, semblables pour la valeur à nos liards de France.

Mais si d'un côté on affecte aux Indes de paroître pauvre au milieu des richesses, d'un autre côté on y est très jaloux des distinctions et du rang que donne la naissance: il n'y a guère de nation qui ait tant de délicatesse que celle-ci sur ces sortes de prérogatives. Vous savez, Madame, que cette nation se partage en plusieurs castes, c'est-à-dire, en plusieurs classes de personnes qui sont d'un même rang et d'une égale naissance, qui ont leurs usages, leurs coutumes et leurs lois particulières. Vous avez lu sans doute dans nos lettres précédentes, quelles sont ces coutumes et ces usages, et il seroit inutile de vous le répéter. J'ajouterai seulement qu'on peut bien acquérir par de belles actions de l'honneur et des richesses, mais que la noblesse ne s'acquiert pas de même: c'est un pur don de la naissance: le roi

ne pe  
Le ro  
peut p  
celle  
cres.  
dispu  
lemer  
sont  
telle  
qui e  
homn  
soien  
Vous  
lois s  
qu'el  
n'éto  
minis  
Vo  
tienn  
est s  
dire  
M. l  
prét  
Eur  
de l  
d'un  
de  
d'E

ne peut la donner, ni les particuliers l'acheter. Le roi n'a aucun pouvoir sur les castes ; il ne peut pas lui-même passer à une caste supérieure ; celle du roi d'aujourd'hui est des plus médiocres. On voit souvent des contestations et des disputes pour le rang entre ces castes : actuellement il y en a deux de la lie du peuple qui sont aux mains au sujet de la préséance. Il y a telle caste si basse et si méprisable, que ceux qui en sont n'oseroient regarder en face un homme d'une caste supérieure, et s'ils le faisoient, il auroit droit de les tuer sur-le-champ. Vous m'avouerez, Madame, que de pareilles lois sont fort ridicules ; mais je leur passerois ce qu'elles ont d'absurde et de ridicule, si elles n'étoient pas infiniment gênantes pour notre ministère.

Vous me demanderez peut-être quel rang tiennent ici les Européens : c'est un article qui est souvent traité dans nos lettres ; il suffit de dire que rien n'est plus faux que ce que M. Robbe avance dans sa géographie, de la prétendue estime que les Indiens font des Européens. Cette estime est telle qu'un chrétien de la lie du peuple s'accusoit un jour comme d'un grand péché, d'avoir appelé un autre, fils de *prangui*, c'est-à-dire, fils de Portugais ou d'Européen. Toute notre attention est de

cacher à ces peuples que nous sommes ce qu'ils appellent *pranguis* : le moindre soupçon qu'ils en auroient mettroit un obstacle insurmontable à la propagation de la foi. Il y auroit une infinité d'observations à faire sur les castes, sur leurs usages, sur leurs symboles, sur leurs offices; mais cela me mèneroit trop loin. Je passe à votre seconde question, qui regarde l'emploi des hommes et des femmes.

Ici, comme en Europe, les hommes ont divers emplois : les uns servent le prince, les autres cultivent la terre, ceux-ci s'appliquent au commerce, ceux-là travaillent aux arts mécaniques, et ainsi du reste. On ne voit aux Indes ni financiers, ni gens de robe : les intendants ou gouverneurs sont chargés tout à la fois, et de l'administration de la justice, et de la levée des deniers, et du gouvernement militaire.

La justice se rend sans fracas et sans tumulte. La plupart des affaires, surtout celles qui sont de moindre importance, se terminent dans le village; chacun plaide sa cause, et les principaux font l'office de juges : on n'appelle guère de leur sentence, principalement si ces juges sont, comme il arrive presque toujours, des premiers de la caste. Quand on a recours au gouverneur, le procès se termine à peu près de la même sorte,

si ce n'e  
parties à  
coupabl  
font so  
mais ell  
des deu

Je su  
gouvern  
que tou  
lèvent  
les beso  
quelque  
vinces;  
quelque  
ou pou  
trop cr  
alors le  
se répa  
pourvu  
qu'il ve  
honnête  
lui per  
vexatio  
seigneu  
qui gou  
toute la  
qu'ils p  
lieu qu

si ce n'est que pour l'ordinaire il met les deux parties à l'amende. Il sait le moyen de trouver coupables l'une et l'autre partie. Les présents font souvent pencher la balance d'un côté, mais elle devient égale, quand le juge reçoit des deux côtés.

Je suis peu instruit de ce qui regarde le gouvernement militaire; ce que je sais, c'est que tout est ici assez paisible. Les gouverneurs lèvent de temps en temps des soldats, selon les besoins où ils se trouvent. Le Roi envoie quelquefois des corps d'armée dans les provinces; mais ce n'est guère que pour sonmettre quelque seigneur rebelle qui refuse le tribut, ou pour châtier ceux qui font des injustices trop criantes. On assiège leurs forteresses; alors le canon joue mais bien froidement, et il se répand peu de sang de part et d'autre : pourvu que le coupable ait de l'argent, et qu'il veuille bien en venir à une composition honnête, on lui fait bon quartier : du reste à lui permis de se dédommager par de nouvelles vexations dont il accable le pauvre peuple. Ces seigneurs sont comme de petits souverains qui gouvernent absolument leurs terres, et dont toute la dépendance consiste dans le tribut qu'ils paient au Roi : ils sont héréditaires, au lieu que les gouverneurs et les intendants se



révoquent et se destituent au gré du prince. Tel gouverneur ne dure pas quatre jours, et dans ce peu de temps il ne laisse pas de s'enrichir s'il est habile. On met souvent ces gouverneurs à la question pour leur faire rendre gorge, après quoi, quelques vexations qu'ils aient commises, on ne laisse pas de les rétablir dans leurs charges.

La justice criminelle ne s'exerce pas avec beaucoup de sévérité. J'ai dit plus haut qu'on étoit toujours coupable quand on étoit riche : je puis dire pareillement, sans tomber dans aucune contradiction, que dès qu'on est riche on est toujours innocent. La levée des deniers publics est de la fonction des intendants. Comme la taille est réelle, ils estiment le champ, et ils le taxent selon qu'il leur plaît; mais ils trouvent d'ordinaire tant de sortes d'expédients pour chicaner le laboureur et le piller, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, que quelquefois il ne retire aucun fruit de toutes ses peines, et que la récolte sur laquelle il fondoit ses espérances, passe toute en des mains étrangères. Outre la taille et plusieurs autres droits qu'on tire sur le peuple, il y a quantité de péages, et cette sorte d'impôt s'exige avec beaucoup de rigueur et d'injustice.

Pour ce qui est des femmes, elles sont moins

les co  
maris.  
sa fem  
son ma  
respec  
par qu  
jamais  
se serv  
circon  
point  
l'accab  
faut il  
n'est j  
n'oson  
sont to  
me si c  
si elle  
les enf  
der co  
mépris  
D'aille  
Elle se  
tout l  
donne  
dure e  
laisen  
maris,  
retiran

les compagnes que les esclaves de leurs maris. Le style ordinaire est que le mari tutoie sa femme, et que la femme ne parle jamais à son mari ni de son mari, qu'en termes les plus respectueux. Je ne sais si c'est par respect, ou par quelque autre raison, que la femme ne peut jamais prononcer le nom de mari; il faut qu'elle se serve en ces occasions de périphrases et de circonlocutions tout à fait risibles. On n'est point surpris que le mari batte sa femme et l'accable d'injures : si elle fait des fautes, ne faut-il pas la corriger, disent-ils? La femme n'est jamais admise à la table du mari; nous n'osons presque dire qu'en Europe les usages sont tout différents. La femme sert le mari comme si elle étoit son esclave, et les enfants comme si elle étoit leur servante : de là vient que les enfants s'accoutument peu à peu à la regarder comme telle, à la tutoyer, à la traiter avec mépris, et quelquefois à porter la main sur elle. D'ailleurs, la belle-mère est une rude maîtresse. Elle se décharge toujours sur sa belle-fille de tout le travail domestique, et quand elle donne ses ordres, c'est toujours d'une manière dure et impérieuse. Cependant les femmes ne laissent pas de réduire assez souvent leurs maris, en s'enfuyant de la maison, et en se retirant chez leurs parents. Ceux-ci ne man-

quent pas de prendre leur défense, et alors les injures, les imprécations, les invectives les plus grossières ne sont point épargnées, car cette langue est féconde en de semblables termes. La femme ne retourne point à la maison, que le mari lui-même ou ses parents ne la viennent chercher, et elle leur fait faire quelquefois bien des voyages inutiles. Lorsqu'elle s'est rendue à ses prières, on donne un festin au mari, on le réconcilie avec sa femme, et elle le suit dans sa maison.

Les femmes s'occupent dans le domestique à aller chercher de l'eau, à ramasser du bois, à piler le riz, à faire la cuisine, à tenir la maison et la cour propres, à faire de l'huile, et d'autres choses de cette nature. L'huile se fait du fruit d'un arbrisseau nommé par quelques-uns de nos botanistes *palma Christi*. On fait cuire ce fruit légèrement, on l'expose deux ou trois jours au soleil, on le pile jusqu'à le réduire en pâte; on délaye cette pâte dans l'eau, versant deux mesures d'eau sur deux mesures du fruit qu'on a pilé, et on fait bien bouillir le tout. Quand l'huile surnage, on la tire ou avec une cuiller, ou par inclinaison. On lave ensuite le sédiment dans l'eau, et l'on en tire encore un peu d'huile.

La manière dont on pile le riz a quelque

chose de  
savez, r  
celle de  
lou; on  
fait séc  
reprises  
mière fo  
seconde  
rouge q  
blanc, s  
de plus d  
il se non  
rendent  
neux, et  
mais il  
néanmoi  
reste le  
gonfler  
le souh  
lorsque  
suffit en

Le ter  
le travail  
et c'est  
font auc  
pas même  
il n'est p  
où elles

chose de singulier. Le riz naît, comme vous savez, revêtu d'une peau rude et dure comme celle de l'orge : en cet état il se nomme ici *nellou*; on le fait cuire légèrement dans l'eau, on le fait sécher au soleil, on le pile à plusieurs reprises. Quand on l'a pilé pour la première fois, il se dégage de la grosse peau; la seconde fois qu'on le pile, il quitte la pellicule rouge qui est au-dessus, et sort plus ou moins blanc, selon l'espèce de *nellou* : car il y en a de plus de trente sortes. Lorsqu'il est ainsi pilé, il se nomme *arisi*. Deux litrons de bon *nellou* rendent un litron d'*arisi*. Il ne sort pas farineux, et concassé comme notre riz d'Europe, mais il est beau et entier : je ne crois pas néanmoins qu'il se conserve long-temps. Au reste le riz des Indes n'a pas la propriété de gonfler comme celui d'Europe : nos Indiens le souhaiteroient fort; et ils sont étonnés, lorsque nous leur racontons le peu de riz qui suffit en Europe pour remplir une marmite.

Le temps que les femmes ont de reste après le travail du ménage, elles l'emploient à filer, et c'est leur occupation ordinaire : elles ne font aucun travail à l'aiguille, elles ne savent pas même la manier. Il y a de certaines castes où il n'est pas permis aux femmes de filer : d'autres où elles ne s'occupent qu'à faire des paniers et

des nattes, et celles-ci ne peuvent pas même piler le riz : d'autres où elles ne peuvent pas aller querir de l'eau, c'est la fonction d'un esclave ou bien du mari : mais je n'aurois jamais fini s'il falloit rapporter toutes ces exceptions, et il suffit de parler de ce qui se fait le plus communément. En général le bel usage ne permet pas aux femmes d'apprendre à lire et à écrire : on laisse ce soin aux esclaves des pagodes, afin qu'elles puissent chanter les louanges du démon, et les cantiques impurs dont ses temples retentissent.

Vous me demandez en troisième lieu, Madame, quels sont les aliments ordinaires de ces peuples. Je n'aurois pas besoin de m'étendre beaucoup pour vous satisfaire sur cet article. L'eau est leur boisson ordinaire : ce n'est pas qu'on ne fasse des liqueurs enivrantes, mais il n'y a que ceux de la lie du peuple qui en usent; les honnêtes gens en ont horreur. La principale de ces liqueurs est celle qui découle des branches de palmier dans un vase qu'on y attache pour en recevoir le suc. On fait aussi, avec une certaine écorce et de la cassonnade de palmier, une eau-de-vie qui prend feu comme celle d'Europe. D'autres, en faisant fermenter des graines que je ne connois pas, en font un vin qui enivre. Pour nous, Dieu nous préserve de

toucher  
trop heu  
l'eau qui  
trouve  
Marava,  
presque  
servons  
rope : ne  
s'il tom  
s'imagin  
fois, qu  
vins arti  
de mes c  
un solda  
de vin. L  
se persu  
propre à  
voient  
laissons  
l'entreti  
coration  
nous av  
de l'hui  
teille, i  
attaché,  
heur, e  
cordon  
ses belle

toucher à ces infâmes liqueurs : nous sommes trop heureux quand nous pouvons trouver de l'eau qui soit tant soit peu bonne : elle ne se trouve pas partout, principalement dans le Marava, où les eaux de puits et de source sont presque toutes malsaines. Le vin dont nous nous servons pour le saint sacrifice, nous vient d'Europe : nous le cachons avec soin, de crainte que s'il tomboit entre les mains des gentils, ils ne s'imaginassent, comme il est arrivé quelquefois, que cette liqueur est semblable à leurs vins artificiels. Il y a environ trois ans qu'une de mes églises ayant été pillée en mon absence, un soldat y trouva une bouteille demi-plaine de vin. Il s'applaudit aussitôt de sa découverte, se persuadant qu'elle contenoit une drogue propre à faire de l'or : car ces idolâtres qui voient que, sans avoir de revenus, nous ne laissons pas de faire de la dépense, soit pour l'entretien de nos catéchistes, soit pour la décoration de nos églises, se figurent aisément que nous avons le secret, non de la pierre, mais de l'huile philosophale. Il prend donc la bouteille, il passe à son bras le cordon qui y étoit attaché, monte à cheval, et l'emporte. Par malheur, en passant près de là sur une roche, le cordon se rompit, la bouteille se cassa, et toutes ses belles espérances s'évanouirent.

Le riz est la nourriture la plus commune : mais vous voulez savoir apparemment comment il s'apprête : le voici. Ceux qui sont à leur aise y font un court bouillon, ou bien une sauce de viande, de poisson, ou de légumes : quelquefois ils le mangent avec des herbes cuites en forme d'épinards, ou bien avec une espèce de petites fèves qui se cuisent comme nos fèves de haricot. Mais tout cela s'apprête à l'indienne, c'est-à-dire, fort mal. On le mange encore avec du lait, quelquefois on se contente d'y jeter un peu de beurre fondu. Pour ce qui est des pauvres et des gens du commun, ils ne le mangent qu'avec quelques herbes cuites, ou avec du petit lait, ou simplement avec un peu de sel : la faim supplée au reste.

Ne croyez pas pourtant que tout le monde ait ici du riz. Dans l'endroit où je suis actuellement on ne se nourrit que de millet; on y en voit de cinq ou six sortes, toutes inconnues en Europe. On l'assaisonne comme le riz, ou bien on le prend en forme de bouillie. Il vient d'assez beau froment sur certaines montagnes, mais il n'y a guère que les Turcs et les Européens qui en usent. Les Turcs n'en font pas de pain, que je sache; mais une espèce de galette en forme de gauffre. Les Eu-

ropée  
du bi  
Pour  
nous  
cupés  
leurs  
suppl  
pour  
crédi  
cette  
vinaig  
en fa  
l'exp  
dans  
nons  
boiss  
qu'il  
vianc

Po  
il me  
tail d  
en ce  
je n'  
résér  
imag  
sion  
depu  
oran

ropéens qui sont sur la côte en font du pain ou du biscuit, tel à peu près que le biscuit de mer. Pour ce qui est de nous autres missionnaires, nous ne sommes ni assez riches, ni assez peu occupés, pour penser même à faire du pain : d'ailleurs, le levain n'étant point ici en usage, on y supplée par la liqueur du palmier, dont nous ne pourrions user sans scandale, et sans nous décréditer dans l'esprit de ces peuples. C'est pour cette même raison que nous n'avons pas même de vinaigre pour manger de la salade ; quoiqu'on en fasse de fort bon de cette même liqueur, en l'exposant pendant quarante jours au soleil dans un vase bien fermé. Nous nous abstenons de tout ce qui a rapport à ces sortes de boissons, à l'exemple de saint Paul, qui disoit qu'il aimeroit mieux ne manger jamais de viande que de scandaliser son frère.

Pour répondre à votre quatrième question, il me faut, Madame, entrer dans un petit détail des fruits et des animaux qui se trouvent en ce pays-ci. Il est peu garni d'arbres fruitiers ; je n'y en ai vu presque aucun d'Europe, à la réserve de quelques citrons aigres. Je m'étois imaginé, quand je suis venu dans cette mission, que les oranges y étoient fort communes : depuis que j'y suis, je n'ai vu ni goûté aucune orange mûre. On ne laisse guère mûrir le peu



de fruits qu'il y a : on les cueille tout verts , et on les fait confire dans quelque saumure aigre pour les manger avec le riz , et en corriger la fadeur.

Le fruit ordinaire est la banane ou figue d'Inde ; mais elle est bien différente de nos figues pour la couleur et la figure. Il y a encore des mangles , surtout du côté des montagnes. Nous avons aussi , mais seulement dans nos jardins , quelques dattes et quelques goyaves. Dans quelques - uns on voit des treilles qui se chargent assez de raisins , mais les oiseaux et les écureuils ne les laissent guère parvenir à leur maturité.

Quant aux légumes , la terre y porte des citrouilles de plusieurs espèces , des concombres , et diverses herbes qui sont particulières au pays. On n'y connoit point d'oseille , mais elle est remplacée par le tamarin : il y a des ciboules , mais les choux , les raves , la laitue sont des plantes étrangères qui ne laissent pas de croître assez bien quand on les sème. Comme nous sommes presque toujours en voyage , et que d'ailleurs des choses plus importantes occupent tout notre temps , nous n'avons ni le loisir ni la volonté de nous amuser au jardinage. Outre que le terroir étant fort sec , il faudroit entretenir un jardinier qui n'eût

d'autre  
cesse d  
téchiste  
voit ici

il y a  
arbres  
a entre  
peu pr  
serve d  
mins, d  
que j'  
les cul  
orner l

Ven  
monta  
des sir  
ou lap  
pour e  
le gibi  
permis  
de tem  
s'en fa  
qu'on  
se fait

Qu  
des cl  
pays s  
march

d'autre soin que de cultiver et d'arroser sans cesse ces terres brûlantes, l'entretien des cathéchistes nous est bien plus nécessaire. On ne voit ici ni chênes, ni pins, ni ormes, ni noyers : il y a autant et plus de différence entre les arbres des Indes et ceux d'Europe, qu'il y en a entre les habitants des deux pays. Je dis à peu près la même chose des fleurs : à la réserve des tubéreuses, des tournesols, des jasmins, des lauriers-roses, toutes les autres fleurs que j'ai vues sont inconnues en Europe ; on les cultive ici avec beaucoup de soin pour en orner les idoles.

Venons aux animaux : on trouve dans les montagnes des éléphants, des tigres, des loups, des singes, des cerfs, des sangliers, des lièvres ou lapins : car je ne les ai pas vus d'assez près pour en faire le discernement ; mais on laisse le gibier fort en repos, quoique la chasse soit permise à tout le monde. Les seigneurs chassent de temps en temps par divertissement, mais il s'en fait bien que ce soit avec cette passion qu'on a en Europe pour cet exercice. La chasse se fait aussi à l'oiseau, mais rarement.

Quelques princes ont des éléphants privés et des chevaux. Les chevaux qui naissent dans le pays sont petits et foibles, mais on les a à bon marché. Pour ceux dont on se sert dans les

armées, on les fait venir des pays étrangers, et ils coûtent fort cher; d'ordinaire cinq ou six cents écus. Je doute que ce climat soit favorable à ces sortes d'animaux: il faut des soins infinis pour les conserver; il n'y a point de jour qu'il ne faille leur donner quelque drogue: avant que de les panser, et à la moindre pause qu'on leur fait faire en voyage, il faut les manier, leur passer la main sur tout le corps, leur presser la chair et les nerfs, leur soulever les pieds l'un après l'autre; si l'on y manque, leurs nerfs se rétrécissent, et ils sont ruinés en peu de temps. Comme il n'y a point ici de prairies, et qu'on n'y recueille ni foin ni avoine, on ne donne aux chevaux que de l'herbe verte, laquelle en certains endroits et en certains mois de l'année est très difficile à trouver. Au lieu d'avoine, on leur donne une espèce de lentille qu'on fait cuire.

Les bœufs sont ici de grand usage; on ne mesure les richesses de chacun que par le nombre de bœufs qu'il a. Ils servent au labourage et aux voitures, on les attèle aussi aux charrettes. La plupart ont une grosse bosse sur le chignon du cou. Quand on veut les mettre à la charrette, on leur passe une corde au cou, on lie à cette corde une perche qui se met en travers, et qui porte sur le cou des deux bœufs

atte  
la c  
L  
qui  
qu'e  
mer  
de t  
sont  
exp  
plu  
de s  
que  
mieu  
si pe  
puis  
beau  
lés;  
gros  
les a  
n'on  
lieu  
est  
men  
indé  
phe  
ne e  
c'est  
en p  
miss

attelés : à cette perche est attaché le timon de la charrette.

Les charrues n'ont point de roues, et le fer qui tient lieu de coutre est si étroit, qu'il ne fait qu'égratigner la terre où l'on a coutume de semer le millet. Le riz demande beaucoup plus de travail et de culture; les champs où on le sème sont toujours au bord des étangs, creusés exprès afin de pouvoir y conserver l'eau de pluie, et arroser les campagnes dans les temps de sécheresse. On voit presque autant d'étangs que de peuplades. Les charrettes ne sont pas mieux entendues que les charrues; il y en a si peu, que je ne crois pas en avoir vu six depuis que je suis dans ce pays; mais on voit beaucoup de chars qui sont assez bien travaillés; les roues en sont petites; elles se font de grosses planches qu'on emboîte les unes dans les autres; elles ne sont point ferrées, et elles n'ont d'autre moyen qu'un trou qui est au milieu de ce tissu de planches; le corps du char est fort élevé et tout chargé d'ornements de menuiserie et de sculpture, et de figures fort indécentes. Ces chars ne servent qu'au triomphe du démon; on y place l'idole, et on la traîne en pompe par les rues. On ne sait ici ce que c'est que carrosse; les seigneurs se font porter en palanquin, mais ils doivent en avoir la permission du prince.

Il y a encore au Maduré quantité de buffles qu'on emploie au labourage et qu'on attèle de même que les bœuf. C'est un crime digne de mort que de tuer un bœuf, une vache ou un buffle; il n'y a pas encore deux ans qu'on fit mourir deux ou trois personnes de la même famille qui étoient coupables d'un semblable meurtre; je ne sais si un homicide leur auroit attiré le même supplice. Dans une de nos îles françaises de l'Amérique, on défendit autrefois, sous peine de la vie, de tuer les bœufs pour ne pas empêcher la multiplication de l'espèce; il est probable qu'une même raison de politique a porté les Indiens à faire de pareilles défenses. Les bœufs ne sont nulle part plus nécessaires qu'en ce pays-ci; ils n'y multiplient que médiocrement; ils sont sujets à de fréquentes maladies, et la mortalité se met souvent parmi eux. Le remède le plus ordinaire dont on se serve pour les guérir de leurs maladies est de les cautériser. Au reste, les Indiens ont autant d'horreur de la chair de ces animaux, que les Européens en ont de la chair de cheval; il n'y a que ceux des castes les plus méprisables qui osent en manger quand ils meurent de leur mort naturelle.

Ils ne jugent pas de même des chauve-souris, des rats, des lézards, et même de certaines

fou  
ces  
se n  
rent  
un  
pou  
espè  
auss  
bon  
les d  
cide  
est a  
au s  
tout  
exce  
ger  
O  
et il  
mar  
que  
gine  
cast  
lign  
me  
plus  
nes  
cast  
père

fourmis blanches ; lorsque les ailes viennent à ces fourmis, et que prenant l'essor elles vont se noyer dans les marais, les Indiens accourent pour les prendre : à les en croire, c'est un mets délicieux. La chèvre, le mouton, la poule sont les viandes d'usage. On voit ici une espèce de poules dont la peau est toute noire aussi bien que les os : elles ne sont pas moins bonnes que les autres. Je n'ai point vu de poules d'Inde, ce sont apparemment les Indes occidentales qui leur ont donné ce nom. Le poisson est aussi du goût des Indiens : ils le font sécher au soleil, mais ils ne le mangent guère qu'il ne soit tout à fait gâté et corrompu : ils le trouvent alors excellent, parce qu'il est plus propre à corriger ce que le riz a d'insipide.

On trouve ici des ânes comme en Europe, et ils servent aux mêmes usages. Il y a une remarque plaisante à faire sur cet animal et que je ne dois pas omettre. Vous ne vous imaginerez pas, Madame, que nous avons ici une caste entière qui prétend descendre en droite ligne d'un âne, et qui s'en fait honneur. Vous me direz qu'il faut que cette caste soit des plus basses ; point du tout, c'est une des bonnes, c'est celle même du Roi. Ceux de cette caste traitent les ânes comme leurs propres pères ; ils prennent leur défense, ils ne souf-

frent point qu'on les charge trop, ou qu'on les batte excessivement. S'ils apercevoient quelqu'un qui fût assez inhumain pour se porter à de telles extrémités, on le traineroit aussitôt en justice, et il y seroit condamné à l'amende. Il est bien permis de mettre un sac sur le dos de l'animal, mais on ne peut mettre aucune autre chose sur ce sac; et si cela arrivoit, les *Cavirravadouguer* (c'est le nom de ceux de cette caste) feroient une grosse affaire à celui qui se seroit donné cette liberté. Ce qu'il y a de moins pardonnable dans cette extravagance, c'est qu'ils ont souvent moins de charité pour des hommes qu'ils n'en ont pour ces sortes de bêtes. Dans un temps de pluie, par exemple, ils donneront le couvert à l'âne, et le refuseront à son conducteur, s'il n'est pas d'une bonne caste.

Enfin, Madame, ( car il faut entrer dans le détail de tous les animaux de ce pays, puisque vous le souhaitez ) nous avons ici des chiens, mais extrêmement laids; nous avons des chats domestiques et des chats sauvages, et des rats de plusieurs espèces. Il ne faut pas oublier de vous dire que nos Indiens vont à la chasse de ces rats, de même qu'on va en Europe à la chasse des lapins. La campagne seroit pleine de ces illustres chasseurs, s'il s'en trouvoit une aussi

grand  
vince  
qu'ils  
une e  
la fine  
à fait  
senteu  
Il y a  
terre  
que d  
travail  
On  
duit l  
ne pu  
comm  
rante  
tre un  
ce pi  
ges,  
un re  
Portu  
heur  
et qu  
voya  
ler à  
Pe  
une  
qu'u

grande quantité qu'il y en a eu dans cette province dont vous me parlez, et où vous dites qu'ils ont fait tant de ravages. On en voit ici une espèce qui ressemble assez à la taupe par la finesse de son poil, quoiqu'il ne soit pas tout à fait si noir. Les Portugais le nomme *rat de senteur*; il fait, dit-on, la guerre au serpent. Il y a encore une autre espèce qui creuse sous terre comme la taupe, mais ce n'est guère que dans les maisons que cette sorte de rat travaille.

On m'a parlé d'une espèce de chat qui produit le musc; mais je n'en ai point vu, et je ne puis dire si c'est effectivement un chat, ni comment il produit cette substance odoriférante. On m'a rapporté qu'en se frottant contre un pieu, il y laisse le musc, et que c'est de ce pieu qu'on le retire. Parmi les chiens sauvages, il y en a un qu'on prendroit plutôt pour un renard; les Indiens l'appellent *nari*, et les Portugais *adiba*. On m'a dit qu'il avoit ses heures réglées pour hurler pendant la nuit, et que c'est de six en six heures; pour moi j'ai voyagé souvent la nuit, et je l'entendois hurler à toutes les heures.

Pour ce qui est des serpents, on en voit ici une infinité. Quelques-uns sont si venimeux, qu'une personne qui a été mordue tombe mort



au huitième pas qu'elle fait, et c'est pourquoi on le nomme serpent de huit pas. Il y en a un autre que les Portugais appellent *cobra de capelo*, ce qui ne signifie pas serpent à chapeau, comme l'ont cru quelques Européens, mais serpent à chaperon. On l'a nommé ainsi, parce que quand il se met en colère, qu'il s'élève à mi-corps, et qu'il ne rampe que sur la queue, alors son corps s'élargit en forme de *domino*, sur lequel paroissent trois taches noires, qui, au sentiment des Indiens, donnent de la grâce à ce serpent; de là il vient qu'ils l'ont appelé le *beau* ou le *bon serpent*, car le terme tamulique peut avoir ces deux significations. Lorsque je vous entretiendrai, dans quelque autre lettre, de la religion des Indes, je parlerai du respect superstitieux que les gentils ont pour ce serpent; s'ils l'avoient tué, ils croiroient avoir commis un sacrilège.

Entr'autres insectes, on voit ici des mouches vertes qui luisent pendant la nuit; elles cherchent les endroits humides. Lorsqu'il y en a beaucoup, et que la nuit est obscure, c'est un assez agréable spectacle de voir cette infinité de petites étoiles voltigeantes. On voit encore des fourmis de plusieurs espèces; la plus pernicieuse est celle que les Européens ont nommée *fourmi blanche*, que les Indiens appellent

*carreia*  
nément  
naire d  
oiseaux  
Pour s  
il a l'ac  
de la h  
cela, d  
qu'il h  
maçon  
presqu  
teinte  
de ces  
point,  
dures,  
jours r  
partim  
caria s  
rage, i  
dans s

Il y  
petit,  
sons.  
lière u  
au ray  
grimpe  
couvre  
qu'il d

*carreian*, et que nous appelons plus communément *caria*. Cet insecte est la proie ordinaire des écureuils, des lézards et de certains oiseaux dont je ne puis vous dire le nom. Pour se mettre à couvert de tant d'ennemis, il a l'adresse de se former une butte de terre de la hauteur à peu près d'un homme; pour cela, du fond de la terre il charrie du mortier qu'il humecte, peu à peu il élève son logis, et maçonne si bien, qu'il faut une pluie forte et presque continuelle pour y donner une atteinte sensible. Les campagnes sont remplies de ces buttes; les laboureurs ne les abattent point, soit parce qu'elles sont extrêmement dures, soit parce qu'elles seroient en peu de jours rétablies. Ces buttes sont pleines de compartiments en forme de canaux irréguliers; le *caria* sort à certaines heures pour aller au fourrage, il coupe l'herbe fort vite, et il l'emporte dans sa fourmillière.

Il y a une autre espèce de *caria* qui est plus petit, et qui se tapit d'ordinaire dans les maisons. On trouve dans le centre de sa fourmillière une espèce de rayon presque semblable au rayon des mouches à miel; de là, cet insecte grimpe sur les toits, mais il n'avance qu'en se couvrant à mesure, et en formant, avec la terre qu'il charrie, une espèce de tuyau qui lui sert

chemin. Il ronge les feuilles de palmier, la paille et le chaume dont nos maisons et nos églises sont couvertes, ce qui fait que l'édifice tombe au premier vent; il s'attache à toute espèce de bois sec, et il le ronge peu à peu. Un si petit animal m'a obligé d'abandonner une assez belle église dont la situation étoit fort commode à mes néophytes. Le lieu étoit si peuplé de ces insectes, qu'un toit ne demuroit pas six mois en son entier. Les chrétiens qui venoient à l'église, et qui n'avoient point d'autre lit que la terre, trouvoient le matin leur natte et leur linge tout rongés. Nous avons aussi des abeilles, mais on ne se donne pas la peine de leur bâtir des ruches; on ne manque pourtant ni de cire ni de miel; l'un et l'autre se tirent des ruches que les abeilles sauvages se font à elles-mêmes sur les montagnes.

J'entre, comme vous voyez, Madame, dans le détail des plus petites choses, afin de satisfaire à toutes vos demandes. Celle où il me paroît que vous insistez davantage, et sur laquelle vous désirez d'être parfaitement instruite, regarde la manière dont les missionnaires sont vêtus au Maduré, et la mode que suivent les Indiens dans leurs habillements. Votre curiosité ne seroit que médiocrement satisfaite, si je me contentois de vous en faire la descrip-

tion; le coup d'oeil vous fait exact.

Vous l'habit simple jaune, l'autre cuivre. tout, e jours p jours a aussi b paroît soque en Fran A la v roies, nent q entre l manières culière comme soques bois. I plus p imagin

tion ; les figures suivantes vous feront voir d'un coup d'œil ce qu'il ne seroit guère possible de vous faire comprendre par le détail le plus exact.

Vous voyez d'abord quelle est la forme de l'habit que portent les missionnaires ; c'est une simple toile de coton , qui n'est ni rouge ni jaune , mais dont la couleur tient de l'un et de l'autre. Le vase qu'ils portent à la main est de cuivre. Comme on ne trouve pas de l'eau partout , et que celle qu'on trouve n'est pas toujours potable , ils sont obligés d'en avoir toujours avec eux pour se rafraîchir sous un ciel aussi brûlant que celui-ci. La chaussure vous paroîtra extraordinaire ; c'est une espèce de soque assez semblable à celles dont se servent en France quelques religieux de saint François. A la vérité celles-ci s'attachent avec des courroies , au lieu que les soques des Indes ne tiennent que par une cheville de bois , qui se met entre l'orteil et le second doigt du pied. Cette manière de se chausser ne nous est pas particulière , le roi et les seigneurs usent de soques comme nous , avec cette différence que leurs soques sont d'argent , et que les nôtres sont de bois. Ils prétendent que cette chaussure est la plus propre et la plus commode qu'on puisse imaginer pour ce pays-ci : la plus propre ,

parce ce qu'on peut en tout temps la laver et se laver les pieds, ce qui est nécessaire ici à cause de la chaleur; la plus commode, parce que rien n'est plus facile à quitter et à reprendre. Il est vrai qu'il en coûte dans les commencements, et qu'on ne peut s'y accoutumer sans beaucoup souffrir; mais avec le temps et la patience il se forme des calus à cet endroit du pied, et on acquiert enfin l'habitude de marcher sans aucune incommodité.

Dans les voyages, que nous faisons d'ordinaire à pied, nous ne nous servons point de soques; mais je ne sais ce qui est alors le plus pénible, ou d'aller pieds nus sur ces terres brûlantes et semées de petits cailloux, ou d'user de sandales de cuir, ainsi que font les naturels du pays. Ces sandales ne sont qu'une simple semelle sans empeigne, qui tient aux pieds par quelques courroies; le sable et les pierres s'y glissent aisément, et causent beaucoup de douleur. Il n'est pas du bel usage de se servir de sandales, et c'est pourquoi on les quitte toujours lorsqu'on doit paroître devant une personne qui mérite du respect. Nos images d'Europe, où nos Saints sont représentés vêtus à la romaine avec des sandales aux pieds, révoltent la poïtesse indienne; cependant, plusieurs Bramés ne font pas difficulté d'en porter.

A l'égard des modes indiennes, elles sont

touj  
guér  
de s  
beau  
d'un  
vent  
avoi  
vrir.  
assez  
à la  
robe  
temp  
cend  
chau  
pièce  
pied  
de c  
se pl  
d'or  
d'un  
sont  
d'or  
grai  
mém  
hom  
elles  
J  
peu

toujours les mêmes : ces peuples ne changent guère leurs usages, surtout pour la manière de se vêtir. Les gens du commun n'y font pas beaucoup de façon ; ils s'entourent le corps d'une simple toile de coton, et il arrive souvent que les pauvres ont bien de la peine à avoir un morceau de cette toile pour se couvrir. Pour les grands seigneurs, ils s'habillent assez proprement, selon leur goût, et en égard à la chaleur du climat. Ils se couvrent d'une robe de toile de coton fort blanche et en même temps très fine et transparente, qui leur descend jusqu'aux talons ; ils ont un haut-de-chausses et des bas de couleur rouge tout d'une pièce, et qui ne vont que jusqu'au coude-pied. Ils sont chaussés d'une espèce d'escarpins de cuir rouge brodé, les quartiers de derrière se plient sous les talons ; il portent des pendants d'oreilles d'or ou de perles ; la ceinture est d'une étoffe de soie brodée d'or, les bracelets sont d'argent ; ils portent au cou des chaînes d'or, ou des espèces de chapelets dont les grains sont d'or. Les dames ont à peu près le même habillement, et on ne les distingue des hommes que par la manière différente dont elles ornent leur tête.

Je finis cette lettre, Madame, qui n'est peut-être que trop longue, en répondant à votre

dernière question. Vous souhaitez savoir où nous nous retirons pendant le jour et la nuit, et si les gens de ce pays-ci consentent volontiers qu'on baptise leurs enfants. C'est sur quoi je vais vous satisfaire en peu de mots. Certainement il est nécessaire que nous ayons une demeure fixe; sans cela, où les fidèles et les gentils iroient-ils nous chercher lorsqu'ils ont besoin de notre ministère? comment tiendrions-nous nos assemblées? comment célébrerions-nous nos fêtes? D'un autre côté, il n'est pas à propos que nous demeurions toujours dans le même endroit; ce ne seroit pas le moyen d'étendre la foi; les chrétiens seroient obligés de faire de fort longs voyages; plusieurs vieillards passeroient le reste de leur vie sans participer aux sacrements; d'ailleurs, un trop long séjour dans la même contrée donneroit le temps aux ennemis du nom chrétien de tramer des complots contre la religion, et de lui susciter des persécuteurs. C'est pour-quoi, comme chaque mission comprend une grande étendue de pays où les néophytes sont dispersés, nous y avons plusieurs églises dans lesquelles nous entretenons des catéchistes, qui instruisent les chrétiens, et les catéchumènes, et qui gagnent tous les jours quelques idolâtres à Jésus-Christ. Les conver-

sions s  
année,  
que r  
Soixan  
l'entre  
ces ég  
quelqu  
aux fi  
Nous  
bane,  
que no  
qui so  
chréti  
chez l  
voir,  
ainsi u  
la com  
hôtelle  
certain  
Brame  
canje  
bouill  
donne  
trouve  
ter le  
dame  
en ce  
qu'il y

sions sont plus ou moins nombreuses chaque année, à proportion du nombre des catéchistes que nous avons le moyen d'entretenir. Soixante ou quatre-vingts francs suffisent pour l'entretien d'un catéchiste. Nous parcourons ces églises, et nous faisons dans chacune quelque séjour pour administrer les sacrements aux fidèles, et baptiser les catéchumènes. Nous avons auprès de chaque église une cabane, et quelquefois un petit jardin; c'est-là que nous nous retirons. Pendant nos voyages, qui sont fort fréquents, nous allons chez les chrétiens, quand il y en a dans le lieu, ou chez les gentils qui veulent bien nous recevoir, ou dans les *madams* publics. On appelle ainsi un bâtiment dressé sur les chemins pour la commodité des passants, lequel supplée aux hôtelleries dont on ignore ici l'usage. Dans certains *madams*, on donne à manger aux Brames; dans d'autres, on leur donne de la *canje*; on appelle ainsi l'eau où l'on a fait bouillir le riz; il y en a d'autres où l'on donne du petit lait. Communément on n'y trouve que de l'eau et du feu, et il y faut porter le reste. Ainsi, comme vous voyez, Madame, on ne voyage pas trop commodément en ce pays-ci; néanmoins, ce n'est pas là ce qu'il y a de plus rude; la chaleur excessive du



climat nous incommode plus que tout le reste ; nous ne faisons guère de voyage que l'épiderme du visage ne soit tout à fait enlevé ; on s'en console aisément, et il en renaît bientôt un autre à la place.

Pour ce qui regarde le baptême des enfants, vous savez, Madame, que l'usage observé de tout temps dans l'Église est de ne point baptiser les enfants des infidèles, à moins qu'ils n'y consentent, et qu'ils ne promettent de leur procurer une éducation chrétienne. C'est ce qu'on ne peut guère espérer de ceux qui sont obstinés dans leur aveuglement, et qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile. Il y a pourtant un cas à excepter, c'est lorsque ces enfants sont en danger de mort ; la pratique est de les baptiser sans en demander la permission à leurs parents, qui ne manqueraient pas de la refuser. Les catéchistes et les fidèles sont parfaitement instruits de la formule du baptême, et ils le confèrent aux enfants moribonds, sous prétexte de leur donner des remèdes. Il n'y a point d'année qu'ils ne mettent dans le Ciel un grand nombre de ces petits innocents, qui ont le malheur de naître dans le sein de l'infidélité. Quand il n'y auroit que ce bien-là à faire dans cette mission, les missionnaires, et ceux qui, comme vous, Ma-

dame,  
tration  
sez réco  
zèle ? J  
peut p  
enfants  
chrétie  
mêmes  
qu'ils s  
pas.

Je e  
que vo  
gré de  
de que  
à les l  
occupa  
permis  
autres  
entret  
prie n  
lettre  
trouve  
rin, e  
Comm  
chose  
des I  
même  
rente

dame, contribuent par leurs libéralités à l'entretien des catéchistes, ne seroient-ils pas assez récompensés de leurs travaux et de leur zèle? Je ne vous parle point des fidèles; on ne peut pas douter qu'ils ne consentent que leurs enfants soient baptisés; eh! quelle sorte de chrétiens seroient-ce s'ils ne venoient eux-mêmes offrir leurs enfants au baptême aussitôt qu'ils sont nés? c'est aussi à quoi ils ne manquent pas.

Je crois, Madame, avoir satisfait à tout ce que vous souhaitiez de moi; je vous sais bon gré de ne m'avoir pas fait un plus grand nombre de questions, car je n'aurois pu me résoudre à les laisser sans réponse, et cependant, mes occupations présentes ne m'eussent guère permis d'entrer dans un long détail de mille autres choses, dont j'aurai l'honneur de vous entretenir quand j'aurai plus de loisir. Je vous prie néanmoins de remarquer que, dans cette lettre, je ne parle que du pays où je me trouve, qui est vers la pointe du cap Comorin, et non pas de toutes les Indes en général. Comme en France chaque province a quelque chose de particulier, de même chaque royaume des Indes, et quelquefois divers endroits du même royaume ont des coutumes toutes différentes. Le Malabar, par exemple, qui n'est

séparé du Maduré que par une chaîne de montagnes, a des usages, des fruits et d'autres choses qui ne se trouvent point ici. Il a l'hiver quand nous avons l'été, et l'été quand nous avons l'hiver : car aux Indes, ce n'est pas le cours du soleil, ce sont les pluies qui règlent les saisons. Cette remarque est nécessaire, afin de concilier les contradictions apparentes qui se peuvent rencontrer dans les lettres qu'on écrit du même pays. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect et une parfaite reconnaissance, etc.

## LETTRE

Du P. Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus au P. de Villette, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

DANS la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de la mission du Marava, je

vous fa  
dans  
de pré  
version  
ce reci  
former  
là, jus

La  
naires  
rale, o  
fréquer  
novem  
grands  
de bra  
déjà to  
que le  
les can  
tité pr  
abond  
à vil  
huit m  
riz pill  
homme  
aussi  
la che  
ter le  
qu'à o  
On

vous faisois le détail de l'état de la religion dans ce royaume, où j'étois chargé du soin de près de vingt mille chrétiens, et de la conversion de plus d'un million d'infidèles. Puisque ce récit vous a été agréable, je vais vous informer de ce qui s'y est passé depuis ce temps-là, jusque vers le milieu de l'année 1712.

La sécheresse et les chaleurs extraordinaires ayant causé en 1709 une disette générale, on commençoit à espérer que les pluies fréquentes qui tombèrent en octobre et en novembre, rétabliroient l'abondance. Ces grands étangs, qui se font aux Indes à force de bras et avec beaucoup de travail, étoient déjà tous remplis. C'est à la faveur de ces eaux, que les laboureurs font conler des étangs dans les campagnes, qu'on voit croître une quantité prodigieuse de riz; lorsque les pluies sont abondantes, le riz et les autres denrées y sont à vil prix : pour un fanon, on aura jusqu'à huit *markals* ou grandes mesures de très bon riz pillé, ce qui suffit pour la nourriture d'un homme, durant plus de quinze jours. Mais aussi quand les pluies viennent à manquer, la cherté devient si grande, que j'ai vu monter le prix d'une de ces mesures de riz, jusqu'à quatre fanons, ( dix-huit sous ).

On ne prend nulle part autant de précau-

tions que dans le Marava, pour ne pas laisser échapper une goutte d'eau, et pour ramasser toute celle des ruisseaux et des torrents que forment les pluies. On y voit une assez grande rivière appelée *Vaiarou*. Après avoir traversé une partie du Maduré, elle entre dans le Marava, et quand elle remplit bien son lit, ce qui arrive d'ordinaire pendant un mois entier chaque année, elle est aussi grosse que la Seine. Cependant, par le moyen des canaux que creusent nos Indiens, et qui vont aboutir fort loin à leurs étangs, ils saignent tellement cette rivière de tous les côtés, qu'en peu de temps elle est entièrement à sec.

Les étangs les plus communs ont un quart ou une demi-lieue de levée : il y en a d'autres qui ont une lieue et plus. J'en ai vu trois qui ont plus de trois lieues. Un seul de ces étangs fournit assez d'eau pour arroser les campagnes de plus de soixante peuplades. Comme le riz veut avoir toujours le pied dans l'eau jusqu'à ce qu'il ait acquis sa parfaite maturité; lorsqu'après la première récolte, il reste encore de l'eau dans les étangs, on fume les terres, et on les ensemeince de nouveau : car tout le temps de l'année est propre à faire croître le riz, pourvu que l'eau ne lui manque pas.

On cueille ici diverses espèces de riz; le

meille  
pjdna  
pace  
On en  
mois,  
fisent  
cham  
nant  
trouv  
qu'ils  
ferme  
ploie  
fortifi  
l'étan  
Les  
mois  
labou  
pèce  
mais  
et de  
semé  
riche  
pauv  
ques  
dans  
faim  
faire  
Ce

meilleur est celui qu'on nomme *chamba* et *pijanam* : le premier croît et mûrit dans l'espace de sept mois ; il faut neuf mois au second. On en voit qui ne demeure sur pied que cinq mois, et d'autres à qui environ trois mois suffisent ; mais il n'a ni le goût ni la force du *chamba* et du *pijanam*. Du reste, il est surprenant de voir la quantité de poissons qui se trouvent chaque année dans ces étangs, lorsqu'ils tarissent. Il y en a dont la pêche s'affirme jusqu'à deux mille écus. Cet argent s'emploie toujours à la réparation des levées, qu'on fortifie des terres mêmes qui se tirent de l'étang.

Les premières pluies, qui arrivèrent dans le mois d'août, donnèrent le moyen à quelques laboureurs d'ensemencer les terres de cet espèce de riz qui croît en trois mois de temps ; mais après les pluies abondantes d'octobre et de novembre, toutes les campagnes furent semées, et elles promettoient une des plus riches récoltes. J'avois compassion de voir ces pauvres gens aller chaque jour recueillir quelques grains de riz à demi-mûrs, les froisser dans leurs mains, et les manger tout crus, la faim ne leur donnant pas la patience de les faire cuire.

Ceux qui avoient été plus diligents à ense-

mencer leurs terres, prêtoient du riz aux autres qui avoient été plus lents à semer; mais c'étoit à des conditions bien dures : il falloit que, pour une mesure de riz commun, ils s'obligeassent à rendre huit, dix, et même quinze mesures de riz chamba, au temps de la récolte générale. Telle est l'usure qui s'exerce parmi les habitants du Marava. Vous jugez bien que ceux qui se convertissent doivent renoncer absolument à un gain si inique : c'est de quoi les infidèles mêmes sont instruits, et ils admirent les bornes que la loi chrétienne prescrit sur cet article : pour peu que quelque néophyte vienne à les passer, ils ne manquent pas de lui en faire des reproches, et même de m'en porter leurs plaintes, s'imaginant qu'un excès si criant est permis à ceux qui ne sont pas chrétiens. « Vous avez raison, leur dis-je alors, » de condamner dans mes disciples cette prévarication, quoique ceux qui en sont coupables n'aient garde de porter l'usure aussi loin que vous; mais en serez-vous moins malheureux dans les enfers, parce que vous vous croyez autorisés par l'éducation et par la coutume de votre pays? Vous vous condamnez vous-mêmes par votre propre témoignage; car si ceux qui font profession de la loi que je prêche, seront éternellement punis

» pour  
 » qui la  
 » fusez  
 » attend  
 » pas de  
 » qui s  
 » argen  
 » que v  
 » faites  
 » avaric  
 » marqu  
 » ligion  
 tirent p  
 mais ils  
 vertir.

Com  
 cette co  
 que je n  
 sacre  
 j'ai eu l  
 lequel a  
 idoles,  
 dide co  
 paroles  
 tise est  
 uns s'y  
 D'un a  
 chrétie

» pour ne s'y être pas conformés ; vous autres  
» qui la connoissez , qui l'approuvez et qui re-  
» fusez de l'embrasser, ne devez-vous pas vous  
» attendre aux mêmes supplices ? N'êtes-vous  
» pas doublement idolâtres, et des faux dieux  
» qui sont l'ouvrage de vos mains , et de cet  
» argent qui est le fruit de ce trafic honteux  
» que vous excercez ? La profession que vous  
» faites d'adorer les idoles, justifie-t-elle votre  
» avarice ; et si elle l'autorise , n'est ce pas une  
» marque évidente de la fausseté de votre re-  
» ligion ? » Quand je leur parle ainsi, ils se re-  
tirent pour l'ordinaire confus et interdits ;  
mais ils ne songent pas pour cela à se con-  
vertir.

Comme je n'oublie rien afin d'arracher  
cette convoitise du cœur de mes néophytes, et  
que je refuse d'admettre à la participation des  
sacrements ceux qui s'y sont laissés entraîner,  
j'ai eu la douleur de perdre un des chrétiens,  
lequel a abandonné la foi, non pour adorer les  
idoles, mais pour faire plus librement ce sor-  
dide commerce, vérifiant ainsi à la lettre ces  
paroles de saint Paul à Timothée : *La convoi-  
tise est la racine de tous les maux, et quelques-  
uns s'y laissant aller, se sont écartés de la foi.*  
D'un autre côté, je fus consolé de voir qu'un  
chrétien s'étant rendu coupable du même pé-



ché, sa mère me l'amena à l'église; l'ayant accusé en ma présence, elle lui fit promettre qu'il ne prendroit désormais qu'autant qu'il auroit donné.

Ces pauvres gens, que l'indigence forçoit d'emprunter des gentils à un si gros intérêt, se consoloient dans l'espérance d'une récolte abondante; lorsqu'il plut à Dieu de replonger ce royaume dans de nouveaux malheurs. Le 18 décembre 1709, que tous les étangs se trouvoient pleins d'eau, il survint un ouragan, que ces peuples appellent en leur langue *perum catou* ou *perumpugel*, le plus furieux qu'on ait encore vu. Il commença dès sept heures du matin, avec un vent affreux du nord-est et une pluie très violente. Cet orage dura jusqu'à quatre heures que le vent tomba tout à coup; mais demi-heure avant le coucher du soleil, il recommença du côté du sud-ouest avec encore plus de furie; et comme les levées des étangs sont presque toutes tournées du côté du couchant, parce que tout le Marava va en pente vers l'orient, les ondes poussées par le vent contre ces digues, les battirent avec tant d'impétuosité, qu'elles les crevèrent en une infinité d'endroits; alors l'eau des étangs s'étant réunie aux torrents formés par l'orage, causa une inondation générale qui déracina

tout le  
sable,  
de cell  
aussi l  
lieux u

Com  
nuit, p  
Dans u  
cadavr  
chrétie  
lequel  
Indien  
jour su  
manqu  
empor  
qu'une  
près d  
le pied  
l'ayant  
vie qu  
montra  
grand  
pieds d  
giés co  
quelqu  
tamari  
nos pl  
fort p

tout le riz, et qui couvrit les campagnes de sable. La perte des moissons fut accompagnée de celles des bestiaux, qui furent submergés aussi bien que les peuplades bâties dans les lieux un peu bas.

Comme cette inondation arriva pendant la nuit, plusieurs milliers de personnes y périrent. Dans un seul endroit on trouva jusqu'à cent cadavres, que le courant y avoit portés. Un chrétien me montra, depuis, un grand arbre sur lequel il s'étoit perché avec vingt-six autres Indiens : ils y restèrent cette nuit-là et tout le jour suivant : deux de la troupe à qui les forces manquèrent, tombèrent de l'arbre et furent emportés au loin par le torrent. Il m'ajouta qu'une femme ayant été portée par le courant près de cet arbre, un bon néophyte lui tendit le pied qu'elle prit de la main, et un autre l'ayant soulevée par les cheveux, lui sauva la vie qu'elle alloit perdre dans les eaux. L'on me montra dans un autre endroit la chaussée d'un grand étang qui creva tout-à-coup sous les pieds de cinq chrétiens, qui s'y étoient réfugiés comme dans un lieu fort sûr. Je passai quelques temps après dans un petit bois de tamariniers, ce sont des arbres aussi hauts que nos plus grands chênes, dont la racine est fort profonde, et qui ayant les feuilles fort

petites, donnent beaucoup moins de prise au vent. Cependant presque tous ces arbres étoient renversés, et avoient la racine en l'air. C'est ce que je n'aurois pu croire si je ne l'avois vu, et ce qui marque bien le ravage que fit cet ouragan.

Les suites en furent très funestes; la famine devint plus cruelle que jamais, et la mortalité fut presque générale : de sorte que plusieurs milliers d'hommes furent contraints de se retirer dans les royaumes de Maduré et de Tanjaour, qui confinent avec le Marava. Pour moi j'eus beaucoup à souffrir pendant toute l'année 1710; la calamité publique, les eaux mal-saines que les terres charriées par les torrents rendoient encore plus mauvaises, les fatigues de la mission, la situation incommode de ma cabane qui étoit sur le bord d'une mare, où un grand nombre de buffles venoient se vautrer pendant la nuit, et faisoient lever des vapeurs infectes : tout cela altéra fort ma santé. La principale église que j'avois, étoit devenue inabordable; les chrétiens n'osoient s'y rendre, de crainte des voleurs qui faisoient des courses continuelles dans cette contrée, et quelquefois au nombre de quatre à cinq cents. J'avois fait bâtir quatre autres églises en quatre endroits différents, à journée l'une de l'autre; elles fu-

rent to  
Je son  
nelicot  
compo  
du Ma  
est aus  
tructio  
assez b

Pres  
de Ma  
du pa  
soldats  
toutes  
sont ré  
sont le  
qui j  
peupla  
sont r  
Marava  
jours,  
et par  
sins : il  
dont il  
Tanja  
semble  
Naraja  
étant e  
d'une

rent toutes submergées ou détruites par l'orage. Je songeai à en construire une autre à Ponnelicotey : c'est une grosse bourgade toute composée de chrétiens, qui est dans le centre du Marava. Le seigneur de cette peuplade, qui est aussi chrétien, me fournit, pour la construction de mon église, six colonnes de bois assez bien travaillées.

Presque toutes les bourgades et les terres de Marava, sont possédées par les plus riches du pays, moyennant un certain nombre de soldats qu'ils sont obligés de fournir au prince, toutes les fois qu'il en a besoin. Ces seigneurs sont révocables au gré du prince : leurs soldats sont leurs parents, leurs amis, ou leurs esclaves, qui cultivent les terres dépendantes de la peuplade, et qui prennent les armes dès qu'ils sont requis. De cette manière, le prince de Marava peut mettre sur pied, en moins de huit jours, jusqu'à trente et quarante mille hommes, et par-là il se fait redouter des princes ses voisins : il a même secoué le joug du roi de Maduré dont il étoit tributaire. En vain les rois de Tanjaour et de Maduré s'étoient-ils lignés ensemble pour le réduire ; le fameux Brame *Naraja-Payen*, grand général de Maduré, étant entré dans le Marava l'an 1702, à la tête d'une armée considérable, y fut entièrement

défait, et y perdit la vie. Le roi de Tanjaour ne fut pas plus heureux en 1709; profitant de la désolation où étoit alors le Marava, il y envoya toutes ses forces : mais son armée fut repoussée avec vigueur, et il se vit réduit à demander la paix.

La situation de ma nouvelle église étoit commode pour les chrétiens, qui pouvoient s'y rendre des quatre parties du Marava; mais elle étoit très nuisible à ma santé. Comme elle étoit entourée d'un côté par un grand étang, et de l'autre par des campagnes de riz toujours arrosées, l'humidité du lieu, et le concours incroyable des fidèles et des gentils, me causèrent deux grosses tumeurs, l'une sur la poitrine, et l'autre immédiatement au-dessous de la jointure du bras. Je fus obligé de me mettre entre les mains d'un chrétien qui passoit pour habile dans ces sortes de cures. Quand il fallut ouvrir la tumeur, il se trouva qu'un canif tout émoussé que j'avois, étoit meilleur pour cette opération que tous ses outils. Avant que de l'ouvrir, il y appliqua durant huit ou dix jours, pour la résoudre, des oignons sauvages cuits sous la cendre, et mis en forme de cataplasme. Quand la tumeur fut ouverte, il ne se servit plus que des feuilles d'un arbuste nommé *virali*. Il avoit soin d'oindre de beurre la tente

longue  
dans la  
sur la  
*diapalm*  
mer, sa  
y causa

Cette  
n'étoit  
flèrent  
à la che  
Tamuls  
mince  
et long  
tage. Ce  
rompue  
sentir d'  
table: ex  
doit sor  
un petit  
roit de  
ouvertu  
peu : il  
en le ro  
roulé. I  
pour m  
Il est ra  
pre : qu  
dans la

longue de plus d'un demi-pied qu'il insinuoit dans la plaie, et après avoir amolli ces feuilles sur la fin, il les appliquoit dessus avec du *diapalma*. La plaie fut quarante jours à se fermer, sans que les chaleurs ardentes de la saison y causassent la moindre inflammation.

Cette incommodité fut suivie d'un autre qui n'étoit pas moins douloureuse : mes jambes s'enflèrent tout-à-coup, et dans l'une il se forma à la cheville du pied un de ces vers que les Tamuls appellent *nurapu chilendi*. Il est aussi mince que la plus petite corde de violon, et long quelquefois de deux coudées et davantage. Cette maladie est causée par les eaux corrompues qu'on est obligé de boire. Elle se fait sentir d'abord par une démanaison insupportable : ensuite il se forme à l'endroit d'où le ver doit sortir une petite ampoule rouge, et il paroît un petit trou, où la pointe d'une aiguille auroit de la peine à s'insinuer. C'est par cette ouverture que le ver commence à sortir peu à peu : il faut chaque jour le tirer insensiblement en le roulant sur un petit morceau de linge roulé. Les Indiens prétendent qu'il est animé ; pour moi je n'y remarquai aucun signe de vie. Il est rare qu'il sorte tout entier sans se rompre : quand il se rompt, la partie qui reste dans la chair et sur les nerfs, y produit une

grande inflammation : il s'y amasse une matière âcre, qui n'ayant point d'issue, y fermente et cause des douleurs très aiguës ; il faut deux ou trois mois pour en guérir : on prétend que l'incision de cette tumeur seroit mortelle, ou que du moins on en demeureroit estropié le reste de sa vie.

Ce fut vers la fin du carême que je fus attaqué de ces différentes infirmités. La circonstance du temps, et la foule des néophytes qui vinrent à l'église, ne me permirent pas de prendre le repos qui m'eût été nécessaire. Mais enfin, il fallut y succomber malgré moi. Le jour même de Pâques j'eus bien de la peine à dire la messe, et à communier ceux que j'avois confessés les jours précédents. Cependant je ne pus me dispenser de baptiser deux cent seize enfants que leurs mères tenoient entre leurs bras ; mais je remis à une autre fois les cérémonies du baptême. Pour les adultes, qui étoient aussi en grand nombre, je différâi leur baptême jusqu'après l'Ascension, prévoyant bien que je ne serois guère plus tôt en état de reprendre mes fonctions. En effet je fus arrêté au lit quarante jours, et ce ne fut qu'à cette fête-là que je commençai à célébrer l'auguste sacrifice de nos autels.

J'étois encore convalescent, qu'il me fallut

faire u  
et dura  
qui de  
éloigne  
parfait  
qu'ou  
malade  
cun so  
tendre  
Les m  
l'usage  
des pu  
diète o  
La camp  
cuire q  
lon qu  
doivent  
avouer  
de beau  
abstiner  
aussi lo  
Ce f  
prince  
vingts a  
rante-s  
prince.  
une gra  
forme d

faire un voyage de douze grandes journées, et durant des chaleurs brûlantes. Ce voyage qui devoit, selon toutes les apparences, éloigner mon rétablissement, me rendit une parfaite santé. Il est inutile de vous dire jusqu'où va l'abandon où se trouve réduit un malade dans ces terres barbares; il n'y a aucun soulagement à espérer; il ne doit pas s'attendre même aux remèdes les plus communs. Les médecins indiens ignorent absolument l'usage de la saignée: tout leur art se borne à des purgations la plupart violentes, et à une diète opiniâtre qu'ils font garder aux malades. La *canje*, c'est-à-dire de l'eau où l'on a fait cuire quelques grains de riz, est tout le bouillon qu'on leur donne; et souvent même ils doivent se contenter d'eau chaude. Il faut avouer néanmoins que les Indiens se guérissent de beaucoup de maladies par le moyen d'une abstinence si extraordinaire, et qu'ils vivent aussi long-temps qu'en Europe.

Ce fut cette année 1710 que mourut le prince de Marava, âgé de plus de quatre-vingts ans. Ses femmes, au nombre de quarante-sept, se brûlèrent avec le corps du prince. On creusa pour cela hors de la ville une grande fosse qu'on remplit de bois en forme de bûcher; on y plaça le corps du défunt



richement couvert ; on y mit le feu avec beaucoup de cérémonies superstitieuses que firent les Brame. Alors parut cette troupe infortunée de femmes qui , comme autant de victimes destinées au sacrifice , se présentèrent toutes couvertes de pierreries et couronnées de fleurs : elles tournèrent diverses fois autour du bûcher , dont l'ardeur se faisoit sentir de fort loin. La principale de ces femmes tenoit le poignard du défunt , et s'adressant au prince qui succédoit au trône : « Voilà , lui dit-elle , » le poignard dont le prince se servoit pour » triompher de ses ennemis : ne l'employez ja- » mais qu'à cet usage ; et gardez-vous bien de » le tremper dans le sang de vos sujets ; gou- » vernez-les en père , comme il a fait , et vous » vivrez long-temps heureux comme lui. Puis- » qu'il n'est plus , rien ne doit me retenir da- » vantage dans ce monde , et il ne me reste » plus que de le suivre. » A ces mots , elle remit le poignard entre les mains du prince , qui le reçut sans donner aucun signe de tristesse ou de compassion. « Hélas ! poursuivit-elle , à quoi » aboutit la félicité humaine ! Je sens bien que » je vais me précipiter toute vive dans les en- » fers. » Et aussitôt tournant fièrement la tête vers le bûcher , et invoquant les noms de ses dieux , elle s'élança au milieu des flammes.

La  
mé To  
testabl  
de sa s  
ne put  
il l'emh  
émouv  
tantôt  
à haute  
noms q  
précipit

Les a  
avoient  
avoient  
qui , plu  
embrass  
sauver.  
sévéres  
ces barb  
de s'y t  
rudeme  
qu'il la  
aussitôt  
qui fut  
gnée de  
la nuit  
bon sen  
Les d

La seconde étoit sœur du prince Raja, nommé *Tondoman*, qui étoit présent à cette détestable cérémonie. Lorsqu'il reçut des mains de sa sœur les bijoux dont elle étoit parée, il ne put retenir ses larmes, et se jetant à son cou il l'embrassa tendrement. Elle ne parut pas s'en émouvoir; mais regardant d'un œil assuré, tantôt le bûcher, tantôt les assistants, et criant à haute voix *Chiva, Chiva*, qui est un des noms qu'on donne au dieu *Routren*, elle se précipita dans les flammes, comme la première.

Les autres suivirent de près; quelques-unes avoient une contenance assez ferme, d'autres avoient l'air interdit et effaré. Il y en eut une qui, plus timide que ses compagnes, courut embrasser un soldat chrétien, et le pria de la sauver. Ce néophyte qui, malgré les défenses sévères qu'on fait aux chrétiens d'assister à ces barbares spectacles, avoit eu la témérité de s'y trouver, fut si effrayé, qu'il repoussa rudement sans y penser cette malheureuse, et qu'il la fit culbuter dans le bûcher. Il se retira aussitôt avec un frémissement par tout le corps, qui fut suivi d'une fièvre ardente accompagnée de transport au cerveau, dont il mourut la nuit suivante, sans pouvoir revenir à son bon sens.

Les dernières paroles que proféra la pre-

mière de ces femmes sur l'enfer, où elle alloit, disoit-elle, se précipiter toute vive, surprirent tous les assistants. Elle avoit eu à son service une femme chrétienne, qui l'entretenoit souvent des grandes vérités de la religion, et qui l'exhortoit à embrasser le christianisme : elle goûtoit ces vérités, mais elle n'eut pas le courage de renoncer à ses idoles : toutefois elle conçut de l'estime pour les chrétiens, et elle se déclaroit leur protectrice en toute occasion : la vue des flammes prêtes à la consumer, lui rappela sans doute le souvenir de ce que cette femme lui avoit dit sur les supplices de l'enfer.

Quelle intrépidité que fissent paroître ces infortunées victimes du démon, elles ne sentirent pas plutôt l'ardeur du feu, que poussant des cris affreux, elles se jetèrent les unes sur les autres, et s'élançèrent en haut pour gagner le bord de la fosse. On jeta sur elles quantité de pièces de bois, soit pour les accabler, soit pour augmenter l'embrassement. Quand elles furent consumées, les Brames s'approchèrent du bûcher encore fumant, et firent sur les cendres ardentes de ces malheureuses, mille cérémonies non moins superstitieuses que les premières. Le lendemain ils recueillirent les ossements mêlés avec les cendres, et les ayant enfermés dans de riches

toiles,  
ren, q  
tion  
mer. C  
un tem  
fices en  
qui dès

Cette  
fréquen  
dionale  
n'y a  
princes  
avoit di  
firent la  
étoit en  
la naissa

La r  
régna  
trente  
même  
et l'ex  
toute  
*Mingam*  
Chokan  
raison;  
trouva  
prétext  
ver le je

toiles, ils les portèrent près de l'île *Ramesuren*, que les Européens appellent par corruption *Ramanancor*, où ils les jetèrent dans la mer. On combla ensuite la fosse, on y bâtit un temple, et on y fit chaque jour des sacrifices en l'honneur du prince et de ses femmes, qui dès-lors furent mises au rang des déesses.

Cette brutale coutume de se brûler, est plus fréquente dans les royaumes de l'Inde méridionale, qu'on ne se l'imagine en Europe. Il n'y a pas long-temps que moururent deux princes qui relevoient du Marava. Le premier avoit dix-sept femmes, et l'autre treize. Toutes firent la même fin à la réserve d'une seule qui étoit enceinte, et qui ne put se brûler qu'après la naissance de son fils.

La reine de Trichirapali, mère du prince régnant, qui fut laissée enceinte il y a environ trente ans à la mort de son mari, prit la même résolution aussitôt que son fils fut né, et l'exécuta avec une fermeté qui étonna toute cette cour. Sa belle-mère, nommée *Mingamal*, n'avoit pu accompagner le roi Chokanaden sur le bûcher, pour la même raison; mais après son accouchement elle trouva le secret d'échapper aux flammes, sous prétexte qu'il n'y avoit qu'elle qui pût élever le jeune prince, et gouverner le royaume

durant la minorité. Comme elle aimoit la reine de Trichirapali sa belle-fille , elle voulut lui persuader de suivre son exemple : mais cette jeune reine, la regardant avec dédain : «Croyez-vous, lui dit-elle, que j'aie l'ame assez basse pour survivre à mon époux? Le désir de lui laisser un successeur m'a fait différer mon sacrifice, mais à présent rien n'est capable de l'arrêter. Le jeune prince ne perdra rien à ma mort, puisqu'il a une grand'mère, qui a tant d'attachement pour la vie. Il est autant à vous qu'à moi : élevez-le, et conservez-lui le royaume qui lui appartient. » Elle ajouta beaucoup de reproches assez piquants; mais en termes couverts. Mingamal dissimula, en femme d'esprit; et abandonna sa belle-fille à sa déplorable destinée.

Au reste, bien que ce soit de leur propre choix que ces dames indiennes deviennent la proie des flammes, il n'est guère en leur pouvoir de s'en dispenser. La coutume du pays, le point d'honneur, la crainte d'être déshonorées et de devenir la fable du public, y ont plus de part que leur volonté propre; si quelque-une tâchoit de se soustraire à une mode si cruelle, ses parents sauroient bien l'y forcer, afin de conserver l'honneur de leur famille. C'est pourquoi, lorsqu'ils en voient chance-

ler, ils  
vages  
mort.  
plus  
concu  
bare n  
s'y ass  
une va  
des ho  
les fl  
s'éleve  
brûlée  
dans le  
Brame  
des Ra  
royale  
Aus  
Marav  
mes  
chréti  
ques  
parut  
donna  
des ég  
même  
céder  
me fo  
Je fis

ler, ils leur donnent aussitôt certains breuvages qui leur ôtent toute appréhension de la mort. Les femmes du commun sont en cela plus heureuses que les princesses et les concubines des princes indiens : cette loi barbare ne les regarde point, et s'il y en a qui s'y assujettissent, ce n'est d'ordinaire que par une vanité ridicule, et par l'envie de s'attirer des honneurs avant qu'elles se jettent dans les flammes, et de mériter un monument qui s'élève sur le lieu du bûcher où elles se sont brûlées. Il est rare d'en voir des exemples dans les castes basses, et même dans celle des Brames. Ils sont plus communs dans la caste des Rajas, qui prétendent descendre de la race royale des anciens souverains de l'Inde.

Aussitôt que j'appris la mort du prince de Marava, j'envoyai saluer son successeur par mes catéchistes et par quelques capitaines chrétiens, qui lui portèrent de ma part quelques présents conformes à ma pauvreté. Il parut agréer cette visite, et sur-le-champ il me donna une patente qui me permettoit de bâtir des églises dans le cœur de ses états. Il ordonna même aux habitants de Ponneliotey, de me céder l'emplacement que je souhaiterois, et de me fournir les matériaux dont j'aurois besoin. Je fis donc élever en 1711 une assez grande

église, qui se trouva plus belle qu'aucune de celles de Maduré. Un capitaine gentil, dont toute la famille est chrétienne, donna l'exemple, et me fournit de beau bois qu'il fit couper par ses soldats et ses esclaves. Je fis venir de Trichirapali, deux chrétiens habiles dans les ouvrages de terre et de plâtre; d'autres ouvriers les aidèrent, et en moins de six mois l'église fut achevée. Elle avoit trois grandes portes, et huit croisées ornées en dedans et en dehors de colonnes et de pilastres avec leurs chapiteaux. Ils firent la frise, la corniche et l'architrave, partie à l'indienne, partie à l'euro péenne. L'autel et le retable étoient travaillés avec tant d'art, qu'un missionnaire qui vint me voir quelque temps après, les prit pour un ouvrage véritablement sculpté.

Tandis qu'on étoit occupé à bâtir l'église, je fus obligé d'aller à Aour pour y recevoir M. l'évêque de Saint-Thomé, et l'assister dans ses fonctions épiscopales. Il étoit entré dans la mission afin de donner le sacrement de confirmation aux néophytes de Maduré. Ce prélat, qui a été lui-même missionnaire de Maduré pendant plus de vingt ans, savoit parfaitement la langue du pays, et il étoit tout accoutumé à la vie austère qu'on y mène, puisque depuis son élévation à l'épiscopat, il ne l'a jamais

quittée  
osé pe  
rant la  
n'auro  
dans l  
lumen

Ce  
habit  
marqu  
croix

Les ch  
reçu l  
de se

ancien  
l'atten

l'une a  
conco  
cause

jour l  
il ente  
temps  
comm

toit e  
missio  
les p  
fruit.  
jour p  
de Pâ

quittée. Jusqu'alors aucun autre évêque n'avoit osé pénétrer dans les terres, parce qu'ignorant la langue et les coutumes du Maduré, il n'auroit pas manqué de passer pour *Prangui* dans l'esprit des Indiens, ce qui auroit absolument ruiné le christianisme.

Ce prélat entra donc dans le Maduré, en habit de missionnaire, sans porter d'autre marque de sa dignité épiscopale qu'une petite croix sur la poitrine et une bague au doigt. Les chrétiens, dont plusieurs milliers avoient reçu le baptême de ses mains, s'empressoient de se rendre de toutes parts auprès de leur ancien pasteur. Il fallut leur ordonner de l'attendre dans leurs peuplades, qu'il parcouroit l'une après l'autre, de crainte qu'un si grand concours ne donnât de l'ombrage et ne fût cause de quelque persécution. Il donnoit chaque jour la confirmation à une infinité de chrétiens; il entendoit les confessions tout le reste du temps qu'il avoit de libre, et il donnoit la communion à un grand peuple qui se présentoit en foule. Nous nous étions rendus quatre missionnaires auprès du prélat, afin de disposer les peuples à recevoir la confirmation avec fruit. Nous eûmes autant à travailler chaque jour pendant trois mois, que si c'eût été la fête de Pâques. Aour étant le centre de la mission



fut aussi le lieu où nous fîmes le plus long séjour, et l'on permit aux néophytes d'y venir de tous les lieux circonvoisins. J'avois fait dresser pour moi une espèce d'appentis au fond d'un petit jardin, afin d'y vaquer avec moins de bruit aux confessions et à l'instruction des chrétiens; je m'y rendois quelques heures avant le jour, je le trouvois souvent déjà occupé par le prélat. Les pauvres et les *parias*, si méprisés dans les Indes, étoient ceux à qui il donnoit le plus de marques de sa charité pastorale. Il fit de grandes aumônes, jusqu'à s'endetter considérablement pour secourir un grand nombre de familles indigentes. Le prince vint le visiter, et lui rendit toutes sortes d'honneurs. Quoiqu'il soit gentil, il a pour les missionnaires une singulière affection, et aux fêtes principales il envoie d'ordinaire trois ou quatre de ses gens, pour empêcher le désordre qu'y pourroient faire les gentils que la curiosité y attire.

M. l'évêque de Saint-Thomé souhaitoit extrêmement de pénétrer jusque dans le Marava, et il étoit près d'y entrer, lorsque des affaires pressantes le rappelèrent à la côte de Coromandel. Il nous promit en partant qu'il reviendrait le plus tôt qu'il pourroit pour parcourir toutes les autres églises de la mission : mais il

ne l'a  
oblige  
vent  
colon  
danois  
villes  
gentil  
sans t  
hérési  
Madr  
toutes  
Benga  
accom  
çais d  
travau  
visite  
mond  
Cagli  
orient  
les tro  
d'Oriz  
Aus  
retour  
église  
célébr  
tion  
l'avois  
dinair

ne l'a pu faire depuis ce temps-là, ayant été obligé de visiter toutes les églises qui se trouvent sur la côte de Coromandel, dans les colonies françaises, anglaises, hollandaises, danoises, portugaises, et dans quelques autres villes qui appartiennent aux Maures et aux gentils. Il parcourut tous ces différents endroits, sans trouver le moindre obstacle de la part des hérétiques et des infidèles. Il revint ensuite à Madras, où il s'embarqua pour aller visiter toutes les églises des royaumes d'Arrakan et de Bengale, jusqu'aux frontières du Thibet. Il est accompagné du P. Barbier, missionnaire français du Carnate, qui partage avec ce prélat les travaux immenses qu'il faut essayer dans la visite du plus grand diocèse qu'il y ait au monde : car il s'étend depuis la pointe de *Caglia-Mera* près de Ceylan, sur toute la partie orientale de l'Inde méridionale, et comprend les trois royaumes d'Arracan, de Bengale et d'Orixa.

Aussitôt après le départ de M. l'évêque, je retournai au Marava, où je trouvai ma nouvelle église presque achevée. J'eus la consolation d'y célébrer la première messe le jour de l'Assomption de la très sainte Vierge, à laquelle je l'avois dédié. Il y eut un concours extraordinaire de chrétiens, et un grand nombre

d'infidèles se convertirent. Un seul missionnaire ne pouvant suffire à ce travail, mon dessein étoit de bâtir une autre église vers l'orient, et d'y appeler un de nos Pères pour partager avec moi une moisson qui devenoit de jour en jour plus abondante; mais j'eus la douleur de voir tout-à-coup de si belles espérances ruinées.

Le prince nouvellement monté sur le trône, étoit fort attaché à ses fausses divinités, et faisoit rebâtir un grand nombre de temples que son prédécesseur avoit négligés. Les Bramès, qui s'étoient emparés de son esprit, lui représentèrent qu'il étoit assez inutile de relever leurs temples abattus, s'il ne détruisoit celui du Dieu des chrétiens, qui faisoit désertir tous les autres. Ils profitèrent ensuite d'un accident arrivé à un seigneur chrétien, fort puissant à la cour, et premier secrétaire d'état, pour aliéner tout à fait le prince de notre sainte religion. Ce seigneur, qui portoit de l'argent à une petite armée qu'on avoit levée pour donner la chasse aux voleurs, s'étoit engagé témérairement dans les bois avec une trop petite escorte : il y fut attaqué par une troupe de ces voleurs, qui le dépouillèrent, lui enlevèrent l'argent et lui donnèrent plusieurs coups de poignard. On le porta tout ensanglanté dans sa maison, où je me rendis au plus vite,

et où  
avant

Les  
gion  
recou  
à cet  
sortilè  
que s'  
leurs p  
pas pe  
infini  
dispos  
Aussit  
la poi  
et de  
mon  
fouett  
tortur  
traitât  
qu'il r  
Cet  
entend  
la cap  
trouva  
en do  
l'insta  
tir de  
donne

et où je n'eus que le temps de le confesser avant sa mort.

Les Brames et les autres ennemis de la religion dirent sur cela au prince que j'avois eu recours à mille sortilèges pour conserver la vie à cet officier de sa cour; mais que par ces sortilèges-là mêmes, j'avois avancé sa mort; que s'il eût été permis aux Brames de faire leurs prières et leurs sacrifices, l'état n'auroit pas perdu un ministre si fidèle. Le prince, infiniment sensible à cette perte, avoit une disposition naturelle à croire ces imposteurs. Aussitôt il donna ordre que le lendemain, dès la pointe du jour, on s'assurât de ma personne et de mes catéchistes, qu'on pillât et brûlât mon église, qu'on m'emprisonnât, qu'on fouettât mes catéchistes, et qu'on les mit à la torture; il défendit néanmoins qu'on me maltraitât, se faisant scrupule de violer la parole qu'il m'avoit donnée si solennellement.

Cet ordre, bien que donné en secret, fut entendu par le fils d'un chrétien gouverneur de la capitale et intendant des finances, qui se trouva alors dans l'appartement du prince. Il en donna avis aussitôt à son père, qui dans l'instant me dépêcha un courrier pour m'avertir de prendre mes sûretés. L'ordre avoit été donné le samedi à quatre heures du soir; et

quoique mon église fût à huit lieues de là , j'en reçus la nouvelle avant minuit. J'étois encore occupé à confesser un grand nombre de chrétiens qui s'y étoient rendus. A cette nouvelle, tous me pressèrent de me retirer. Je ne suivis pas leur conseil pour les raisons suivantes : on m'avoit donné souvent de semblables avis qui s'étoient trouvés faux , et il en pouvoit être de même de celui-là ; en me retirant, je laissois mon église et les chrétiens à la merci de nos plus cruels ennemis ; ma retraite même sembloit confirmer la vérité des crimes qu'on m'imputoit, et les Brame en eussent fait un sujet de triomphe ; enfin , je faisais réflexion que si je sortois une fois du Marava , il me seroit très difficile d'y rentrer , et j'avois cet avantage en y demeurant , que de ma prison même , je pouvois aisément détruire les calomnies des Brame : trop heureux si , en prenant le parti que je jugeois le plus sage , Dieu me trouvoit digne de souffrir et de mourir pour une si sainte cause. C'est pourquoi , ayant fait transporter dans les peuplades voisines les principaux ornemens de l'église , je ne réservai qu'un seul ornement pour dire la messe le lendemain , supposé que la nouvelle ne fût pas véritable. Comme mes catéchistes étoient menacés des plus cruels tourments , je les exhortai à se re-

tirer  
sition  
à tou  
ils se  
prépa  
Deux  
Le  
mouv  
néop  
avoit  
menç  
voit  
enten  
quoi  
bon  
à No  
église  
milie  
vingt  
depu  
les av  
des  
prépa  
A  
qu'un  
solda  
veno  
palai

tirer ; mais ils se tinrent offensés de ma proposition, et ils me répondirent qu'ils étoient prêts à tout souffrir plutôt que de m'abandonner : ils se confessèrent et communierent pour se préparer au combat qu'ils auroient à soutenir. Deux autres chrétiens suivirent leur exemple.

Le jour <sup>1</sup> rut, et l'on ne s'aperçut d'aucun mouvement ; c'est ce qui fit qu'une centaine de néophytes, que le bruit de cette persécution avoit dispersés, revinrent à l'église. Je commençai moi-même à douter si l'avis qu'on m'avoit donné étoit véritable : ainsi, je me mis à entendre les confessions des néophytes, après quoi je dis la sainte messe, où je m'offris de bon cœur en sacrifice, demandant instamment à Notre-Seigneur qu'il daignât conserver cette église nouvellement élevée en son honneur au milieu de la gentilité. Je fis ensuite appeler vingt - cinq catéchumènes qui se dispoient depuis long-temps à recevoir le baptême. Après les avoir entretenus, je les remis entre les mains des catéchistes, afin qu'ils continuassent à les préparer, tandis que je réciterois mon office.

A peine avois - je ouvert mon bréviaire, qu'un Brame, un capitaine et une troupe de soldats parurent dans la cour de l'église : ils venoient, disoient - ils, pour me conduire au palais, où le prince vouloit m'entretenir. Cette

nouvelle me fit plaisir, dans l'espérance dont je me flattois, que si je pouvois parler au prince, je lui inspirerois des sentiments favorables à la religion. Je leur demandai la permission de faire quelques prières avant que de partir, et de donner le baptême à quelques-uns de mes disciples. Ce n'est pas de quoi il s'agit, me répondirent-ils sèchement, et en même temps ils ordonnèrent aux soldats d'entrer dans ma cabane. Ils s'attendoient à y trouver des choses infiniment précieuses; et ils furent bien surpris de n'y trouver que des meubles fort pauvres.

Nous avons coutume de porter les ornements d'autel dans des paniers assez propres, faits en forme de coffre, et couverts d'une peau de daim ou de tigre: je m'en saisis aussitôt, et je déclarai aux envoyés du prince que, leur abandonnant tout le reste, je ne permettrois à personne de toucher aux meubles qui servoient aux sacrifices que je faisois chaque jour au Dieu vivant; que mes catéchistes mêmes n'y pouvoient mettre la main; qu'ils se gardassent bien d'y toucher s'ils ne vouloient éprouver la malédiction que je lancerois sur le champ de la part du vrai Dieu, auquel ces meubles étoient spécialement consacrés.

Ces paroles, proférées d'un ton ferme, les

intimi  
appré  
des go  
» dire  
» c'est  
» trez  
» nous  
J'ouv  
l'une  
irrité  
étoien  
le cali  
parce  
et le r  
velopp  
le des  
sorte  
tiens  
fort b  
ques  
En  
sions  
autres  
bane  
de riz  
porte  
vres,  
vre.

intimidèrent : car il n'y a rien que les Indiens appréhendent davantage que les malédictions des gouroux : « A la bonne heure , me répon- » dirent-ils ; mais ouvrez-nous ce *Pugei petti* , » c'est-à-dire, ce coffre du sacrifice , et mon- » trez - nous ce qui y est renfermé, afin que » nous en puissions faire le rapport au prince. » J'ouvris le coffre, et je leur montrai chaque pièce l'une après l'autre ; leur avidité ne fut guère irritée : la chasuble et le devant de l'autel étoient d'une soie de la Chine fort commune ; le calice et le ciboire auroient pu les frapper , parce que la coupe en étoit de merveil doré , et le reste de cuivre doré ; mais je les tins enveloppés par respect, et je ne leur montrai que le dessous du pied, qui n'étoit pas doré ; de sorte qu'ils n'en firent pas grand cas. Les chrétiens avoient eu soin de retirer de l'église une fort belle image de la sainte Vierge , et quelques ornements de peu de valeur.

Enfin, les soldats prirent les petites provisions de riz et de légumes, avec les pots et les autres ustensiles qu'ils trouvèrent dans ma cabane ; ils enlevèrent pareillement deux charges de riz qu'un fervent chrétien avoit mises à la porte de l'église pour être distribuées aux pauvres , après quoi ils m'ordonnèrent de les suivre. J'allai à l'église , où m'étant prosterné



contre terre, je restai quelque temps en prières sans qu'ils m'interrompissent. J'exhortai ensuite les chrétiens, qui fondoient en larmes, à persévérer dans la foi, et je dis aux catéchumènes que si le Seigneur me faisoit la grâce de verser mon sang pour les intérêts de la religion, ils allassent trouver le missionnaire d'Aour, qui leur conférerait le baptême. Je fus étonné du respect que les missionnaires du prince et leurs soldats me témoignèrent, leur coutume étant de traiter avec toutes sortes d'indignités ceux qu'ils ont ordre de conduire en prison.

A peine eûmes-nous fait quelques pas, que je songeois à prendre le chemin de la capitale, ainsi qu'ils me l'avoient dit; mais ils m'en empêchèrent, en me montrant leur ordre, qui portoit de me mettre en prison à une lieue de l'église. C'étoit le même endroit où le vénérable P. de Brito, dont la mort glorieuse vous est assez connue, fut conduit il y a environ vingt-trois ans. Ce souvenir me remplit de joie, dans l'espérance du même bonheur. Néanmoins, comme ils voulurent me renfermer dans un temple d'idoles, bâti de briques et assez vaste, je leur répondis qu'ils me mettroient plutôt en pièces que de m'y faire entrer, et que s'ils m'y entraînoient par force, je renverserois toutes

leurs  
desse  
humid  
qui ét  
contin  
mes d  
deux  
l'appr  
ne no  
dats p  
et je l  
chef e  
préfér  
avoier

Le  
poign  
aussi  
de no  
et ils  
place  
ne leu  
tourc  
procl  
brass  
gèrer  
relev  
La fe  
son e

leurs idoles. Cette réponse les fit changer de dessein, et ils me mirent dans un réduit fort humide qui n'étoit couvert que de paille, et qui étoit fermé d'un grand retranchement. Incontinent après, ils mirent les fers aux pieds de mes deux catéchistes, et ils firent venir plus de deux cents soldats pour nous garder, dans l'appréhension où ils étoient que les chrétiens ne nous enlevassent. Je me présentai aux soldats pour participer aux fers des catéchistes, et je leur dis pour les y engager, qu'étant leur chef et leur maître, cet honneur m'étoit dû préférablement à eux. Ils me répondirent qu'ils avoient défense de mettre la main sur moi.

Le lendemain, ils préparèrent plusieurs poignées de branches de tamariniers, qui sont aussi pliantes que l'osier, mais qui étant semées de nœuds, causent beaucoup plus de douleur, et ils conduisirent les deux catéchistes dans la place publique; ils les dépouillèrent tout nus, ne leur laissant qu'un simple linge qui leur entourait le milieu du corps. Après bien des reproches qu'on leur fit sur ce qu'ils avoient embrassé une loi nouvelle, deux soldats déchargèrent de grands coups sur le plus âgé, qui relevoit d'une longue et dangereuse maladie. La force de son esprit suppléa à la foiblesse de son corps; il supporta ce tourment avec une

constance invincible, prononçant à haute voix les saints noms de Jésus e de Marie; et plus les idolâtres, qui étoient accourus en foule à ce spectacle, lui crioient d'invoquer le nom de leur dieu *Chiven*, plus il élevoit la voix pour invoquer le nom de Jésus-Christ. Les bourreaux s'étant lassés sur cette victime, deux autres prirent leur place, et exercèrent la même cruauté sur le second catéchiste, dont la fermeté et la patience furent également admirables.

Après ce premier acte d'inhumanité, on leur fit souffrir une question très douloureuse; les bourreaux leur mirent entre les doigts de chaque main des morceaux de bois inégaux, et ils leur serrièrent ensuite les doigts très étroitement avec des cordes. Pour rendre la douleur encore plus vive, ils les forcèrent de mettre leurs mains ainsi serrées sous la plante de leurs pieds, que les bourreaux pressoient encore avec les leurs de toutes leurs forces. Leur intention étoit d'obliger mes catéchistes, par cette torture, à découvrir où j'avois caché mes prétendues richesses. J'entendois de ma prison la voix de ces généreux patients, et l'on peut penser avec quelle ardeur je priois le Seigneur de donner à ses serviteurs la force et la constance dont ils avoient besoin dans ce combat digne de ses regards.

Qua  
ment, j  
à geno  
embra  
larmes  
semble  
l'honn  
ayant  
probre  
sus-Ch  
de leur  
les plu  
le sang  
me las  
les me  
expiat  
pliant  
seurs,

Ces  
passio  
nois à  
interp  
qui ét  
« Voy  
» il  
» poi  
leur f  
où je

Quand je les vis entrer dans le retranchement, je courus au-devant d'eux, et m'étant mis à genoux, je leur baisai les pieds, puis je les embrassai tendrement, le visage baigné de larmes, que la joie et la compassion tout ensemble me faisoient répandre : je les félicitai de l'honneur dont ils venoient d'être comblés, ayant été trouvés digne de souffrir les opprobres et les tourments pour le nom de Jésus-Christ; je baisai avec respect les endroits de leur poitrine et de leurs épaules qui étoient les plus meurtris, et j'essayai avec vénération le sang qui en découloit encore : je ne pouvois me lasser de prendre leurs mains livides, et de les mettre sur ma tête, en les offrant à Dieu en expiation de mes propres offenses, et le suppliant par les mérites de ces généreux confesseurs, d'ouvrir les yeux à cette aveugle gentilité.

Ces différentes marques de joie, de compassion, de respect et de tendresse que je donnois à mes chers enfants en Jésus-Christ, furent interprétées bien diversement par les idolâtres, qui étoient entrés en foule dans le retranchement « Voyez-vous, se disoient-ils entr'eux, comme » il les caresse; c'est parce qu'ils n'ont » point découvert où étoient ses trésors. » Je leur fis à cette occasion un assez long discours, où je tâchai de les désabuser : « Si j'avois de

» richesses à amasser, leur dis-je, ce ne se-  
 » roit pas dans un pays aussi pauvre que le  
 » vôtre que je viendrois les chercher, ou que  
 » je voudrois cacher celles que j'aurois pu a-  
 » masser ailleurs. J'ai, à la vérité, un grand  
 » trésor, mais je ne le cache à personne; c'est  
 » le royaume des cieux que je vous annonce,  
 » et dont je souhaite de vous faire part au prix  
 » même de mon sang. Portez-en la nouvelle à  
 » votre prince; dites-lui que, sans qu'il ait be-  
 » soin d'user de violence, j'ai à lui offrir un  
 » trésor inestimable, auprès duquel tous les  
 » autres trésors sont indignes de son attention.»  
 Ils comprirent aisément ma pensée, et les plus  
 sages d'entr'eux ne purent s'empêcher de blâ-  
 mer le prince, de s'être laissé tromper par l'en-  
 vie et la malignité des Brames.

Il étoit midi, et depuis plus de vingt-qua-  
 tre heures nous n'avions rien mangé : les mi-  
 nistres du prince se retirèrent tout confus de  
 la cruauté qu'ils venoient d'exercer, et le Bra-  
 me qui commandoit notre garde, nous fit ap-  
 porter du riz et des légumes qu'on avoit trouvés  
 dans ma cabane. Un chrétien eut alors la liberté  
 de sortir pour aller quérir de l'eau et du bois.

Cependant le Brame écrivit au prince, pour  
 lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé.  
 Le prince fut surpris de ce qu'on avoit trou-

vé si  
 avoit  
 fête,  
 pagon  
 Ce da  
 ornée  
 la Ch  
 avis,  
 de sa  
 en lu  
 avert  
 de l'e  
 manq  
 il m'é  
 s'éton  
 si pa  
 pauve  
 cieux  
 étoie  
 qui  
 rend  
 que  
 soie  
 Ce  
 Il en  
 quel  
 veau  
 de l'

vé si peu de chose dans mon église : on lui avoit rapporté qu'on y avoit vu , le jour d'une fête, un dais superbe , qui valoit plus de mille pagodes, c'est-à-dire, plus de cinq cents pistoles. Ce dais n'étoit cependant que de toile peinte , ornée de divers festons de pièces de soie de la Chine. Il se douta que j'avois reçu quelque avis, et son soupçon tomba sur le gouverneur de sa capitale, qui est chrétien. Celui-ci s'exécuta en lui disant que si j'avois été effectivement averti, soit par lui, soit par quelque autre, de l'ordre donné contre moi, je n'aurois pas manqué de me dérober à sa poursuite, comme il m'étoit aisé de le faire; qu'il ne devoit pas s'étonner que mon église et ma cabane fussent si pauvres, puisque je faisais profession de la pauvreté la plus exacte; que ces ornemens précieux qu'on disoit avoir vu dans mon église, étoient des pièces de soie ou de toile peinte, qui s'empruntoient aux chrétiens, et qu'on rendoit aussitôt après la célébration des fêtes; que lui-même avoit prêté souvent des pièces de soie pour orner mon église ces jours-là.

Cette réponse ne satisfit nullement le prince. Il envoya un nouvel ordre au Brame, par lequel il lui commandoit de tourmenter de nouveau mes deux catéchistes, et de les tenailler, de brûler mon église, d'envoyer partout des

soldats pour saisir les autres catéchistes, et pour leur faire souffrir les mêmes supplices. « Il faut, » disoit-il, tourmenter ses émissaires, dont » il se sert pour séduire mes sujets et leur faire » abandonner la religion de leurs pères. » L'ordre portoit aussi de me resserrer plus étroitement que jamais, sans pourtant user de violence à mon égard; le malheur arrivé à son prédécesseur, qui avoit fait mourir le P. de Brito, lui faisoit appréhender un sort semblable, et c'est l'unique raison qui le porta à cette sorte de ménagement.

L'ordre nous fut lu par le capitaine, le Brame n'étant pas en état de le faire, parce qu'il étoit retenu au lit par une fièvre ardente. Cette maladie, qui le prit tout à coup, l'intimida, dans la persuasion où il étoit que c'étoit une punition de la cruauté avec laquelle il avoit traité mes catéchistes. Il me pria de l'aller voir dans l'endroit du retranchement où il étoit couché. Il me fit aussitôt des excuses de la manière indigne dont il me traitoit, et il en rejeta la faute sur l'avarice du prince, dont il ne pouvoit s'empêcher d'exécuter les ordres contre ma personne, contre mes catéchistes et contre mon église.

Je le confirmai dans l'opinion où il me parut être que cette maladie soudaine étoit, selon toute apparence, un châtement du vrai

Dieu,  
servite  
de rec  
même  
aussi c  
tés; q  
noit d  
qu'il e  
son an  
nistre  
m'env  
me di  
craint  
vois g  
qu'il p  
en sa  
leur  
D'abo  
des to  
fait se  
» t-il  
» bra  
» pou  
» ver  
» cast  
» en  
» ava  
» tro

Dieu, qu'il persécutoit dans la personne de ses serviteurs; je lui dis que les ordres qu'il venoit de recevoir étant injustes et sollicités par lui-même, il ne pouvoit les exécuter sans se rendre aussi coupable que le prince qui les avoit portés; que du reste, le premier ministre qui venoit de l'armée arriveroit dans deux jours, et qu'il en pouvoit surseoir l'exécution jusqu'à son arrivée. Il le fit, et dès que le premier ministre parut, je lui fis demander audience. Il m'envoya deux de ses principaux officiers pour me dire qu'il ne vouloit pas me parler, de crainte que le prince ne s'imaginât que je l'avois gagné par quelque somme d'argent, mais qu'il permettroit à mes catéchistes de paroître en sa présence. Il ordonna sur le champ qu'on leur ôtât les fers, et qu'on les lui amenât. D'abord il leur marqua le déplaisir qu'il avoit des tourments et des affronts qu'il avoit fait souffrir; « mais, ajouta-t-il, le prince n'a-t-il pas raison de vous punir pour avoir embrassé une loi si contraire à celle du pays, et pour aider un étranger à la prêcher et à pervertir les peuples? Vous êtes de la même caste que moi; pourquoi la déshonorez-vous en suivant un inconnu. Quel honneur et quel avantage trouvez-vous dans cette loi? Nous y trouvons, répondirent les catéchistes, le che-



» min assuré du ciel et de la félicité éternelle.  
 » Bon! répliqua-t-il en riant, quelle autre félicité  
 » y a-t-il que celle de ce monde? Pour moi, je  
 » n'en connois point d'autre; votre gourou vous  
 » abuse. Nous le saurons un jour, vous et nous,  
 » répondirent les catéchistes, quand nous serons  
 » dans l'autre monde. Hé! quel autre monde y a-  
 » t-il, leur demanda le ministre? Il y a, répliquè-  
 » rent-ils, le ciel et l'enfer; celui-ci pour les  
 » méchants, celui-là pour les bons.» Comme  
 ils vouloient lui expliquer leur foi plus en dé-  
 tail, cet infidèle les interrompit, en leur disant  
 qu'il n'avoit pas le loisir d'entrer dans un long  
 discours; mais que s'ils pouvoient donner cau-  
 tion, il leur permettroit de le suivre à la cour,  
 où il tâcheroit d'apaiser la colère du prince.  
 Un chrétien, capitaine d'une compagnie de  
 soldats, s'offrit aussitôt à être leur caution, et  
 ils furent mis en liberté.

Ce ministre me fit dire qu'il s'opposeroit à  
 la ruine de mon église, pourvu que je promisse  
 quelques milliers d'écus que je pouvois tirer  
 aisément du grand nombre de disciples que  
 j'avois dans le royaume. Je répondis à ceux qui  
 me firent cette proposition de sa part, qu'ils  
 pouvoient dire à leur maître et au prince même,  
 que je n'avois apporté dans le Marava que la  
 loi de Jésus-Christ pour la leur annoncer et

ma tête  
 en tém  
 n'avoie  
 que je  
 racheta  
 « Je n  
 » vertu  
 » c'est  
 » gagé  
 » truit  
 » tém  
 » sur s  
 » me p  
 » mon  
 étant  
 sinon  
 étran  
 l'on  
 Il pa  
 mes  
 avan  
 cun  
 le m  
 âgé  
 mai  
 son  
 l'en  
 » m

ma tête pour la donner, s'il étoit nécessaire, en témoignage de la vérité de cette loi; qu'ils n'avoient qu'à choisir ou l'une ou l'autre, mais que je ne permettrois jamais que mes disciples rachetassent par argent ma liberté et ma vie. « Je n'ai bâti cette église, ajoutai-je, qu'en » vertu d'une permission solennelle du prince : » c'est à sa parole que j'en appelle; il s'est en- » gagé d'honneur à la conserver; et s'il la dé- » truit, les ruines de ce saint édifice seront un » témoignage éternel du fond qu'on doit faire » sur ses promesses. Qu'il sache que je m'esti- » me plus heureux dans ma prison, que dans » mon église et dans son palais. » Cette réponse étant portée au ministre, il ne dit autre chose, sinon : Hé ! que fera le prince du crâne d'un étranger ? c'est de l'argent qu'il demande ; si l'on ne promet rien, je ne réponds de rien. Il partit ensuite pour la cour, et il permit à mes deux catéchistes d'aller voir leur famille avant que de venir l'y trouver. Ils avoient chacun leur mère. Celle de *Xaveri-Moutou* (c'est le nom du plus ancien catéchiste) étoit fort âgée, et il s'attendoit à la trouver toute désolée; mais il fut bien surpris quand il la vit se jeter à son cou avec un visage épanoui, et lui dire en l'embrassant : « C'est à présent que vous êtes » mon fils, et que je vous reconnois véritable-

» ment pour tel ; quel bonheur pour moi d'a-  
 » voir enfanté et nourri un confesseur de Jésus-  
 » Christ ! Mais , mon cher fils , c'est peu d'a-  
 » voir commencé à donner des preuves de votre  
 » constance , il faut persévérer jusqu'à la fin . Le  
 » Seigneur ne vous abandonnera pas si vous lui  
 » êtes fidèle . » *Sattianaden* ( c'est ainsi que s'appelle  
 l'autre catéchiste ) fut reçu par sa mère  
 avec les mêmes transports de joie et les mêmes  
 sentiments de piété : il étoit marié , et avoit un  
 enfant fort aimable d'environ trois ans . Cette  
 bonne chrétienne le prit entre ses bras , et le  
 portant au cou de son fils : « Mon enfant , lui  
 » dit-elle , embrasse ton père qui a souffert pour  
 » Jésus-Christ ; on nous a enlevé le peu que  
 » nous avons ; mais la foi nous tiendra lieu de  
 » tous les biens . »

Ces deux catéchistes sont en effet très dignes  
 de l'emploi qui leur est confié . Le premier , qui a  
 été marié , perdit sa femme étant encore fort jeune ;  
 il a constamment refusé de s'engager de nouveau  
 dans le mariage , afin de vaquer plus librement à  
 l'instruction des néophytes . Le second , quoique  
 marié , vit comme le religieux le plus austère ;  
 à une humilité et une douceur charmantes , il  
 joint un zèle vif et animé qui le rend infatiga-  
 ble , et bien qu'il n'ait que trente ans , sa vertu  
 le fait singulièrement respecter des chrétiens .

Ils s  
 l'on av  
 levé d  
 un rich  
 Brame  
 affaire  
 pour  
 zèle p  
 loit pl  
 dieux  
 exacte  
 sévère  
 mon é  
 réduir  
 rent c  
 écrire  
 caract  
 gnifie  
 Seign  
 présid  
 bord  
 le no  
 anéan  
 leurs  
 d'ido  
 déles  
 La  
 vée

Ils se rendirent l'un et l'autre à la cour, où l'on avoit transporté tout ce qui avoit été enlevé de mon église. Le prince, qui s'attendoit à un riche butin, fit de sanglants reproches aux Brames de ce qu'ils l'avoient engagé dans une affaire capable de le déshonorer. Cependant, pour couvrir son avarice sous des dehors de zèle pour ses divinités, il protesta qu'il ne vouloit plus souffrir une loi qui condamnoit les dieux, et il ordonna qu'on fit une recherche exacte de tous les catéchistes afin de les punir sévèrement : ayant appris qu'on avoit épargné mon église, il donna un troisième ordre de la réduire en cendres. Une troupe de gentils furent chargés de cette commission. J'avois fait écrire au haut du retable ces paroles en gros caractères : *Sarvesurenukon stotiram*, qui signifient : *gloire et louange soient au souverain Seigneur de toutes choses*. Le capitaine qui présidoit à la destruction de l'église, fit d'abord briser cette inscription, afin, dit-il, que le nom du dieu des chrétiens fût tout à fait anéanti. Les matériaux furent transportés ailleurs, et destinés à la construction d'un temple d'idoles. Le reste devint la proie des infidèles.

La ruine de cette église, qui n'étoit achevée que depuis deux mois, me causa une

douleur bien sensible ; mais elle n'égalait pas la crainte que j'avois d'une persécution prochaine et très violente. Le prince étoit résolu de livrer tous les chrétiens à deux Indiens de sa cour, qui offroient de mettre vingt mille écus au trésor, si on vouloit leur donner le pouvoir de tourmenter à leur gré mes néophytes et de piller leurs maisons. La chose étoit presque conclue ; mais le premier ministre, par un trait de politique, sauva les chrétiens, afin de se sauver lui-même. Il craignoit d'être recherché sur l'administration des finances ; et il savoit que des officiers chrétiens avoient en main de quoi le perdre. Pour leur fermer la bouche et gagner en même temps leurs bonnes grâces , il entreprit de dissuader le prince, et de lui montrer que le dessein qu'il méditoit étoit contraire à ses véritables intérêts. Il lui représenta donc que, pour vingt mille écus qu'il gagneroit, il s'exposeroit à perdre plus de vingt mille bons sujets ; qu'il y avoit parmi eux un grand nombre de capitaines et de soldats ; que se voyant persécutés, ils abandonneroient le pays, et chercheroient un asile dans l'état voisin qui étoit actuellement en guerre avec le Marava ; que cette désertion grossiroit l'armée ennemie, et entraîneroit peut-être la ruine de son état.

Ces  
pensa p  
flatta qu  
moyen.  
j'étois sa  
tacheme  
que j'en  
ils ne d  
roient  
souhait  
chrétien  
mille q  
crus p  
ponse f  
ger con  
jets ; qu  
voit l'o  
souver  
aucun  
que je  
une ob  
traire  
nerois  
mourir  
enferm  
Cet  
mais  
l'épre

Ces raisons frappèrent le prince, et il ne pensa plus à son premier projet : mais il se flatta qu'il pourroit tirer cette somme par son moyen. Il me fit dire qu'il n'ignoroit pas que j'étois sans argent, mais qu'il savoit aussi l'attachement que mes disciples avoient pour moi; que j'en avois plus de cent mille, et que quand ils ne donneroient chacun qu'un fanon, ils feroient la somme de vingt mille écus qu'il souhaitoit. Il se trompoit sur le nombre des chrétiens, car il n'y en a guère plus de vingt mille qui aient reçu le baptême; mais je ne crus pas devoir le désabuser. Toute ma réponse fut qu'il n'appartenoit pas à un étranger comme moi d'imposer une taxe sur ses sujets; que la loi sainte que j'enseignois, prescrivait l'obéissance et la fidélité qui sont dues aux souverains; que je n'avois ni ne voulois avoir aucun droit sur les biens de mes disciples, et que je ne souffrirois jamais qu'ils donnassent une obole pour acheter ma liberté; qu'au contraire si je possédois des richesses, je les donneroie volontiers pour obtenir la grâce de mourir dans l'étroite prison où il m'avoit fait enfermer.

Cette réponse ne devoit pas lui être agréable; mais il crut que ma fermeté ne seroit pas à l'épreuve de la longueur et des incommodités

de ma prison : c'est pourquoi il ne voulut plus écouter ceux qui lui parloient en ma faveur. Son propre frère, sollicité par des capitaines et des officiers chrétiens, lui écrivit plusieurs fois pour lui demander ma liberté ; et quoique sa puissance soit presque égale à celle du prince, ses prières furent constamment rejetées. Ces refus réitérés ne le rebutèrent point : il dépêcha un de ses officiers pour solliciter de vive voix mon élargissement. Cet officier qui avoit ordre de me voir en passant, me trouva tourmenté d'une grosse fluxion sur les yeux, causée par l'humidité de ma prison ; il en fut touché, et il représenta vivement au prince le danger où j'étois de mourir dans ce cachot. Le prince l'ayant écouté assez tranquillement s'arracha un de ses cheveux, et lui dit en colère : « pourvu » que je ne trempe pas mes mains dans son » sang, je me soucie aussi peu qu'il meure que » de voir tomber ce cheveu de ma tête ; qu'il » pourrisse dans sa prison, et que cet exemple » apprenne aux autres gouroux comme lui, à » ne plus venir dans mes états pour y séduire » mes sujets. »

Néanmoins, nonobstant la colère du prince, mes gardes s'adoucissoient, et devoient de jour en jour plus humains : ils donnoient la liberté aux chrétiens de me venir voir : j'en

confessai  
mes orne  
chistes t  
et des h  
sainte me  
tiens. Je  
ques adu

Les c  
prison,  
j'eus de  
la femm  
peuplad  
y avoit  
baptême  
grande  
de ma p  
qu'elle a  
possibil  
dernier  
lade, e  
blia rien  
de l'all  
qu'il e  
dont le  
noissan  
Elle de  
dans m  
expiren

confessai plusieurs; et comme j'avois gardé mes ornemens d'autel, et qu'un de mes catéchistes trouva le moyen de m'apporter du vin et des hosties, j'eus la consolation de dire la sainte messe, et d'y communier quelques chrétiens. Je baptisai aussi plusieurs enfans et quelques adultes.

Les consolations que je goûtois dans ma prison, furent troublées par la douleur que j'eus de voir mourir presque sous mes yeux la femme d'un capitaine gentil, seigneur d'une peuplade voisine, sans pouvoir la secourir. Il y avoit un an que je lui avois conféré le saint baptême, et elle avoit vécu depuis dans une grande ferveur. Elle fut sensiblement affligée de ma prison, par je ne sais quel pressentiment qu'elle avoit de sa mort prochaine, et de l'impossibilité où je serois de lui administrer les derniers sacrements. En effet, elle tomba malade, et fut tout à coup à l'extrémité. On n'oublia rien pour engager le Brame à me permettre de l'aller voir; mais quelque bonne volonté qu'il eût, il n'osa pas accorder cette grâce, dont le prince auroit eu infailliblement connoissance par les espions qu'il a de tous côtés. Elle demanda avec instance qu'on la transportât dans ma prison, quand même elle devoit expirer en chemin : ses parents ne purent s'y



résoudre, et elle mourut entre les bras d'un catéchiste qui l'assista dans ses derniers moments, et qui fut édifié de sa piété.

Enfin après plus de deux mois de détention, et lorsque je m'y attendois le moins, un officier suivi de quatre soldats vint me tirer de ma prison. Il étoit chargé de me conduire sur la frontière du Marava, et de m'intimer l'ordre de sortir du royaume, et de n'y plus rentrer, sous peine de la vie. Comme cet officier devoit sa fortune à un des premiers seigneurs du palais, qui étoit chrétien, il ne m'accompagna qu'une demi-lieue au sortir de la prison, et il me laissa la liberté d'aller où je voudrois.

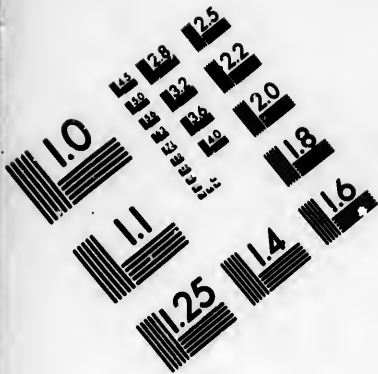
Je me retirai d'abord dans une peuplade chrétienne, où j'administrai les sacrements à un grand nombre de fidèles. Je comptois marcher pendant la nuit, et parcourir plusieurs bourgades pour y consoler les chrétiens, que la destruction de l'église, ma prison, et mon exil avoient consternés. Mais une personne puissante à la cour et qui m'étoit affectionnée, m'écrivit qu'il étoit plus à propos que je sortisse du Marava; que la haine du prince se ralentiroit peu à peu, et que pour lui il ménageroit son esprit de telle sorte, qu'il espéroit obtenir en moins de deux mois, et mon rappel et le rétablissement de mon église. Je pris donc

le parti de me retirer, et je me rendis à une grande peuplade nommée *Melcuri*. Comme elle est située dans le bois, et qu'elle est fort éloignée de la cour, j'y demeurai trois jours, et j'eus le temps de confesser et de communier tous les chrétiens de ce lieu-là et des pays circonvoisins. Enfin, je continuai ma route, et j'allai demeurer hors des terres du Marava, dans un lieu qui en étoit assez proche, pour être à portée d'en recevoir de fréquentes nouvelles.

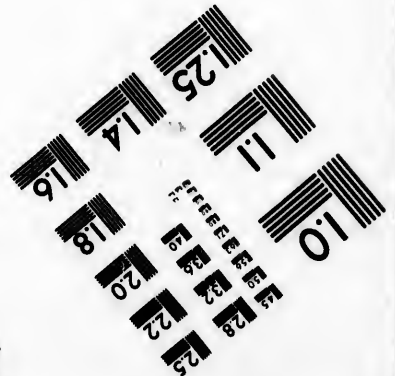
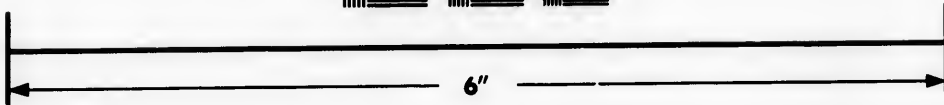
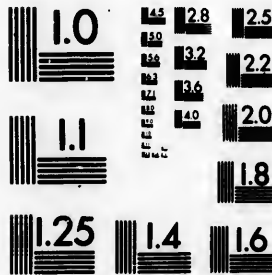
Environ un mois après mon bannissement, le prince fit une double perte qui lui fut infiniment sensible. Deux de ses enfants moururent, et ce qui le toucha vivement, c'est qu'il avoit destiné l'un d'eux à être un jour son successeur. Il regarda cette affliction comme l'effet de sa dureté à mon égard; c'est ce qu'il avoua à un de ses officiers, auquel il promit qu'il me rappelleroit incessamment, et qu'il feroit rétablir mon église. Mais oubliant peu à peu la perte de ses enfants, et devenant de jour en jour plus attaché à ses superstitions, il ne pensa plus à tenir sa promesse.

*Varouganadadeven* (c'est le nom de son frère) étoit beaucoup plus humain, et avoit toujours paru affectionné au christianisme. Je l'envoyai prier par un de mes catéchistes de





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14590  
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5  
1.8 3.2 2.2  
2.0  
1.8

10  
01  
01

me donner une retraite sur ses terres : il hésita quelque temps à prendre son parti ; mais enfin, il m'écrivit une lettre fort obligeante, par laquelle il m'invitoit à venir le trouver, et m'accordoit sa protection. Ce prince fait sa résidence ordinaire dans une forteresse appelée *Aradanghi* : c'est une conquête que le feu prince de Marava a faite sur le prince de Tanjaour ; elle est bâtie de pierre ; ses tours sont assez hautes, et garnies de quelques pièces d'artillerie ; ses fossés étoient autrefois fort larges et fort profonds ; mais à présent ils sont à demi comblés. Varouganadadeven est le maître d'une bonne partie du Marava : tout le royaume lui appartenoit de droit, car il est l'aîné ; mais il en a cédé la souveraineté à son cadet, qu'il reconnoit avoir plus de talent que lui pour le gouvernement.

Ce prince me reçut avec distinction et avec amitié ; il m'obligea de m'asseoir auprès de lui, et après m'avoir fait des excuses sur les mauvais traitements que j'avois reçus de son frère, notre entretien roula sur la religion. Je lui expliquai les commandements de Dieu, le symbole des Apôtres ; et en particulier l'article du jugement dernier, et les peines éternelles destinées à ceux qui n'adorent pas le vrai Dieu. Je tenois à la main mon bréviaire ; il le prit, et le

feuilleta  
tères, e  
notre in  
ils ne sa  
rin, sur

Il cons  
en taille-  
tée la têt  
terre so  
l'enfant

» elle re

» cun j

» ves ne

» rava,

» des a

» répon

» le mo

» couro

» capak

» diam

» neme

» le mo

Cette

de sa c

*Diva-M*

Vierge

trant e

« Voila

fenilleta avec curiosité ; il en admira les caractères, et il fallut lui donner quelque idée de notre impression que les Indiens ignorent ; car ils ne savent que graver avec une espèce de burin, sur de grandes feuilles de palmier sauvage.

Il considéra attentivement une image de Rome, en taille-douce, où la sainte Vierge est représentée la tête couronnée d'étoiles, ayant la lune et la terre sous les pieds, et tenant entre ses bras l'enfant Jésus. « Elle est belle, me dit-il ; mais » elle ressemble à une veuve, car elle n'a aucun joyau pendu au cou. En effet, les veuves ne portent aucun ornement dans le Marava, et c'est par là qu'elles se distinguent des autres femmes. Il est vrai, seigneur, lui répondis-je ; mais prenez garde qu'elle tient le monde sous ses pieds, et que sa tête est couronnée d'étoiles ; une seule de ses étoiles est capable d'effacer l'éclat des plus précieux diamants ; mais elle n'a pas besoin de ces ornements fragiles qu'elle foulé aux pieds avec le monde qui les produit. »

Cette réflexion fut applaudie et du prince et de sa cour. Il répéta plusieurs fois le nom de *Diva-Mada*, que nous donnons à la très sainte Vierge, et qui signifie *la Divine Mère*. Montrant ensuite mon bréviaire à ses courtisans. « Voilà, dit-il, toutes les richesses que ce Sa-

» *nias* porte avec lui; n'est-ce pas un objet  
 » bien capable d'exciter l'avidité de mon frère?  
 » Puis, en m'adressant la parole: mon frère  
 » fera, dit-il, tout ce qu'il voudra sur ses ter-  
 » res; pour moi, je vous donne toute permis-  
 » sion de demeurer dans les miennes, et d'y  
 » choisir un endroit pour bâtir une église. Il  
 » est bon néanmoins, m'ajouta-t-il, qu'elle ne  
 » soit pas éloignée d'ici, afin qu'elle soit à cou-  
 » vert de toute insulte; » et il m'indiqua un  
 assez beau local à deux lieues de sa forte-  
 resse.

Je le remerciai de ses bontés; et comme, selon la coutume des princes indiens, il voulut me faire présent d'une pièce de toile très fine, je m'excusai de la recevoir, en lui disant que je m'estimerois plus heureux, s'il vouloit bien en présence de toute sa cour me faire l'honneur de mettre sa main droite dans la mienne, pour faire connoître à tout le monde qu'il protégeoit les chrétiens. « A cela ne tienne, me répon-  
 » dit-il en souriant; et levant la main avec  
 » grâce, il l'étendit sur la mienne, en m'assu-  
 » rant de son amitié et de sa protection. »

Je restai deux ou trois jours à cette cour pour déterminer l'endroit où je bâtirois l'église. Durant ce temps-là, le prince m'envoya tous les jours dans des plats d'argent du riz,

du lait,  
 du pays  
 j'étois de  
 appellen  
 certaine  
 ni envoy  
 de ses m  
 présence  
 ou Euro  
 romand  
 ma faço  
 Prangui  
 que je n

Je vis  
 pitaines  
 indiqué  
 lieu me  
 mais il  
 tout po  
 terres  
 été for  
 mieux  
 afin d'  
 tiens de  
 sition a  
 de la p  
 de son  
 des ex



du lait, et toute sorte de légumes et de fruits du pays. S'il eût eu le moindre soupçon que j'étois de la caste des *Pranguis* (c'est ainsi qu'ils appellent les Européens), il ne m'auroit point certainement admis auprès de sa personne, ni envoyé des plats qui sont à son usage. Un de ses ministres, homme d'esprit, fit en ma présence un portrait fort ridicule des *Pranguis* ou Européens, qu'il avoit vus à la côte de *Comromandel*, et il concluoit que mes manières, ma façon de vivre si opposée à celle de ces *Pranguis*, étoient une preuve convaincante que je n'étois pas d'une caste si méprisable.

Je visitai avec mes catéchistes, et quelques capitaines chrétiens, l'endroit que le prince avoit indiqué pour y construire la nouvelle église. Le lieu me parut assez commode en lui-même; mais il ne l'étoit guère pour les chrétiens, surtout pour ceux qui sont vers le midi dans les terres du prince de *Marava*, qui en auroient été fort éloignés. Je jugeai qu'il convenoit mieux de la bâtir sur la frontière des deux états, afin d'être plus à portée de secourir les chrétiens de tout le *Marava*. J'en fis faire la proposition au prince mon protecteur. Il eut d'abord de la peine à consentir que je m'établisse si loin de son palais, dans la crainte que je ne fisse des excursions sur les terres de son frère, avec

lequel il faudroit se brouiller s'il me faisoit quelque nouvelle peine. Enfin, pressé par mes sollicitations réitérées, il m'accorda un terrain où il avoit fait autrefois creuser un puits dans le dessein d'y faire un jardin, et il ordonna aux peuplades voisines de me fournir ce qui me seroit nécessaire pour la construction de l'église et de ma maison. Je m'y transportai, et ayant fait curer le puits qui étoit presque comblé, j'y trouvai de fort bonne eau et en abondance, ce qui est très rare dans le Marava. Je ne balançai point à y bâtir ma nouvelle église, laquelle subsistera sans doute pendant la vie de ce bon prince, qui donne de jour en jour de nouvelles marques de son estime pour les missionnaires, et pour les chrétiens qui s'y rendent en foule de tous les quartiers du Marava.

Cependant, comme il m'étoit bien triste de ne pouvoir aller sur les terres du prince régnant pour y administrer les sacrements aux malades, je tâchai d'en obtenir la permission, et je la lui fis demander par des personnes de sa cour qu'il considère: « Mon frère le prince, » répondit-il, cela suffit. » Le ton dont il prononça ces paroles ne fit que trop connoître le secret mécontentement qu'il en avoit. J'ai su depuis, qu'il en avoit fait des reproches amers

au prin  
absolu  
peine d

Il a  
remon  
Brame  
ils lui  
dieux  
temple  
nouvel

» d'un

» foib

» com

» pier

» qui

» Je n

» ce d

» cont

» il en

Il y

marié

nomb

palais

pense

séver

comp

a fait

truite

au prince son frère; mais comme celui-ci est absolu et indépendant, il s'est mis peu en peine de ces reproches.

Il a fait encore moins de cas des fréquentes remontrances qui lui ont été adressées par les Brame et par les prêtres des idoles. Comme ils lui disoient avec assez de chaleur que leurs dieux mençoient d'abandonner deux ou trois temples qui sont à une ou deux lieues de ma nouvelle église : « Il faut, répondit le prince » d'un ton moqueur, que ces dieux soient bien » foibles et bien timides, puisque, fortifiés » comme ils le sont dans de beaux temples de » pierre et de brique, ils redoutent un Dieu » qui n'est logé que dans une cabane de terre. » Je ne prétends pas les chasser en recevant » ce docteur étranger; mais s'ils ne sont pas » contents, qu'ils partent quand ils voudront, » il en restera toujours assez dans le pays. »

Il y a plus de quinze ans que ce prince est marié, sans qu'il ait eû aucun enfant du grand nombre de femmes qu'il entretient dans son palais. Il semble que n'ayant point de récompense à attendre dans l'autre monde, s'il persévère dans son infidélité, Dieu veuille le récompenser en cette vie de la bonne œuvre qu'il a faite en rétablissant la religion presque détruite. Au bout de la première année de mon

établissement dans ses terres, il lui est né une fille, et il reconnoît publiquement qu'il la doit au vrai Dieu. Les gentils mêmes ne peuvent s'empêcher de dire hautement que le Dieu des chrétiens a ôté au prince qui les a persécutés, les enfants qu'il avoit, pour les donner à celui qui les protège. Il promet que s'il lui naît un fils, il fera bâtir au vrai Dieu une église plus magnifique qu'aucun temple qu'il y ait dans le Marava. Prions le Seigneur que, pour le bien de la religion, il daigne accorder à ce prince une postérité telle qu'il la désire; et plus encore, qu'il daigne lui ouvrir les yeux, et le tirer des ténèbres de l'infidélité où il paroît vivre si tranquillement. Je suis avec bien du respect, etc.

A Vargupati, dans la mission de Maduré,  
le 10 décembre 1713.

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

DEUXIÈME  
LETTRE C  
gnie  
Com  
LETTRE  
Com  
Mais  
Sara  
LETTRE C  
pagn  
lier,  
Paris  
LETTRE  
Com  
mém  
LETTRE C  
pagn  
mém  
Mon  
LETTRE  
sion  
tit,  
deva

une  
doit  
vent  
des  
tés,  
elui  
un  
plus  
s le  
pieu  
nce  
en-  
t le  
roit  
du  
  
uré,

---

## TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

DEUXIÈME LETTRE du P. Papin. . . . .	Page	1
LETTRE du P. Faure, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de la Boësse, de la même Compagnie. . . . .		9
LETTRE du P. de Sant Jago, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le royaume de Maissour aux Indes orientales, au P. Manoël Saray, provincial de la province de Goa. . . . .		29
LETTRE du P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. Cochet de Saint-Vallier, président des requêtes du palais, à Paris. . . . .		41
LETTRE du P. Taillandier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Willard, de la même Compagnie. . . . .		84
LETTRE du P. Tachard, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de Trevou, de la même Compagnie, confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans. . . . .		135
LETTRE du P. Claude-Antoine Barbier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Petit, provincial de la même Compagnie, ci-devant missionnaire des Indes. . . . .		180

**TABLE.**

**LETRE du P. de Bourzes , missionnaire de la  
Compagnie de Jésus , à Madame la com-  
tesse de Soudé. . . . . 192**

**LETRE du P. Martin , missionnaire de la Com-  
pagnie de Jésus , au P. de Villette , de la  
même compagnie. . . . . 228**

**FIN DE LA TABLE DU XIX<sup>e</sup> VOLUME.**

